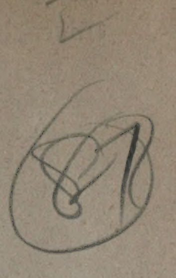

3 1761 03531 1398



LOPE DE VEGA

Ouvrages de M. ALPHONSE SÉCHÉ

A LA LIBRAIRIE LOUIS-MICHAUD

Les Sonnets d'Amour, choix du XVIe siècle à nos jours .... 1 vol.

Les Plus jolis Vers de l'année 1907-1908-1909.... 3 vol.

Bibliothèque des Poètes français et étrangers, Notices biographique et bibliographique, choix de poésies : *Musset, Byron, Ronsard, Béranger, Heine, Chénier, Scarron, Edgar Poë, Hégésippe Moreau, Du Bellay, Gérard de Nerval, Brizeux, Casimir Delavigne, Charles d'Orléans, Louis Uhland, Léopardi, Voltaire, Gœthe, Corneille, Millevoye, Lope de Vega, Villon, Desborde-Valmore* .... 23 vol.

Les Muses françaises, anthologie des femmes-poètes (Prix de la Critique Littéraire) ...... 2 vol.

En collaboration avec M. JULES BERTAUT :

La Vie anecdotique et pittoresque des Grands Ecrivains : George Sand, Paul Verlaine, Gœthe, Lord Byron, Diderot, Tolstoï, Balzac, Baudelaire .... 8 vol.

Conte des Yeux Fermés (E. Sansot, édit.) .... 1 vol.

Emile Faguet (Collection des célébrités d'aujourd'hui (E. Sansot, édit.) .... 1 plaq.

Alfred de Musset anecdotique (E. Sansot, édit.). 1 vol.

L'Evolution du Théâtre contemporain, en collaboration avec M. J. BERTAUT (Mercure de France, édit.) .... 1 vol.

Tuons les Morts ou le roman feuilleton contre la littérature, en collaboration avec M. J. BERTAUT .... 1 plaq.


FREY LOPE FELIZ DE VEGA
CARPIO.

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
publiée sous la direction de M. ALPHONSE SÉCHÉ

LOPE DE VEGA

MORCEAUX CHOISIS

Traduction inédite de M. H. BARTHE

ŒUVRES LYRIQUES — POÈMES NARRATIFS — THÉÂTRE — EPÎTRES, ART POÉTIQUE, FABLES — GENRE PASTORAL

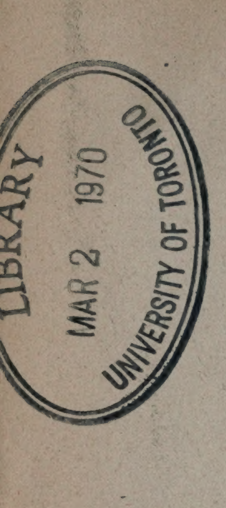
Notices Biographique et Bibliographique

AVEC

Trois Portraits de LOPE DE VEGA



LOUIS - MICHAUD
ÉDITEUR
168, Boulevard Saint-Germain
PARIS


LIBRARY
MAR 2 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

A SON EXCELLENCE

M. LE COMTE DE LAS NAVAS,

Conservateur principal de la Bibliothèque Royale
de S. M. Don Alphonse XIII,

Hommage de profond respect
et de sincère gratitude.

H. BARTHE.



SUR LOPE DE VEGA

Un critique dont on ne saurait mettre en doute la compétence a dit que le théâtre espagnol pouvait être considéré comme une école de vertu. Presque tous les dramaturges d'outre-monts exaltent, en effet, d'ordinaire la crainte de Dieu, la loyauté envers le souverain, le dévouement absolu à la patrie et le souci exagéré de l'honneur. Mais, de l'aveu général, ces sentiments n'ont guère trouvé de meilleur interprète au siècle d'or que Lope de Vega « le prodige de la nature » comme l'appelait Cervantes.

Lope Félix de Vega Carpio naquit à Madrid le 25 *novembre* 1562, *dix-huit mois avant Shakespeare. Il appartenait à une noble famille dont le fief héréditaire était situé sur le revers septentrional des monts Asturiens « dans les prés fleuris de Castille que l'Espagne nomme vallée de Carriedo »* (1). *L'enfant manifesta de bonne heure une rare intelligence et une vocation poétique très décidée. « A peine sus-je parler, dit-il, que les Muses d'Apollon m'inspirèrent, et j'écrivis des vers avec les*

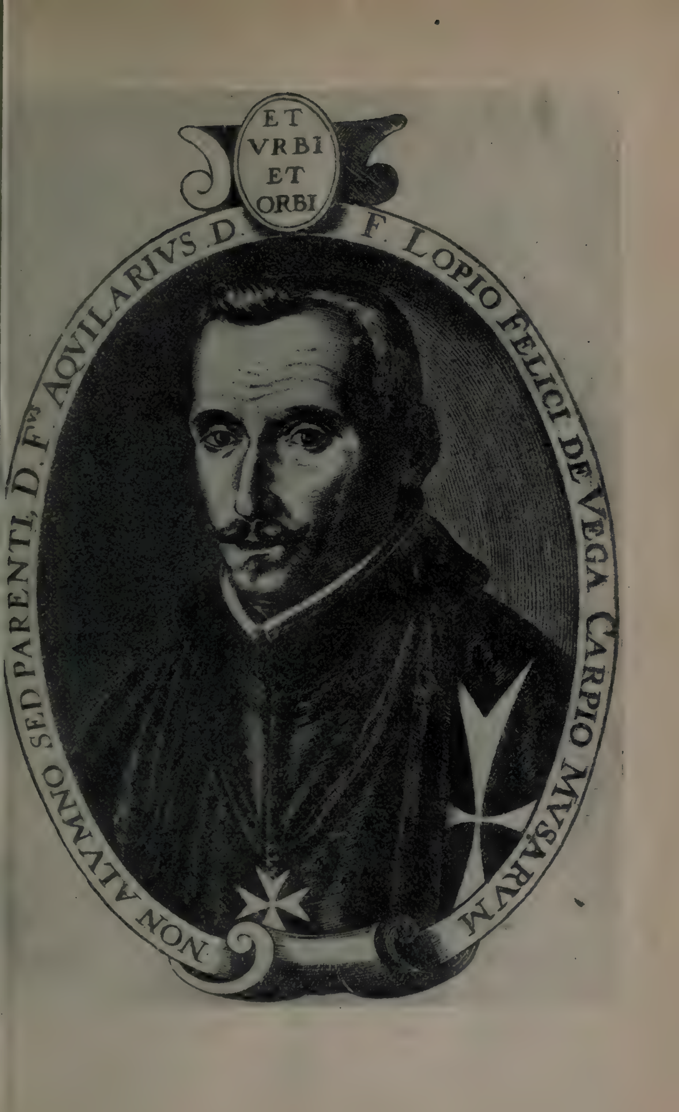
(1) Epître à Amaryllis, *Bibl. Rivad.*, t. XXXVIII, p. 420.

plumes mal taillées de mon nid » (1). *Après la mort de ses parents, il fut envoyé par son oncle Miguel Carpio au collège impérial des Théatins. Plus tard, grâce à la générosité de Jerónimo Manrique, évêque d'Avila, il put compléter son éducation à l'université d'Alcalá. Une fois maître de lui-même, Lope devint le héros d'aventures plus ou moins singulières, et se vit même obligé, pour vivre, de se joindre à une troupe de comédiens ambulants. De retour d'une expédition à l'île Terceira, il entra au service du duc Antonio de Alba qui l'avait pris en amitié. Mais ce puissant protecteur l'abandonna dès qu'il eut appris son intimité avec la belle Hélène Osorio. Vers* 1588, *Lope s'éprit d'Isabelle de Urbina, fille d'un héraut d'armes « hermosa sin artificio, discreta sin bachillería y virtuosa sin afectación ». Mais à peine l'avait-il épousée qu'il fut jeté en prison pour des motifs sur lesquels plane encore quelque mystère* (2). *Avait-il blessé en duel un gentil-*

(1) Cf. Ovide, *Scribere quidquid tentabam versus erat*. Pope a dit également : « *I lisped in numbers, for the numbers came* ».

(2) « Les gens de la police, une de ces nuits, me firent lever et me menèrent en prison. C'est en vain que Dorothée affirma que j'étais un pauvre secouru dans cette maison. C'est en vain aussi que Teodora, Celia, Felipa et les servantes vinrent confirmer cette assertion après avoir entendu le bruit. D'ailleurs, les agents sont cruels, en règle générale. Depuis, en effet, que les toiles d'araignées prennent les misérables mouches et cèdent sous le poids des gros insectes, quelques-uns de ceux dont je parle, je ne dis pas tous, exercent leur autorité contre les malheureux et s'inclinent humblement devant les puissants ; aussi fut-il impossible de leur donner le change parce qu'on ne leur avait pas donné de l'or. Comme un véritable voleur, ils me menèrent jusqu'à la rue de Tolède : c'est que, après avoir ôté mon vieux chapeau et un manteau qui me donnait l'aspect d'un pauvre, je montrai mes cheveux qui étaient ceux d'un personnage riche, malgré le démenti de mon costume. Mais ils s'égayèrent dans un cabaret tandis que deux limiers restaient à la porte pendant qu'ils étaient occupés à boire. Aussi recommandai-je à mes pieds le danger et au bienfait de mon haleine ma réputation... Mon haleine et mes pieds agirent si courageusement que, pareils au chien de Ganymède, les sbires restèrent à regarder l'aigle... »

(*La Dorothée*, V. 3.)


ET VRBI ET ORBI
NON ALVMNO SED PARENTI, D. F. AQVILARIVS D. F. LOPIO FELICI DE VEGA CARPIO MVSARVM

homme hautain? Avait-il été poursuivi pour dettes criardes ou bien l'avait-on arrêté à la requête d'un grand seigneur jaloux? Quoi qu'il en soit, le dévouement de son ami Claudio Conde lui permit bientôt de recouvrer la liberté. Il se retira alors à Valence où il vécut dans la société de diverses notabilités littéraires comme Guillen de Castro, Tarrega et Artieda. La mort de sa femme lui laissa au cœur une profonde blessure. Il partit quelque temps après pour Lisbonne et s'embarqua sur les vaisseaux de l'invincible Armada. Rentré avec les débris de la flotte à Cadix, il songea à visiter la France et l'Italie. A son retour, il contracta un second mariage avec Jeanne de Guardia, fille d'un riche négociant. Mais en 1608 *il eut encore la douleur de perdre son épouse que le petit Charles, son fils, avait déjà devancée dans la tombe. Lope se retira alors à Tolède où vivaient en ce moment une foule de beaux esprits et de grands seigneurs amis des lettres. Là il put se livrer à sa passion dominante pour le théâtre et acquit par ses tragédies et ses comédies une immense popularité que ne diminuèrent point les sarcasmes de quelques adversaires redoutables tels que Cervantes, Alarcón et Quevedo. Philippe III faisait arrêter son royal carrosse pour le contempler dans les rues. Le pape Urbain VIII le nommait chevalier de l'ordre de Saint-Jean et lui accordait le titre de docteur en théologie de la Sapience de Rome. Lope, comblé d'honneurs, jouissant de l'estime universelle, ne témoignait pas cependant dans sa vie privée d'une conduite exemplaire si l'on songe aux intrigues scandaleuses qu'il mena successivement avec Antoinette de Trillo, Marie de Lujan et plus tard Marthe de Nevares de Santoyo. A la fin, comme plus tard Calderón après les orages d'une vie tourmentée, il demanda le refuge suprême à la religion et entra dans les ordres à l'âge de quarante-sept ans. En* 1615, *il se rendit à Irun à l'occasion du mariage d'Isabelle de Bourbon avec Philippe IV et d'Anne d'Autriche avec Louis XIII. Le* 21 *août* 1635, *il voulut assister à une fête littéraire offerte par le roi au docteur Cardoso; mais il fut pris d'une attaque et rendit bientôt le dernier soupir : on avait eu à peine le temps de le transporter chez lui. Ses funérailles, dont le duc de Sesa voulut faire les*



F. Lope Félix de Vega Carpio

frais, prirent toutes les proportions d'un véritable deuil public. Lorsque le cadavre passa devant le couvent des Trinitaires déchaussées, Sor Marcela de Lujan, fille du poète, lui adressa de touchants adieux; puis le cortège prit le chemin de l'église Saint-Sébastien où les cérémonies religieuses durèrent neuf jours.

Envisagé comme poète lyrique, Lope de Vega distance de beaucoup les plus célèbres de ses contemporains. On lui doit en particulier des chansons, des odes, des élégies, un nombre considérable de sonnets et diverses compositions religieuses où il fait preuve d'une entière résignation à la volonté divine.

Parmi ses poèmes narratifs, il faut distinguer en premier lieu ceux dont il emprunte le sujet à l'histoire : Saint Isidore le Laboureur ; — La Dragontea, *remarquable par la virulence de ses attaques contre le « pirate écossais et protestant », sir Francis Drake ; — la* Couronne tragique, *où il fait l'apothéose de Marie Stuart, victime d'Elisabeth « la femme de Babylone vêtue de pourpre ». Puis viennent les poèmes mythologiques :* Circé, Philomène ; *les poèmes d'invention : la* Beauté d'Angélique, *la* Jérusalem conquise, *et enfin un poème burlesque, la* Gatomachie, *où il dépeint la lutte de deux chats, Micifuf et Marramaquiz, pour l'amour de la chatte Zapaquilda.*

Mais chez Lope de Vega le dramaturge l'emporte à un haut degré sur le poète lyrique et le poète épique. Ses comedias — *il en composa, comme il le dit lui-même, plus de cent en vingt-quatre heures » — atteignent le chiffre incroyable de* 2.200, *en y comprenant toutefois les* autos sacramentales. *Parmi celles qui mettent en scène de grands personnages espagnols ou étrangers, il convient de citer :* Le Meilleur Alcade est le roi, *dont le sujet est emprunté à l'*Histoire des rois de Castille de *Pr. Sandoval ; — le* Châtiment sans vengeance, *qu'on pourrait comparer avec la* Parisina *de Byron ; — la* Nécessité déplorable, *dont l'analogie est assez frappante avec l'*Iphigénie *d'Eupide ; — le* Bâtard Mudarra ; — Fuentovejuna ; — *l'*Etoile de Séville ; — *le* Prince parfait ; — *le* Nouveau Monde, *etc. Les* comedias *romanesques, où l'élément histo-*

rique est généralement remplacé par l'imagination, ne sont pas aussi nombreuses que les précédentes. Les plus goûtées sont généralement : le Gentilhomme d'Olmedo ; — *l'*Argent fait la noblesse ; — Castelvins et Montès ; — *l'*Hameçon de Phénise ; — *le* Certain pour l'incertain.

Mais les pièces dramatiques de Lope qui caractérisent le mieux son remarquable génie sont les comedias de mœurs ou d'intrigue dites comedias de cape et d'épée. *On les appelait ainsi parce que les principaux personnages qui y figurent appartenaient à la partie distinguée de la société portant le costume national de la cape et l'épée. Elles offrent une riche moisson de renseignements précieux pour l'étude de la société espagnole aux XVIe et XVIIe siècles. Citons, en particulier, le* Chien du Jardinier, *dont le sujet est à peu près le même que celui du* Honteux au Palais *de Tirso de Molina et où l'on trouve divers traits de ressemblance avec le* Tartufe *de Molière et la pièce d'A. de Musset,* Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ; — *Tirso de Molina et Molière se sont également inspirés de l'*Eau ferrugineuse de Madrid, *le premier dans l'*Amour médecin *et le second dans le* Médecin malgré lui ; — *la* Nuit de Saint-Jean, *qui constitua le couronnement de la fête splendide offerte en* 1631 *par le comte-duc d'Olivarès à son souverain ;* — Aimer sans savoir qui, *que Corneille a imité et dont il a fait la* Suite du Menteur ; — *les* Miracles du mépris ; *cette dernière pièce et le* Chien du Jardinier *inspirèrent à Moreto l'idée de son* Dédain contre Dédain ; — Lutter jusqu'à la mort ; — Le Moulin — *la* Récompense de qui parle bien, *etc.*

Les comedias *mythologiques de Lope sont peu importantes et peuvent être par suite négligées. Il en est de même des comedias religieuses* (comedias *bibliques,* comedias de santos, autos sacramentales), *pour lesquelles Lope est bien inférieur à Calderón de la Barca.*

Lope de Vega ne se contenta pas d'écrire un grand nombre de pièces dramatiques ; il voulut aussi jouer le rôle de théoricien en composant son Arte nuevo de hacer comedias *où, comme ses contemporains, Shakespeare et Calrón, il se montre le promoteur du drame libre. Toutefois,*

comme l'a dit M. Dietz, la doctrine qu'il y recommande « est hésitante et manque d'autorité : il semble jouer tour à tour le rôle des personnages contradictoires que Molière s'amuse à opposer dans la Critique de l'Ecole des Femmes ; *après des professions de foi respectueuses d'Aristote et des règles, c'est, en conclusion, cette déclaration que « le vulgaire payant les représentations il est juste de lui parler en ignorant pour lui plaire »* (1).

*Lope de Vega écrivit aussi diverses églogues qui ne sont point à dédaigner, et deux longues pastorales mêlées de prose et de vers : l'*Arcadie *et les* Bergers de Bethléhem. *Ses nouvelles : la* Dorothée, *le* Pélerin dans sa patrie, Guzman le Brave, *etc., ne manquent ni d'esprit ni d'agrément. Mais chez ce grand écrivain le prosateur ne saurait rivaliser avec le poète. A vrai dire, Lope ne domine réellement que dans les genres poétiques, et c'est spécialement dans la poésie dramatique qu'il déploie toutes les ressources de son vaste génie. Lope est le véritable fondateur du drame moderne définitivement affranchi des règles d'Aristote. Il se recommande surtout pour l'invention, l'intérêt* (2), *l'expression des sentiments les plus délicats, le charme du style et l'élégance de la versification. On lui a reproché sa peinture, insuffisante des caractères. On l'a accusé d'avoir trop souvent sacrifié la géographie et commis de singuliers anachronismes. Son plan est généralement désordonné et l'on remarque même dans ses meilleures pièces des invraisemblances choquantes et une morale quelque peu équivoque. Mais, vu l'œuvre considérable de Lope, ces deux griefs sont généralement considérés comme fautes vénielles par les critiques et ne sauraient diminuer à leurs yeux les mérites d'un écrivain qui a jeté sur la littérature castillane un éclat incomparable.*

« Si jamais poète, dit M. Damas-Hinard, a reçu du ciel la faculté créatrice, faculté si précieuse et si rare, assuré-

---

(1) *Littératures étrangères*, II.

(2) « Je n'ai pas lu toutes les *comedias* de Lope, disait lord Holland, mais je n'ai jamais commencé la lecture d'une seule sans l'avoir poursuivie haletant jusqu'au bout. »

ment c'est Lope. Nul à cet égard ne fut mieux doué, nul peut-être ne le fut aussi bien. »

Nul ne se recommande autant que lui pour la description des mœurs. « *A quiconque, continue le même critique, voudrait connaître l'Espagne de* 1580 *à* 1630, *c'est-à-dire à l'une de ses époques les plus intéressantes et qui me ferait l'honneur de me consulter sur les documents à lire, je répondrais : avec Cervantes et les romanciers, lisez Lope de Vega. L'Espagne d'alors est dans les comédies et les romans comme la France du XVIIe siècle est dans les mémoires.* »

H. B.

BIBLIOGRAPHIE

DES ŒUVRES DE LOPE DE VEGA

Œuvres dramatiques (1604-1634), 29 vol. — *Œuvres diverses* (Valladolid, 1641), 26 vol. — *Œuvres* (édition Cerdá y Rico, 1776-1779), 21 vol. — *Comedias inédites* (Recueil des livres espagnols rares ou curieux, t. 6). — *Théâtre choisi* (éd. Baudry, 1854). — *Œuvres choisies*, édition Hartzenbusch (Bibliothèque Rivadeneyra, 1855-1860, t. 24, 34, 41 et 42). — *Autos sacramentales*, éd. E. González Pedroso, Bibl. Rivad., t. 58). — *Œuvres non dramatiques* (édit. C. Rosell, Bibl. Rivad., t. 38). — *Poésies diverses* (Bibl. Rivad., t. 16, 35, 36 et 52). — *Œuvres choisies* (éd. Zerolo, 1886), 4 vol. — *Œuvres* (édition de l'Académie Espagnole, 1890-1902), 13 vol. — E. MELE, *Poésies de Lope de Vega*, en partie inédites (Bulletin Hispanique, 1901, t. III, pp. 349-364). — *Art nouveau de faire des comédies au temps présent*, (éd. A. Morel-Fato, Bulletin Hispanique, 1901, t. III, p. 365-405).

TRADUCTIONS FRANÇAISES

Œuvres lyriques diverses, trad. E. LAFOND (1857). — *Œuvres dramatiques* (L'Arauque dompté — Fontevejuna — Persévérer jusqu'à la mort — Amour et honneur — Le Chien du Jardinier — La Perle de Séville — Le meilleur Alcalde est le roi), trad. d'ANGLIVIEL DE LA BEAUMELLE et J.-B. D'ESMÉNARD (1822-1823). — *Théâtre* (I. — Le Moulin — Le Chien du Jardinier — Le meilleur Alcalde est le roi — La Découverte du Nouveau-Monde — L'enlèvement d'Hélène. — II. — L'Hameçon de Phénise — Fontevejuna — Les Travaux de Jacob — La Belle aux yeux d'or — Aimer sans savoir qui), trad. de M. DAMAS-HINARD (1869). — *Œuvres dramatiques* (I. — L'Etoile de Séville — Le meilleur Alcalde est le roi — Amour et honneur — Le Cavalier d'Olmedo — Le mariage dans la mort — Le Châtiment sans vengeance — Mudarra le Bâtard. — II. — Les Caprices de Bélise — L'eau ferrée de Madrid — Le Chien du Jardinier — Le Certain pour l'incertain — La Demoiselle servante —

Aimer sans savoir qui — La Fausse ingénue), trad. d'E. BARET (1870). — *Les Fleurs de don Juan*, comédie en trois actes traduite en vers par E. LAFOND (1857). — *Fragments de pièces diverses* (L'Argent fait la noblesse — La Jeunesse de Bernardo del Carpio — Le Mariage dans la mort — L'Etoile de Séville — La Couronne méritée — Le Châtiment sans vengeance — Les Tello de Meneses — Le Campagnard dans son coin — Le Chien du Jardinier — Ah ! si les femmes ne voyaient pas ! — — L'eau ferrée de Madrid), trad. d'E. LAFOND (1857). — *Nouvel Art dramatique*, tr. d'ANGLIVIEL DE LA BEAUMELLE et J.-B. D'ESMÉNARD (1822). — Le même, trad. de M. DAMAS-HINARD (1869).

PRINCIPAUX OUVRAGES SUR LOPE DE VEGA
PUBLIÉS EN FRANÇAIS

A. DE LA BEAUMELLE ET J.-B. D'ESMÉNARD, *Etude sur la vie et les œuvres de Lope de Vega* (1822). — FAURIEL, *Lope de Vega* (*Revue des Deux Mondes*, 1er sept. 1839 et 15 septembre 1843). — A. DE LATOUR, *Etudes sur l'Espagne : Séville et Andalousie* (1855). — E. LAFOND, *Etude sur la vie et les Œuvres de Lope de Vega* (1857). — DAMAS-HINARD, *Notice sur Lope de Vega* (1869). — TICKNOR, *Littérature espagnole*, traduction de J. G. MAGNABAL, II, p. 201 et suiv. (1870). — QUESNEL, *Lope de Vega* (*Revue Bleue*, II, p. 450 (1881). — O. LACROIX, *Quelques maîtres étrangers et français* (1883), p. 81. — G. REYNIER, *Le dernier amour de Lope de Vega* (*Revue de Paris*, 1er juillet 1897). — F. HÉMON, *Don Sanche d'Aragon et El Palacio confuso* (*Revue Bleue*, 1896, p. 135). — K. PÉTROF, *Etudes sur Lope de Vega* (1901). — A. MOREL-FATIO, Les *Origines de Lope de Vega* (Bulletin Hispanique, 1904). — MME LUCIE-LARY, *La Jerusalem conquistada de Lope de Vega et la « Gerusalemme liberata » du Tasse* (Revue des Langues romanes, de Montpellier, 1898, p. 164-203). — J. FITZMAURICE-KELLY, *Littérature espagnole*, ch. IX, p. 382, traduction de Henry — D. Davray (1904).



MORCEAUX CHOISIS

ŒUVRES LYRIQUES

A LA NACELLE

(Ode)

Où vas-tu, ma pauvre nacelle, brisée parmi les écueils, dépourvue de voiles, tenue sans cesse en éveil et seule au milieu des flots? De quel côté, malheureuse, te diriges-tu? Les désirs sages n'accompagnent jamais les folles espérances. A l'instar des gros navires, tu t'éloignes hardiment de la terre voisine et tu te lances dans la mer cruelle. Egale dans le bonheur, plus grande dans l'adversité, faible dans la défense, tu oses défier les vagues. Elles te feront échouer, songes-y bien, contre les récifs de l'orgueilleuse envie qui triomphe de l'honneur. Lorsque, sur les rives, tu marchais avec moi côte à côte, jamais les tempêtes de la mer en courroux ne furent pour toi un sujet de crainte. Tu naviguais en toute sécurité, car au pays où on a vu le jour, il n'y a guère de périls à redouter, lorsque l'eau est peu profonde. La vertu, il est vrai, n'est point favorisée dans la patrie où jamais l'on n'estima la perle avant de l'avoir séparée de sa coquille. Beaucoup de barques, diras-tu, quoique parties avec un vent contraire, ont accompli un heureux voyage. Mais ne considère pas les exemples de celles qui vont et reviennent. Le bonheur des autres a causé la perte d'un grand nombre. Pour la haute mer tu ne possèdes point de voiles de rechange ni de feintes rames. Malheur à la pauvre nacelle

qui sombre au milieu des larmes ! Restez sur la plage, écoutes inutiles. Il n'a pas besoin de voiles celui qui retourne vers son bien... Si de tes pieds tu foules à jamais les demeures célestes, ô pilote de ma barque, daigne solliciter pour moi du Bien éternel que tu possèdes la faveur d'être appelé là où tu résides, revêtu de plus de pureté et de charmes. Cède à mon vif amour. Ce n'est pas remporter une victoire digne de la divinité que de se montrer sourd aux plaintes humaines. Mais la vie est courte. Pendant notre existence tout nous fait défaut ; à la mort tout est superflu.

DEUIL DU POÈTE

(Elégie)

C'est pour vous, heureux enfant, qui jamais ne désobéîtes à votre père au cours de sept années d'existence,... c'est pour vous que je tenais enfermés des oiselets récemment éclos, différents de chant et de couleurs. Je mettais mon plaisir à faire votre joie. Je plantais les fertiles rejetons des arbres verts ; je semais les fleurs qui pouvaient le mieux refléter à mes yeux votre image. Mais, ô mon Charles, à peine, couvert de rosée, vous êtes-vous épanoui à l'air pur de la belle aurore que vos veines dorées se sont flétries, et, lis banc devenu tout de glace, vous êtes tombé sur la terre quoique transplanté dans le ciel.

Et maintenant, Charles, quels divins oiseaux font vos délices, volant de leurs ailes bigarrées à travers les campagnes célestes et l'éternel jardin où s'étalent dans de riches et beaux parterres les plus étincelantes jacinthes de l'Orient et où brille une lumière que les regards mortels ne sauraient atteindre ! Quel bonheur est le mien de vous voir en ce lieu béni où tendent mes désirs, où le chagrin n'est jamais parvenu, où la douleur sera toujours ignorée ! Quand je songe à un pareil bienfait, vous changez toutes mes peines en une joie ineffable...

O mon fils chéri, par un heureux privilège, vous allez vivre éternellement avec Dieu et jouir de la patrie céleste. En ce moment, heureux Charles, que vous êtes loin de l'impiété de la foule ignorante et des événements de la vie humaine ! Affranchi de la nuit, du lendemain, des infirmités constantes de la vieillesse qui fatigue les puissants eux-mêmes, ainsi que de la cruelle envie assoupie sur le seuil de la vertu, vous triompherez du temps dont l'influence ne saurait franchir l'enceinte fermée à l'espérance.

LA VIERGE A SON DIVIN ENFANT

(Cantilène)

Les pailles de votre crèche, enfant de Bethléhem, sont aujourd'hui des roses épanouies ; demain le miel sera changé en fiel.

Vous pleurez au milieu des pailles, ô mon beau nourrisson, à cause du froid et aussi de la chaleur que vous endurez.

Dormez, agneau sans tâche ; ô ma vie, ne pleurez point ; en effet, ô mon bien, si le loup vous entend, il viendra vous chercher.

Dormez au milieu des pailles ; sans doute, vous les trouvez froides ; aujourd'hui ce sont des roses épanouies, mais demain elles seront changées en fiel.

Ces pailles si douces dont on vous voit abrité seront demain les épines d'une couronne sanglante.

Mais je ne veux point en un jour de plaisir prononcer des mots d'affliction que vous connaissez bien.

LA BERCEUSE

(CANTILÈNE)

Puisque vous marchez dans les palmiers, anges saints, retenez leurs branches, car mon enfant s'endort.

Palmiers de Bethléhem, que secouent irrités les vents furieux en soufflant avec violence, ne faites point de bruit, agitez-vous plus lentement et retenez vos branches, car mon enfant s'endort.

Mon divin Fils est fatigué de pleurer sur la terre ; pour son repos, il veut cesser un instant de verser de tendres pleurs. Retenez les branches, car mon enfant s'endort.

Des frimas rigoureux partout l'environnent ; vous le voyez, je n'ai déjà plus de quoi l'abriter. Anges saints qui déployez vos ailes, retenez les branches, car mon enfant s'endort.

ESPIÈGLERIE DE L'AMOUR

(CHANSON)

Vogue, ma pirogue, à pleine voiles et sillonne hardiment les flots.

Sur une belle pirogue, à la poupe entièrement dorée, aux rames noires et rouges, à la proue d'azur et d'argent, navigue la mère de l'Amour. Le doux enfant est à ses pieds ; il tient son arc à la main et lance des flèches dans les airs ; le fleuve se change en feu, des flammes sortent des ondes. A terre, belles Indiennes, car l'Amour marche sur les vagues.

Vogue à pleine voiles, ma pirogue, et sillonne hardiment des flots. Bío, bío. Ma case est au bord du fleuve.

J'étais encore toute petite. On m'envoya un dimanche chercher des coquillages sur le bord du fleuve de Bío-Bío.

Je portais au bras un petit panier tissé d'argent et d'or. Je trouvai une coquille et je l'ouvris avec mon couteau. Au dedans était l'enfant Amour caché au milieu des perles ; il me saisit le doigt et me mordit. Comme j'étais petite, je poussai des cris.

Bío, bío. Ma case est au bord du fleuve. Vogue, ma pirogue, à pleine voiles.

Entre, fillette, dans mon canot. Je te donnerai une guirlande qui excitera l'envie du soleil lorsque celui-ci se lèvera en Espagne. Nous irons dans ma case dont les murs d'argent sont couverts de tentures de plumes de paon et d'ara. Ne crains point l'Amour, car, au dire des dames, l'intérêt émousse tous les traits qu'il forge.

Vogue, ma pirogue, à pleines voiles et sillonne hardiment les flots. Bío, bío ; ma case est au bord du fleuve.

La candide jeune fille se dirige nu-tête un matin vers le fleuve ; elle déchausse ses pieds mignons et commence à tempérer l'ardeur de son cœur. L'Amour errait dans le voisinage. Il s'approche doucement et saisit la nymphe par le pied. Mais elle de lui dire en pleurant : « Laisse mon pied, saisis-moi aux cheveux puisque j'ai été l'occasion ; et, pour retirer de cette dernière un meilleur profit, viens avec moi dans ma case.

Bío, bío. Ma case est au bord du fleuve. Vogue, ma pirogue à pleines voiles, et sillonne hardiment les flots.

AFFECTION RÉCOMPENSÉE

(Chanson)

La belle pastourelle, la pastourelle aux doux regards est, quoi donc ? la gloire des forêts et l'honneur de ces vallées.

Pour se distinguer de ses compagnes rustiques, elle a des lèvres et des dents faites, de quoi donc? de perles et de corail.

Depuis sept ans le berger Jacob est vivement épris d'elle. Et quoi donc? Tandis qu'elle est au service de Laban, la pastourelle cède enfin à un si grand amour. Le temps, en effet, triomphe, de quoi donc? des volontés.

Le festin de noces a lieu; ils vont s'épouser. Et quoi donc? Les bergers entrent en danse. Pour un amour si sincère, ô Rachel chérie, les ans ne sont pas assez nombreux, et la vie est courte.

CURIOSITÉ JUVÉNILE

(Dialogue)

— Pascal, enseigne-moi donc ce que c'est que l'amour : je veux aimer.

— L'amour, à mon sens, est un perpétuel souci : jamais, en effet, il ne me procura de plaisir.

— Tu me donnes là une étrange définition de l'amour.

— C'est tout ce que je sais sur ce point ; voilà les défauts de l'amour.

— Je veux, Pascal, connaître les principes de l'art d'aimer.

— Ces principes, à mes yeux, finissent par le souci, bien qu'ils aient leur origine dans le plaisir.

— Je croyais, Pascal, apprendre de tes lèvres que l'amour est la source de grands biens.

— L'amour ne causa jamais de grands biens, mais de cuisants soucis.

— Dis-moi ce que j'ai à perdre et ce que je puis gagner.

— Tu gagneras beaucoup de soucis en échange de peu de plaisir.

— Sylvio me regarde avec malice parce qu'il s'éloigne ensuite.

— Le mal n'est pas en ce qu'il te regarde, mais bien en ce que demain il ne te regardera plus.

— C'est, je le sais, une jouissance exquise de voir, quoique la peine soit contenue en germe dans le plaisir.

— Pour moi, je ne veux pas un cuisant souci en échange d'une satisfaction passagère.

LE SONNET

(Sonnet)

Violante me commande un sonnet. Jamais de la vie je n'ai été mis à une si rude épreuve. Un sonnet, dit-on, se compose de quatorze vers. Tout en badinant, j'ai déjà composé les trois premiers.

J'ai cru ne point trouver de rime. Cependant j'arrive à la moitié du second quatrain. Pourvu que je parvienne au premier tercet, rien dans les quatrains ne saurait m'effrayer.

Me voici maintenant dans le premier tercet ; j'y suis entré du pied droit, à ce qu'il paraît, puisque je le termine par le présent vers.

Je commence déjà le second. Bien plus, je soupçonne que je suis en train de finir les treize vers. Comptez s'ils sont quatorze, et le sonnet est fait.

AU GUADALQUIVIR

(Sonnet)

Puisses-tu, Guadalquivir, cacher pendant des siècles et des siècles ton cristal dans les ondes courroucées de la mer, et jouir sur tes flots d'autres villes aussi nombreuses, formées de mille édifices navals !

Puisse le silence de tes grottes n'être point interrompu par des cris ! Puissent-elles ne jamais subir le contact des carènes et se refuser toujours aux sondages ! Puisses-tu répandre une si grande fertilité dans les campagnes que le blé rompe la faucille pointue !

Puissent tes plages sablonneuses l'emporter sur les rives indiennes et découvrir au cœur avide plus de grains d'or que le ciel ne mire en toi d'étoiles !

Mais si Luscinde vient fouler tes bords, n'efface point, pour les baiser, les traces de ses pas, car je suis jaloux et je veux les interroger.

SUR L'ENTRÉE DES ANGLAIS A CADIX

(Sonnet)

L'Anglais, usant de supercherie, déploya son audace ; il aperçut, en effet, le lion d'Espagne couché dans son antre, reposant ses griffes sur l'ambre et vêtu de la toison d'or en guise de robe.

Mars lui apparut sous la forme d'un Cupidon espagnol, armé d'un faible roseau au lieu d'une lance en bois de frêne. Il le vit voler et porter des coups sur un genêt blessé par l'éperon que rougit la pourpre.

Il arma cent navires et essaya de saisir le flanc de l'Espagne par les seules plages de la mer dont la surface limpide est émaillée d'émeraudes.

Mais, à peine eut-il remarqué sur les colonnes espagnoles l'ombre du lion, qu'il tourna le dos en semant les flots de ses bannières.

LE POUVOIR DES LARMES

(Sonnet)

Lucinde un jour donnait à manger à un petit oiseau. Celui-ci passa à travers les barreaux de la cage et s'envola dans les airs où, d'habitude, il vivait autrefois en liberté. La jeune fille, en soupirant, étendit la main trop tard. Elle ne put saisir l'oiselet. L'œillet de ses joues, qui se détachait sur un fond blanc comme la neige, prit alors une teinte jaune. « Où vas-tu donc? » dit-elle. « Tu dédaignes ton nid ; tu cours au danger de la glu et des balles et tu fuis la maîtresse que ton bec ravit d'admiration. » Attendri par ces mots, l'oiseau dirigea son vol vers son ancienne prison : comment résister, en effet, à une femme qui pleure?

RETOUR A DIEU

(Sonnet)

Quand je vous contemple dans mes mains, ô Roi éternel, et que je lève l'innocente victime, ma témérité et mon indignité m'épouvantent, et la générosité de votre cœur me plonge dans l'extase.

Parfois mon âme tremble et recule ; parfois, dans ma douleur, je l'abandonne à votre amour. Je me repens de vous avoir si souvent offensé ; j'éprouve les angoisses de la crainte et j'exhale de profonds soupirs.

Tournez vers moi vos yeux compatissants, car de vaines pensées m'ont précipité dans les sentiers tortueux de l'erreur.

Et ne souffrez point, pour comble de malheur, que vos doigts divins, en s'écartant, laissent tomber celui qui vous a tenu dans ses mains indignes.

A JÉSUS

(SONNET)

Qu'ai-je donc pour que vous recherchiez mon amitié? Quel intérêt vous pousse, ô mon Jésus, à passer, couvert de rosée, sur le seuil de ma maison, les nuits obscures de l'hiver ?

Oh ! combien mes entrailles ont été dures puisque je ne vous ai point ouvert ma porte ! Quelle étrange folie ! Le froid rigoureux de mon ingratitude a séché les plaies de vos pieds divins.

Que de fois mon ange me disait : « Ame, mets-toi maintenant à la fenêtre ; tu verras avec quel amour Il s'obstine à frapper ! »

Et que de fois, beauté souveraine, je répondais « Demain nous ouvrirons », et, ce demain venu, je faisais la même réponse !

LA ROSE

(SONNET)

Rose gracieuse, qui, au point du jour, es l'image de la beauté humaine, que prétends-tu en étendant sur de vertes émeraudes tes feuilles de corail nuancées d'écarlate ?

Tu aspires au sceptre et au laurier. Tu veux dominer à ton gré tous ces yeux que tu retiens prisonniers dans ton calice. Mais tu t'efforces en vain de défendre un royaume qui doit durer un matin.

Soumets ta vanité. Cesse de défier le soleil, ô comète d'avril, si vite obscurcie. C'est ton vif éclat qui cause ton orgueil.

Mais l'exemple de tant d'autres t'enseigne qu'il ne faut pas tenir sa beauté en trop grande estime quand on doit jouir d'une vie si courte.

PEINES D'AMOUR (1)

(Stances)

Nobles campagnes de Galice qui, à l'ombre de ces montagnes dont le Sil ambitionne de baiser le pied au milieu de verdoyants roseaux, nourrissez une légion de fleurs aux mille nuances ; oiseaux qui chantez les amours ; bêtes sauvages, étrangères à toute contrainte, avez-vous vu une affection plus tendre chez les oiseaux, les bêtes sauvages et les fleurs ?

Dès que le soleil paraît, vous ne pouvez trouver d'objet plus gracieux qu'Elvire ; aucun objet, d'ailleurs, ne saurait être plus beau que ma bien-aimée. Aussi est-il né fatalement de la beauté d'Elvire, mon amour qui attend une si haute gloire de sa tendresse. Et comme la beauté de celle que j'adore n'est comparable à aucune autre, rien ne peut égaler mon amour.

Plût à Dieu, ma douce dame, que vos grâces pussent augmenter ! avec elles augmenterait l'amour dont je suis embrasé en ce moment. Mais, gentille villageoise, si vous êtes d'une beauté sans égale, si mon amour ne peut devenir plus passionné, je vous aime du moins autant que vous êtes charmante ; je ne trouve pas d'autre terme pour peindre ma vive affection.

Hier vous changeâtes en perles les blancs grains de sable de ce ruisselet dès que vous y eûtes posé les pieds. C'est à peine s'il me fut donné d'apercevoir ces deux lis. Aussi dis-je au soleil de vos yeux, qui jamais ne s'arrête et verse une si éclatante lumière, de regarder l'eau plus longtemps afin que celle-ci parût plus transparente.

Vous laviez, Elvire, du linge, et celui-ci ne devenait jamais blanc : les mains qui le pressaient étaient cause de cette erreur. Pour moi, je vous regardais avec crainte derrière ces châtaigniers et je vis que l'Amour, pour vous être agréable, vous donnait son bandeau à laver. Que

(1) Sanche célèbre la beauté de sa fiancée Elvire.

le ciel protège le monde ! l'Amour marche sans bandeau.

Ah ! Dieu ! quand arrivera-t-il le jour (je serai obligé d'en mourir) où je pourrai vous dire : Elvire, vous êtes toute à moi ? Que de cadeaux je vous ferai ! Je ne suis pas, en effet, assez insensé pour ne point vous honorer d'une affection toujours plus vive : un si riche bien une fois acquis ne saurait être déprécié.

LE PRADO PAR UNE MATINÉE DE MAI (1)

(Stances)

Lisardo. — Vents frais de Madrid qui, le matin et le soir, venez des hautes montagnes rafraîchir et baigner la ville, apportez de leurs sombres nuages quelques pavillons pour couvrir ces tapis de fleurs que l'aube voit s'épanouir. Venez, imprégnés de gouttes de rosée, ou empruntez ces dernières aux fontaines. Mouillez-en vos ailes et répandez des perles dans les airs ; car si le soleil qui se lève monte à l'horizon, la jeune fille s'en retournera disant qu'il est tard.

Riselo. — Vents qui avez soulevé de si furieuses tempêtes sur la mer de mes amours que le chagrin me dévore ; vents qui, enchaîné au sort d'un ami intime, m'avez porté de la rue de Marcelle dans la rue de Bélise ; vents à qui je dois le malheur de ne plus la voir et de ne plus lui parler, tempérez l'ardeur du jour ; baignez-le dans de sombres nuages, car si le soleil qui se lève monte à l'horizon, la tante s'en retournera disant qu'il est tard.

Beltran. — Vents qui, d'ordinaire, recueillez dans les rues malpropres de Madrid plus d'ambre et de civette qu'il n'y en a dans trente pays comme le Portugal ; puisque vous êtes si clairs et si purs que rien ne saurait vous causer du tort, et que votre force salutaire est guidée par

(1) Lisardo et Riselo, accompagnés d'un serviteur, Beltran, regardent de tous côtés en attendant que paraissent Téodora et Bélise.

l'amour, cachez au moyen d'une boutique de fruitière la face du soleil jusqu'à ce que son ardeur disparaisse et qu'il prenne dans les Indes ses ébats avec Daphné ; car si le soleil qui se lève monte à l'horizon, le bourbier se transformera disant qu'il est tard.

L'ESPÉRANCE

(Sonnet)

On a donné à l'espérance le nom de fleur. Et ce n'est point sans raison. Elle imite en effet la fleur en ce qu'elle se flétrit aussi vite ; le changement repose dans ses feuilles.

A l'aurore, elle s'enrichit de perles éclatantes et son calice se diapre de nuances diverses : beauté que la nuit recherche pour étouffer son ardeur dans son atmosphère tempérée.

J'ensemençais parce que la terre nouvelle m'avait promis les précieuses faveurs de l'amour. Hélas ! funeste erreur, source de jalousie !

A quoi sert-il de semer de folles amours si une désillusion vient qui emporte branches, feuilles, fruits et fleurs ?

VANITÉ DES CHOSES HUMAINES (1)

(Glose)

Apprenez, fleurs, de moi la différence qu'il y a d'hier à aujourd'hui : hier j'étais une merveille; aujourd'hui je ne suis pas même l'ombre de moi-même. Fleurs qui, aux

(1) Doña María, jeune fille d'illustre naissance, ayant tué l'insulteur de son père, se voit obligée, pour sauver sa vie, de prendre du service dans une auberge de village ; elle compare sa situation actuelle à celle dont elle jouissait autrefois.

lueurs de l'aurore, vous épanouissez avec tant de beauté que vous luttez fièrement avec le soleil dont les rayons vous éclairent, toute la vie n'est qu'une heure. Je me suis vue comme vous. J'ai eu le même éclat. La nuit a succédé au jour. Considérez mon malheur.. *Fleurs, apprenez à mon école.* J'étais d'ordinaire la merveille de toute l'Andalousie ; merveille ou Marie, je ne suis plus ce que j'étais hier. Fleurs, gardez-vous de vous imaginer que vous ne serez pas ce que je suis. Je me trouve en effet, aujourd'hui, dans une telle situation qu'en considérant celle où j'étais hier vous connaîtrez par mon exemple *la différence qu'il y a d'hier à aujourd'hui.* Qu'ils ne tirent point vanité, l'œillet de sa pourpre, la marguerite de ses pétales, le lis violet des fils d'or de sa corolle. Ne te flatte pas d'être cruelle, amaranthe cramoisie ; et que ta couleur bleu turquoise, violette sauvage, ne te fasse point ignorer ta fin. Songez, fleurs, *qu'hier j'étais une merveille.* De cette folle splendeur vous serez désabusées quand de ses mains gelées vous fermera la nuit froide. J'étais, d'habitude, une merveille, mais déjà j'excite la pitié ; je passe d'un extrême à l'autre et de l'existence au néant. Je m'appelais, en effet, hier le soleil et *aujourd'hui je ne suis pas l'ombre de moi-même.*

POÈMES NARRATIFS

REPRÉSAILLES

(ROMANCE)

L'amoureux Belardo détruisit autrefois au pied d'un chêne rouvre un nid construit grossièrement par des oiseaux. C'est là qu'il se plaint aujourd'hui des courtes gloires passées et des longs maux présents en disant : *Qui fait le mal doit en subir les conséquences.*

Un jour, tandis que le soleil embrasait toute la terre de ses rayons, dorant monts et vallées, la belle Philis sentit que son cœur était sur le point d'éclater. Belardo lui dit alors : *Qui fait le mal doit en subir les conséquences.*

« Je fis la guerre aux dédains ; les dédains me font la guerre. Mes sentiments de jalousie ont tué Belardo ; il est juste que la jalousie me tue à son tour. Je suis restée sourde aux appels dont j'étais l'objet ; maintenant personne ne m'écoute ; je souffre à juste titre. *Qui fait le mal doit en subir les conséquences.*

« J'ai cessé quelque temps d'aimer Belardo. L'amour, pour se venger, veut que j'aie de l'affection pour lui qui maintenant m'oublie et me déteste. Passions nouvelles, nouvelles tendresses, laissez-moi vivre afin que je proclame bien haut que *qui fait le mal doit en subir les conséquences.* »

La température rigoureuse de la saison n'incommode point Philis ; elle est abritée du froid par le feu de

l'amour qui embrase son cœur. Philis pousse des cris de colère ; son irritation est au comble, et elle dit à chaque instant : *Qui fait le mal doit en subir les conséquences.*

« Où est, Belardo, la foi que tu m'as jurée ? Il est vrai que j'ai été la première à violer mon serment. Tu as donc lieu de te plaindre de moi. C'est toi qui m'as aimée d'abord ; c'est moi qui la première t'ai oublié. Tu es bien excusable. *Qui fait le mal doit en subir les conséquences.* »

Philis tire un billet de son corsage ; elle l'ouvre tandis que son cœur se serre d'angoisse ; avant d'en terminer la lecture, elle le froisse et le met en pièces en disant : « Oui, je suis la cause de tout. Je n'ai aucune raison de me plaindre. *Qui fait le mal doit en subir les conséquences.* »

LE CHARDONNERET ET L'AUTOUR (1)

(RÉCIT)

Je me suis levé ce matin, Tello, au lever de l'aurore. J'avais passé une mauvaise nuit. J'ai ouvert vivement la fenêtre, et, considérant les fleurs et les fontaines qui ornent notre jardin, j'ai vu un chardonneret se poser sur un genêt verdoyant. Ses ailes émaillées de couleurs jaunes formaient autant de fleurs sur les brillants rameaux. L'oiseau modulait naïvement une plainte amoureuse et sa faible voix résonnait dans les airs. Soudain un autour s'élança d'un amandier où il était caché. Comme entre les deux les armes étaient si inégales, le chardonneret rougit les fleurs de son sang, et ses plumes volèrent éparses. A ses tristes piaulements, Tello, répondirent les faibles échos du vent et les accents plantifs de sa femelle qui, non loin de là, sur un jasmin, avait assisté à la tragédie.

---

(1) Don Alonso raconte à son ami Tello le petit drame auquel il vient d'assister.

CHANT DE POLYPHÈME

(Poème)

Si tu m'accordais ton estime, si tu voulais m'aimer, ô Galatée non moins belle qu'ingrate, que de présents, quelle affection tu obtiendrais de moi ! L'amour vaut mieux que l'or et l'argent. Dans mes nombreux jardins — si tu les voyais ! — je possède un pommier dont le fruit imite la forme de tes seins et dont les fleurs ressemblent à ton éblouissant visage.

Non loin de ma caverne s'élève un majestueux noyer. Mille brebis font la sieste à l'ombre de cet arbre qui s'étend au point d'atteindre le rivage de la mer. Je possède le fruit d'une plante verte qui sait aimer et qu'on nomme pistachier. La plante demeure stérile et meurt tristement, car à son insu elle recherche une compagne.

J'ai mis de côté une corbeille proprette de nèfles et de sorbes bien conservées. Avant la pluie et pour qu'ils durent plus longtemps, j'ai serré les coings aux couleurs pâles parmi des herbes odoriférantes. Un de mes bouvillons est blanc avec des taches d'or. Si tu le réserves pour ces montagnes, tu auras un taureau capable de faire envie aux dames de Phénicie et de Crète.

Au cœur de l'hiver, j'ai saisi dans leur froide et ténébreuse caverne deux oursons qui folâtrent attachés à la porte de la mienne. Mais je considère mes maux comme éternels. Comment mes présents, mes angoisses et mon obstination pourront-ils venir à bout de tant de dédains, lorsque tu retiens un rival dans tes bras ?

Mes désirs paraissent plus conformes au mérite de ta naissance que ceux d'aucun berger. Tu es, en effet, la fille de Thétis et de Nérée ; je suis le fils du roi de la mer, du grand Neptune. Mais puisque je te vois insensible et cruelle au point de me réduire au désespoir, j'empoisonnerai tes plaisirs, Galatée, dussé-je te perdre, dussé-je ne plus te revoir.

Deux pigeons ramiers un soir se livraient à leurs ébats et préparaient l'éclosion de leurs petits. Oh ! dis-je, qu'elle est douce la vie de ceux dont l'union est scellée par la jalousie et l'amour ! Mais un gros épervier prit son essor, ouvrit ses griffes recourbées et avides et tua le tendre époux. Ainsi, dis-je, ferai-je d'Acis et de toi.

LE TRIOMPHE DE CUPIDON

(Poème)

C'était sur le bord fleuri d'une rivière calme et transparente que couronnent la sauge et la verveine, au moment où le soleil, diminuant l'ardeur de ses brillants rayons, s'incline devant la planète la plus froide. Là, libre, solitaire, revêtu d'une armure d'acier, d'oubli et de neige, je passais errant déjà loin du chemin de l'ardeur juvénile qui agite le cœur, lorsque, au sortir d'Apollon, je vis venir un enfant nu et seul.

Des cheveux d'un blond doré, retenus par un ruban, couvraient ses beaux yeux. Comme un Arabe ou un Maure, il portait suspendu à son cou un carquois des plus pesants. Et, pareil à ceux qui vivent en assaillant leurs semblables, il portait un arc toujours bien tendu. Je le priai de me décliner ses noms et qualités. Il me répondit avec fierté. enfant par le regard et géant par la voix :

« Je suis celui qui, d'ordinaire, au cours d'une guerre paisible, fais éprouver aux dieux, aux hommes et aux animaux une douleur joyeuse et des peines douces, depuis les hauteurs du ciel jusqu'aux profondeurs de la terre. De telles métamorphoses furent toujours ignorées de Circé. En effet le charme que je produis me permet de changer et de transformer tout être que mon feu pénètre. Et c'est dans un corps étranger que je fais vivre l'âme que je condamne.

« On entre chez moi avec aisance ; on en sort difficilement ; le mépris m'adoucit et la prière me lasse. Point d'âme si glacée ou insensible que mes flammes amoureuses n'attendrissent. Livre donc tout de suite les armes bril-

lantes dont tu t'énorgueillis, car mes flèches aiguës modèrent les rayons les plus ardents, et le fort et le sage pleurent également mes atteintes.

« — Tu ne me connais guère, enfant, lui répondis-je alors. Songe que je suis un vaillant capitaine et que l'épée que je porte au côté oblige les gens à écrire mes actions sur le marbre et le bronze. Comment ton feu ardent ou tes doux soupirs seraient-ils un sujet de crainte pour des bras qu'on a vus en mille circonstances se jouer de tant d'escadrons parmi les décharges de la poudre cruelle, victorieuse du feu de sa sphère elle-même ?

« Par le froid rigoureux de l'hiver comme pendant les chaleurs de l'été, revêtu des mêmes armes, j'ai vaillamment conduit les soldats que m'avait confiés mon souverain. J'ai combattu tant de nations diverses que mon cœur a pris la consistance de l'acier. Retourne-t-en donc en paix, car mon épée n'ouvre pas sans profit les portes de ton temple, et des yeux comme les miens ne sauraient s'humilier devant tes larmes et ton courroux. »

C'est ainsi que je lui répondais lorsqu'un lierre touffu livra passage à une beauté céleste. Tous les objets où s'arrêtaient les regards de la nymphe, jusqu'aux pierres mêmes, étaient changés par elle en cendre amoureuse. L'Amour, voyant que je préparais déjà ma défense avec de vaines pensées, m'arracha l'épée de la main dès le premier abord. A peine eus-je remarqué mon profond aveuglement que, versant d'abondantes larmes, je me rendis et fus bientôt embrasé de mille feux.

Là-dessus parut sur la plaine verdoyante un char victorieux traîné par des tigres déjà apprivoisés. L'Amour plaça la main sur mon visage amoureux et nous montâmes ensemble jusqu'à son trône. Ceux qui me virent là m'attachèrent entre ses pieds. Finalement mes armes et mes trophées ornèrent ses roues cruelles comme les dépouilles d'un vaincu, et je fus amené en captivité là où maintenant je pleure, meurs et vis.

Mais la défaite est souvent une grande victoire. Des peines comme celles que j'endure sont glorieuses pourvu que mon Isabelle songe à moi et que ses yeux entretiennent l'ardeur de mon âme.

SAINT ISIDORE VISITÉ PAR LES ANGES

(Poème)

Trois anges apparurent une fois à Abraham... Six vont rendre visite à Isidore. O grand Dieu! Quel sera l'objet de leur message? Où va-t-il les héberger? Mais ils apportent des consolations; ils ne viennent point manger.

Si, comme Sarah, Marie pouvait cuire bientôt du pain; si, comme Abraham, Isidore amenait l'agneau paissant et portait le miel au milieu de la cire,

Je sais bien qu'il les convierait; toutefois le moyen d'inviter six personnages de si bonne physionomie quand on vous dit qu'il faut payer ce que vous ne labourez pas?

Isidore peut être excusé de ne pas offrir l'hospitalité en raison de sa pauvreté. Cependant il lui est aisé de donner ce que Dieu demande.

Qu'Abraham se dirige vers son troupeau. Pour vous, Isidore, prosternez-vous humblement sur le sol et donnez votre âme : jamais Dieu ne dédaigne le cœur humilié. Ce qu'Il voulait, ce n'était point le sacrifice d'Isaac, mais l'obéissance d'Abraham.

UN ÉVÉNEMENT IMPRÉVU

(Poème)

La belle Zapaquilda était assise au haut d'un chevalet placé sur un toit; elle jouissait de l'air frais, occupée à lécher sa queue et son toupet. Elle était aussi affectée et non moins venimeuse qu'une vraie chatte de couvent. Sa pensée elle-même lui servait de miroir; certaine pie moqueuse lui apportait parfois un tesson brisé; il n'y avait en effet coiffe ni collerette que cet oiseau ne cachât sur le toit voisin du corridor où demeurait un jeune clerc. Sa

toilette achevée, Zapaquilda, de ses mains proprettes, se revêtit d'une robe de fourrure et chanta un sonnet d'une voix à demi formée dans l'artère vocale ; ses accents avaient autant de grâce que ceux du musicien Orphée. Aussi quiconque l'eût entendue n'eût-il pas eu de peine à voir qu'il s'agissait d'un solfège de chat accompagné de quelques dissonances chromatiques capables de faire le désespoir des souris. Déjà se montrait le printemps à sa fenêtre de roses et de giroflées ; Flore, chaussée de brodequins d'or, réjouissait la rive de ses sourires. L'été préparait les vases de Talavera lorsque Marramaquiz, chat romain, fut informé d'une façon sûre par Maulero, chat originaire de la Manche et son écuyer, que la belle Zapaquilda prenait tranquillement le soleil. Celle-ci était aussi belle que la rose empourprée quand, d'ordinaire, elle s'épanouit le matin au milieu des feuilles d'un vert parterre, comparable à un rubis dont l'éclat est si vif qu'on dirait des flammes. Elle chantait une douce cantilène composée d'après le mètre poétique de Juan de Mena et jetait au vent ses accents amoureux. Marramaquiz, attentif aux nouvelles du page, demanda une monture, et bientôt fut amenée, vêtue à la mode de son pays, une guenon qui avait été faite autrefois prisonnière au cours d'une guerre entre les singes et les chats. Le matou avait une physionomie distinguée ; en outre, il n'était pas moins élégant qu'affectueux. Il avait la moustache blanche, le visage dégagé, les yeux vifs ; ses prunelles bien dessinées étaient de la même couleur que des émeraudes à facettes de diamant. A cheval sur la guenon, il ressemblait au paladin Roland venant rendre visite à la belle Angélique. A peine la jeune et modeste nymphe eut-elle vu le chat qu'elle prit un air affecté au point de se transformer en une véritable matrone ; elle effleura de sa langue ses lèvres altérées comme si ces dernières eussent été du beurre ; elle baissa aussi les yeux jusqu'à terre ; sa propre gravité lui servit de voile ; la jeune fille vertueuse doit être, en effet, d'autant plus réservée qu'elle est plus belle. Marramaquiz alors piqua légèrement des deux son cheval de Tetuan qui partit comme un trait. Puis, le bonnet à la main, il s'approcha de l'endroit où était Zapaquilda. En galant cavalier

il adressa à cette dernière des paroles empreintes d'une extrême courtoisie. Elle, toute honteuse et rougissante, lui donna une tresse de ses cheveux. Tous deux se livrèrent à leurs ébats, faisant alterner leurs sentiments de tendresse avec des sanglots affectés. Mais soudain un trait, plus rapide que le regard, lancé par une arbalète d'une claire-voie qui ornait la terrasse d'un clerc voisin, vint frapper l'oreiller de la guenon, violet en dedans et fourré à l'extérieur. Zapaquilda laissa tomber le projectile et s'empressa de courir à travers les toits ; les laquais et les gens de service ne réussirent point à l'arrêter dans sa fuite vertigineuse.

THÉÂTRE

COMEDIAS HISTORIQUES

AMOUR DÉDAIGNÉ (1)

LEONORA. — Prince, qu'en temps de paix comme en temps de guerre le monde appelle parfait, écoutez une femme.

LE ROI. — Commencez.

LEONORA. — Je suis la fille du gouverneur Fadrique de Lara... Par deux fois s'en alla en Castille un gentilhomme de ce pays. Je veux en taire le nom jusqu'à ce que vous connaissiez sa fourberie. Vous avez, en effet, pour lui la plus sincère affection. Aussi craindrais-je que mes plaintes ne trouvassent point justice en vous si vous étiez un autre que vous-même. A deux reprises il séjourna dans ma maison et fut le premier à gagner mon amour... Je fus victime de la séduction ; il partit... Il revint une autre fois et il revint encore ; mais j'entendis la douce voix de la sirène ; je ne discernai point l'erreur. Hélas ! seigneur, pourquoi les femmes ne naissent-elles pas sans oreille alors que les hommes ont tant de langue ? Il m'appela enfin, comme d'habitude le chasseur rusé et perfide appelle la perdrix dans les filets cachés au milieu de l'herbe. Je résistai, mais qu'importe puisque la plus grande forteresse cède devant l'amour, fils des étoiles ? Il me promit par écrit de devenir mon époux. Son intention était

(1) Don Juan de Sosa a oublié la foi jurée autrefois à Leonora. Celle-ci vient se plaindre au roi de Portugal de l'abandon où le gentilhomme l'a laissée.

sans doute de ne pas faire honneur à la dette parce que nous étions en Portugal, comme si le ciel n'était pas le ciel par tout l'univers et si la justice divine n'était pas souveraine ! Enfin, seigneur, il s'en alla, fier des trophées d'une femme déjà vaincue : là où il y a de l'amour peut-il y avoir de la force ? Il emporta les dépouilles dans sa patrie ; il semblait qu'elles vinssent d'Afrique enlevées aux Maures que vous défîtes à Arcilla dans votre premier âge, ou de mers éloignées aux sables blancs qui vous envoient de noirs esclaves sur les flottes portugaises. Jamais plus je ne vis écrit de lui... Le prince votre fils se maria avec notre infante qui fera le bonheur de deux royaumes. Mon père l'accompagna. Je vins avec lui à Lisbonne où ce gentilhomme oppose un démenti à de si justes obligations. Il témoigne pour moi d'un si profond mépris qu'il va m'ôter la vie si Votre Altesse ne remédie au malheur d'une femme.

Le Roi. — Le billet existe-t-il ?

Leonora. — C'eût été une faute grave de ne point le garder.

Le Roi. — Je reconnaîtrai l'écriture pourvu que ce soit un serviteur de ma maison.

Leonora. — Sire, voici le billet.

Le Roi. — Il est signé : *Don Juan de Sosa.* Je ne l'eusse point cru de sa vertu et de sa prudence si je n'avais connu la signature.

(*Le Prince parfait*, I, III, 24.)

LES SEPT INFANTS DE LARA (1)

Lope. — Que faites-vous, seigneur, ici ? Ne remarquez-vous point que la trompette excite nos chevaux ?

Gonzalo. — Mes frères paraissent-ils ?

---

(1) Les sept infants de Lara, fils de Gonzalo Bustos, seigneur de Salas, se disposent à aller combattre le roi Almanzor de Cordoue.

Lope. — Déjà s'avance avec élégance Fernand Bustos, brandissant une ginette. Diego Gonzalez, intrépide, revêtu d'une blanche cotte d'armes couverte par un justaucorps jaune et brun, montre une distinction qui, pour moi, est le gage d'une grande renommée. Le vaillant Alvaro Bustos, montant un barbe alezan avec armure sur la hanche et le front, cache sous un caban incarnat son épée brillante. Don Alvan enfourche un cheval tacheté, aussi rapide qu'un faucon, aux carapaçons brodés de bandes et de roues et au poitrail parsemé de grelots. Ordoño Gonzalez porte du corselet aux grèves une soubreveste blanche ; il monte une jument poulinière qui se nourrit d'air. Nuño Bustos, vêtu d'un sayon vert, conduit un bai vigoureux dont les extrémités et le crin sont noirs ; la bouche du coursier lance la grêle ; sous ses pieds éclate le tonnerre et ses yeux dardent des éclairs. A son tour, Nuño Salvo, quoique âgé, monte un cheval châtain moucheté de blanc... Allons ! qu'attendez-vous ?

Gonzalo. — Eh bien ! Lope, donne-moi mon aubère. Je brûle, en effet, de les suivre.

Lope. — O brave chevalier, la renommée en ce moment te contemple.

(*Mudarra le Bâtard*, II.)

CRAINTES DU GOUVERNEUR NUÑO (1)

Nuño. — Je vous conseille de rebrousser chemin, mes enfants, et d'abandonner cette plaine. J'ai vu des augures qui m'ont donné des signes de mort. Sur ce rude chêne une corneille sinistre faisait entendre d'une voix douloureuse ses plaintes lugubres. Là-bas sept colombes, blessées par un aigle cruel, sèment de gouttes de sang la région de l'air. Jetez les yeux sur ces hêtres : deux oiseaux jaloux, en-

(1) Le vieux Nuño conjure les infants de Lara de retourner à Salas au lieu d'aller combattre le roi more Almanzor.

gagés dans une vive querelle, se percent le cou. Le soleil s'est levé couronné de nuages rouges et sanglants qui attristent l'atmosphère et volent de leurs sombres ailes. Tous les oiseaux sont noirs et vont sautillant par moments devant les chevaux ; ceux-ci en les voyant, reniflent. Dans le ruisseau voisin qui traverse ces plaines, Gonzalillo a laissé tomber une pièce de son armure. Enfants, gardez-vous de franchir cette limite ; que chaque chevalier retourne à Salas ou à Barbadillo.

GONZALO. — Quelle bassesse ! Quelle honte ! Est-ce toi qui nous a élevés ?

NUÑO. — Gonzalo, plaise à Dieu que je ne vous conseille jamais des actes infâmes, honteux ou vils ! Je vous ai enseigné les armes, et dans cet exercice je n'ai jamais été le dernier. Suivez mes avis.

LOPE. — Ils sont pour eux bien inutiles, surtout lorsqu'il s'agit d'augures que l'Eglise condamne comme contraires à notre foi et à tout sage projet. Qu'importe que les hiboux, les chats-huants et les corneilles chantent ou pleurent ici ? Qu'importe que les oiseaux noirs sautillent ? Ils chantent parce qu'ils ont des becs et de beaux gosiers ; ils volent parce qu'ils ont des ailes ; ils sautent parce qu'ils ont des pattes. Allons, seigneurs, en route !

(*Mudarro le Bâtard*, II.)

DOULEUR PATERNELLE (1)

ALMANZOR. — ...Après une bataille sanglante j'ai gagné la victoire dans les campagnes d'Arabiana. Mon général Viara m'a apporté aujourd'hui huit têtes ; je voudrais les connaître, car elles sont, me dit-on, de Salas.

BUSTOS. — Seigneur, si elles sont de Salas et qu'elles appartiennent à des gentilshommes, qui doute qu'elles ne

(1) Gonzalo Bustos apprend la mort des infants de Lara; il exhale sa douleur en plaintes pathétiques.

m'intéressent ? N'impressionnent-elles pas déjà mon âme ? Quoique muet, mon cœur me dit en bondissant qu'il y a de mon sang par ici.

ALMANZOR. — Tire ce rideau, Arlaja.

(*On aperçoit sur une table les sept têtes placées, suivant l'habitude, en sept endroits différents.*)

BUSTOS. — ...Mes fils s'offrent à mes regards ; hélas ! mes enfants ! Hélas, ô mes fleurs cueillies sans motif ! Hélas ! doux objets trouvés pour mon malheur !... Hélas ! mes enfants ! quel ordre impérieux vous a fait essuyer de semblables dommages ? Hélas ! gloire de mes cheveux blancs, qui changez à jamais mes habits de fête en vêtements de deuil et de tristesse ! Ah ! mon Gonzalo ! ah ! mon bel et tendre enfant ! Ah ! chênes verdoyants, années funestes, ah ! fleurs que le soir a flétries !... Nuño, c'est le compte que vous m'avez rendu de mes fils ? « Mais, direz-vous, j'ai succombé avec eux, remplissant ainsi noblement mon devoir. » Vous leur avez donné de bons conseils, la chose est certaine. Il vaudrait mieux ici que mes yeux tristes versent du sang au lieu des larmes qu'ils répandent. Mais quelle blessure peut l'emporter sur l'honneur de la vie ? Fernando, Alvaro, Ordoño, Alonso, Diego et toi, Gonzalo de mon cœur, ne m'accusez point si, vivant, je viens baiser de mes lèvres vos dépouilles. Je veux consacrer mes jours à vous venger bientôt ; quelquefois l'irritation produite par une grande douleur suspend la mort qui cherche un homme et trouve un marbre résistant. Je jure sur ma foi et par la loi que j'adore, si je recouvre la liberté et si par hasard je rencontre jamais une occasion favorable à mon désir, de tirer du traître une vengeance éclatante.

(*Mudarro le Bâtard*, II.)

MUDARRA PROVOQUE RUY VELASQUEZ (1)

MUDARRA. — C'est à toi que je m'adresse, Ruy Velásquez. Les Mores t'appellent le Brave. Mais chez toi la perfidie se trouve réunie à la vaillance. Tu as trahi le Comte, ton maître, en enlevant à ses expéditions et à ses armées sept soldats qui valaient les neuf preux de la Renommée. Tu as trahi ta patrie même en dépouillant cette dernière de sept remparts, de sept tours et de la meilleure barbacane. Tu as trahi ta noble origine en vendant le sang de Lara à tes ennemis pour satisfaire ta vengeance. Tu as trahi ton ami et ton parent en l'envoyant porteur d'une lettre à Almanzor pour que ce roi lui mît le couteau sous la gorge. Tu as trahi le ciel en livrant le sang de fidèles chrétiens aux Mores de Cordoue qui depuis vingt ans l'avilissent. Je suis, moi, l'un de ces Mores, fils de Bustos et d'Arlaja, conçu par elle tandis qu'il était confiné dans un cachot. Le ciel a voulu que du vieux tronc sortît cette branche quand tu l'eus dépouillé de tant d'autres, en scélérat que tu es. Je suis Mudarra. Tu me regardes? Oui, Mudarra est mon nom ; je suis le portrait de Gonzalillo, la terreur de doña Lambra. Allons, brave Ruy Vélásquez, viens, car Mudarra t'attend pour te tuer corps à corps, en combat singulier. Tu m'as, il est vrai, ravi, par félonie, sept frères ; mais je les vengerai loyalement, armé de la lance et de l'écu. Sus, car je suis attendu de mon épouse et nièce Clara, petite-fille de Gonzalo Bustos, fille de doña Constanza et de Gonzalillo. Sus! qu'attends-tu? pourquoi hésites-tu? Par ma mère Arlaja, je descends du roi de Cordoue ; le sang de Bustos fait de moi un frère des sept infants de Lara que tu as traîtreusement mis à mort dans les campagnes d'Arabiana.

RUY. — Tu mens, infâme moricaud ; c'est corps à corps, en combattant, qu'on a tué tes frères à Fabros, Galbe et

---

(1) Ruy Velásquez a fait périr dans une embuscade les sept infants de Lara. Mudarra rencontre le meurtrier de ses frères ; il le combat et le tue.

Viara. Ton langage si dévergondé est excusable ; il te suffit, en effet, de n'être tenu à la réserve ni par ton sang ni par ta jeunesse. Vil Mudarra, je suis Rodrigo. J'appartiens à la famille de Velásquez et de Lara. Devant moi tremblent les Mores de Jaen, Cordoue et Baza ; et depuis la Sierra Morena jusqu'à la Sierra Nevada, je ne redoute pas des enfants naturels issus de l'infamie même. Tu n'es point de noble extraction.

Mudarra. — Tu mens en me lançant l'affront d'enfant naturel. Dans mon pays ne se pratiquent pas d'autres cérémonies nuptiales que les paroles ; suivant ma loi, c'est la volonté des âmes qui fait le mariage. Entre en campagne contre moi.

Ruy. — Laisse la lance.

Mudarra. — Rodrigue, je te défie à l'épée. Cieux, jugez votre cause !

(*Mudarra le Bâtard*, III.)

LE DERNIER ROI DE GRENADE (1)

Ferdinand. — Ils sont agréables, Grenade, les cris qui de tes murs parviennent à mes oreilles.

Isabelle. — Cet étendard a une belle apparence.

Ferdinand. — Si la peine a été grande, grande a été aussi la récompense.

Mahomet. — Invincible chrétien, c'est à votre courage indomptable que le ciel a accordé le succès.

Ferdinand. — Le ciel, considérant mon zèle, a remis votre empire entre mes mains. Ne vous affligez point ; montrez ici que le sang et le courage d'un roi vous animent.

Mahomet. — J'ai perdu une ville fameuse. A ce malheur il n'y a de compensation exacte pour moi que le fait

(1) Ferdinand et Isabelle la Catholique s'entretiennent avec le roi Boabdil.

d'être devenu votre esclave. Elle est bien digne de vous, ma Grenade, protégée contre tant de bouches et tant de mains de si nombreux rois chrétiens dont elle émoussa l'épée. J'ai l'intention de me retirer à Almeria puisque vous voulez bien me donner cette ville ; j'y pleurerai vos exploits qui ont chassé de l'Espagne la monarchie africaine.

FERDINAND. — Où va votre vieil oncle?

MAHOMET. — Il part, je pense, pour Fez. Vous qui êtes un roi généreux en même temps qu'un juge indulgent, pardonnez à ma folie. Oh ! comme vous devez être aimé d'Allah ! Comme il vous protège ! Car c'est vous qui vengez déjà l'Espagne du cruel châtiment infligé par don Rodrigue. Permettez-moi d'embrasser vos genoux et de prendre congé de vous. Entrez dans votre ville ; son roi s'en éloigne dans le plus grand abandon que jamais ait vu patience humaine. Et vous, héroïque dame, vivez heureuse avec le meilleur mari qu'il y ait du couchant à l'aurore.

ISABELLE. — Suffit, il m'a attendrie.

FERDINAND. — Il est roi, après tout.

ISABELLE. — Et, après tout, il pleure.

FERDINAND. — Allons consacrer la mosquée à Celui qui nous donne la ville après l'avoir enlevée au More.

ISABELLE. — Le comte est déjà sur les tours ; déjà retentissent les applaudissements et les cris.

(*Tous sortent à l'exception des Mores*)

(*Au dehors*) Grenade pour don Ferdinand !

ZÉLIN. — Qu'écoutez-vous donc, Petit Roi, en ce moment où vous êtes si humilié?

MAHOMET. — Mes malheurs se multiplient au point d'abréger mon existence.

Adieu, fameuse et illustre Grenade, laurier d'Espagne qui caches ton noble front blanc dans la Sierra Nevada déjà rougie par le sang répandu.

Adieu, mon Albaycin et mon Alhambra chérie ; adieu, Généralife ; adieu, mon pays dont m'exile aujourd'hui l'envie secondée par l'épée des chrétiens.

Que de la tour la plus élevée jusqu'à tes profondeurs se fassent entendre tes gémissements. Pleure mon infortune, je t'en prie, ô Grenade, toi qui te réjouissais autrefois de mon bonheur.

Jusqu'à présent le monde m'a appelé le Petit Roi ; que le monde ne m'appelle plus désormais petit, moi qui ai pu supporter un si grand malheur.

(*La Découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb*, I, 9.)

CHRISTOPHE COLOMB AU PALAIS DES ROIS CATHOLIQUES (1)

DON ALVARO. — Colomb est déjà devant la porte.

LE ROI. — Ouvrez-la à deux battants. S'il le faut, faites-lui place comme on fit à Troie pour le Palladium. Ce n'est, d'ailleurs, que justice. Maintenant la vérité éclate au grand jour. A celui qui arrive avec un monde on ne saurait laisser trop d'espace.

ISABELLE. — Ouvrez toute grande la porte au conquérant du monde, puisque la Renommée lui a ouvert celles de la récompense et de l'honneur.

(*Colomb entre avec six Indiens récemment venus d'Afrique, demi-nus et tatoués ; un page porte sur un plat des lingots d'or ; un autre page se présente avec des perroquets et des faucons.*)

COLOMB. — Illustre seigneur et vous, héroïque dame, je me jette à vos pieds.

LE ROI. — Je n'ose en croire maintenant mes yeux ; oui, c'est lui.

---

(1) Christophe Colomb est reçu par Ferdinand et Isabelle la Catholique à son retour d'Amérique.

Isabelle. — C'est lui, en effet.

Colomb. — Rois catholiques, huit mois m'ont suffi pour vous conquérir un autre monde. Ce monde, pour vous montrer qui je suis, je vous le donne afin que vous lui dictiez des lois. En voici les prémices ; voici les gens et l'or dont vous pouvez revendiquer hautement la possession.

Ferdinand. — Levez-vous, nouvel Alexandre, supérieur à l'autre, quoique venu après lui. L'autre employa toute sa vie à gagner le monde qu'en huit mois vous m'avez conquis. Il n'y a pas chez les anciens de capitaine qui supporte la comparaison avec vous. Devant vous, Colomb, s'effacent et s'inclinent les neuf preux de la Renommée. Vous avez gagné le laurier et la palme de guerrier sans égal en donnant à l'Espagne un continent et à Dieu un nombre d'âmes infini. Colomb, votre nom constitue pour vous un éloge ; l'auteur d'une pareille rédemption possède quelques attributs du Christ. Christophe, comme votre patron, vous faites passer aujourd'hui aux naturels sur vos épaules puissantes ces mers déjà voisines. Et ce n'est pas là un voyage insignifiant que vous pouvez accomplir avec eux, car, grâce à cette traversée, vous les menez au port du ciel. Songez qu'en vous parlant ainsi je dis que Dieu s'est substitué à vos épaules ou leur a du moins substitué son Eglise. Je reçois le don le plus magnifique qu'un homme ait fait ici-bas à un roi ; votre main, en effet, ne m'apporte pas moins qu'un nouveau monde, et je ne sais que vous donner en retour. Mais je vous accorde ce que je puis. Je veux commencer aujourd'hui à m'acquitter de ma dette. Vous êtes déjà duc de Veraguas et grand amiral. Je désire encore que vous ayez des armoiries : sur des vagues de la mer deux châteaux et deux lions, en souvenir de Léon et de la Castille.

Colomb. — En comblant ainsi Colomb de vos largesses et de vos louanges vous lui suggérerez l'idée de repartir à la recherche d'un autre monde et de mille encore à vous offrir. Non que de cette manière je puisse répondre à votre générosité ; mais je commencerai à vous marquer ma reconnaissance. Ces hommes ont été déjà initiés à la

doctrine chrétienne ; ils vous demandent, Seigneur, le baptême.

FERDINAND. — C'est moi-même qui serai leur parrain.

COLOMB. — Ils sont à vos pieds. J'ai beaucoup de détails à vous donner sur tout ce qui s'est passé.

LE ROI. — Je compte vous écouter avec la plus minutieuse attention quand je serai seul avec vous. L'or, reine, je vous l'abandonne : usez-en à votre gré.

ISABELLE. — Et moi, seigneur, je veux en faire don à l'église de Tolède qui en tirera un splendide ostensoir.

LE ROI. — Ce sera le souvenir héroïque de ce brillant exploit. Entrez, duc ; et vous, madame, venez entendre Colomb nous raconter des choses étranges sur un monde que le monde ignore.

(*La Découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb*, III, 15 et 16.)

PLAISIRS RUSTIQUES (1)

JUAN. — Je me lève en été dès l'aube, si cela me fait plaisir. Je vais à l'église entendre la messe que me dit le curé. A ce dernier, bien qu'il ne l'exige point, je remets une aumône : les pauvres du village peuvent ainsi dîner ce jour-là. Je m'en reviens ensuite déjeuner.

LE ROI. — De quoi déjeunez-vous ?

JUAN. — D'une bagatelle : deux petits lardons rôtis avec au milieu quelques pigeons et parfois même un chapon. Si l'un de mes enfants est déjà levé, je parle des travaux agricoles jusqu'à onze heures ; nous dînons ensuite tous trois... Ici paraît un dindonneau nourri des miettes de la table au milieu des pailles de cette cour, comme le serait un grillon... A ce mets succède (que le

(1) Juan le laboureur expose au roi, déguisé en simple gentilhomme, la vie heureuse qu'il mène sur ses terres.

roi, seigneur, me pardonne !), un pot au feu tel qu'un souverain ne saurait en goûter de mieux assaisonné ! Làdessus notre cour l'emporte de beaucoup sur son grandiose palais.

Le Roi. — De quoi ce pot au feu est-il fait ?

Juan. — De bœuf, de mouton et de poule.

Le Roi. — Et c'est tout ?

Juan. — Il y a aussi un jambon. Ce dernier figure toujours le premier au fond de la marmite où nagent les choux et la saucisse. L'assaissonnement est au-dessus de tout éloge. Enfin, je finis mon dîner par quelque galette que ma fille a pétrie et, suivant la saison, par des fruits, du bon fromage et des olives. Il n'y a pas ici d'orgueilleuse étiquette, pas de bouffon ni de passe-temps, mais quelque enfant qui par ses bons mots naïfs nous met tous en joie... Je choisis ce garçon dans le village. Plus tard, je m'informe de l'aptitude du jouvenceau et je lui procure les moyens de faire des études, de suivre une carrière ou de devenir un homme de cour.

Le Roi (*à part*). — Je n'ai jamais vu de meilleur campagnard bien qu'il reste dans son coin.

Juan. — Lorsque j'ai terminé ma sieste, je prends une jument qui pourait défier le vent à la course. Armé de mon arbalète et accompagné de mes chiens, je fais le tour de mes vignes, de mes blés, de mes vergers et de mes propriétés (car ce sont là mes villes). Je cours et je tire dans les guérets une paire de lièvres et parfois deux perdrix. D'autres fois je me dirige vers le fleuve et, en habile pêcheur, je retire de l'eau de merveilleux poissons. A souper je mange peu. Aussi ne vous donnerai-je pas grand'chose ce soir pour votre repas. Enfin je me couche en rendant mille grâces à Dieu.

(*Le Campagnard dans son coin*, II, 11.)

ACTIONS DE GRÂCES (1)

Je bénis, ciel immense, votre bonté divine. Ce n'est pas tant pour le bien que vous m'avez donné : tout ce terrain et la montagne voisine sont, en effet, couverts de mes blés, de mes vignes et de mon troupeau. Ce n'est pas non plus parce que mes oliviers des plaines ont comblé d'huile presque blanche trente jarres et plus où les fromages nagent à loisir ; et je ne parle point d'autres mesures remplies grâce aux oliviers plus vieux qui poussent sur le sommet. Ce n'est point parce que mes ruches, ornées des nids minuscules de tant d'oiselets, regorgent de miel blanc que sous vos regards souriants ils construisent avec des fleurs aux diverses nuances. Ce n'est pas parce que mes aires sont chargées de montagnes de blé d'or que vous mettez à l'abri des tempêtes et entassez dans les greniers : ces libéralités sont les vôtres, je vous prends à témoin ; je ne suis que votre majordome : aussi plus j'acquiers de richesse, plus j'économise. Ce n'est point parce que mes pressoirs débordent de raisins bleus ni parce que tant de cuves bien rangées ne peuvent suffire à contenir les produits d'octobre. Ce n'est point parce que cette montagne est couverte de mes troupeaux qui là-bas ne se distinguent pas des roches. Ce n'est point parce que mes brebis vont, sur un de mes signes, s'abreuver au ruisseau dont elles épuisent le liquide, de telle façon que pendant qu'elles boivent le berger ose le passer à pied sec. Je vous rends surtout grâces de m'avoir fait content du sort que je vous dois. Je semble être tout l'opposé du courtisan ; je ne suis pas, comme lui, un homme qu'attristent la recherche des honneurs et l'ambition, un homme dont tant de passions rongent le cœur et torturent la pensee. Je vis, en effet, sans souci de l'honneur ; je suis honoré au milieu de mes égaux. J'ai vu le jour dans ce village situé à deux

(1) Juan le laboureur remercie Dieu des bienfaits qu'il lui a accordés.

lieues de la capitale. Je ne suis jamais allé à la cour quoique j'aie la soixantaine. Plaise à Dieu que je ne la voie jamais, dût ma vie en subir les conséquences, par suite d'événements de fortune si étranges ! Mes regards n'ont point dépassé ces châtaigniers mêmes qui sont de mon âge. S'il est vrai que l'homme possède au lieu de sa naissance le couvert et le gîte où il s'abrite à son aise, que cherche-t-il ? où se dirige-t-il ? où vient-il ? Je me ris du soldat qui va risquer ses bras et ses jambes, comme s'il en avait mille à son usage ! Et cet autre infortuné, qui, ne contenant pas sans doute sur terre, saisit la fortune par les cheveux, que sa pensée ne quitte jamais, sillonne les mers libres et, loin de s'arrêter sur les ondes, veut encore le disputer au vent ! Mon Dieu ! quelle folie à l'homme de chercher une tombe incertaine !

(*Le Campagnard dans son coin*, I. 6.)

SIMPLICITÉ CHAMPÊTRE (1)

Suffit : tu finirais par m'irriter. Ignorant, garde le silence. Qu'est-ce que voir le roi ? Es-tu fou ? Quel avantage y a-t-il pour un villageois à voir son seigneur souverain qui tient tout en faible estime ? Je touche aux dernières années de ma vie ; je n'ai pas vu le roi depuis le jour où je naquis. Me faudrait-il le voir maintenant que cette vie est à son déclin ? Mais je veux mourir comme je suis. J'ai été roi, Félicien, dans mon petit coin. Ils sont rois ceux qui vivent du travail de leurs mains. Roi est celui qui repose, le cœur affranchi de tout ennui, sans voir le roi, et obéit à ses lois en le regardant comme un Dieu sur la terre. Je sais, en effet, que le souverain est

(1 Felicien presse inutilement son père de venir voir le roi qui va passer avec sa cour près de la demeure familiale à l'occasion d'une partie de chasse.

le vice-roi de la divinité même dont il détient ici-bas le pouvoir. Moi, j'adore le roi. Mais puisque je suis né sur une montagne, dans quel but verrai-je cet homme parfait que Dieu a créé supérieur à nous? Le curé nous a dit en chaire que deux anges le gardent jour et nuit — c'est son opinion — sans compter les nombreux soldats qui composent son infanterie. Je me suis proposé, Félicien, de ne jamais voir le roi. De la terre où tu es, j'ai en effet, le sceptre en main. Si le roi empruntait au pauvre villageois que voici cent mille écus et qu'il y eût un grand qui les prêtât de la sorte (comment prêtât? offrît) je voudrais qu'on me mît à la torture. Je donnerai au roi tout mon bien jusqu'à mes brebis et mon bœuf. Mais je ne veux pas voir le roi tant que le roi ne s'offensera point de mon refus. Va-t-il me donner une commanderie ou une charge de conseiller? Je veux le servir sans le voir. C'est que nous ne fixons point le soleil, et cependant sa lumière nous éclaire. Je considère aussi le roi comme un soleil. Cet astre ne se laisse point regarder; son visage est un feu éternel. Vous m'appelez tous, d'habitude, roi de la campagne que je gouverne. La poule que je fais tuer a, pour lui, un autre fumet; le vin savoureux ne suffit point: il lui manque d'avoir été récolté par lui-même pour posséder un meilleur bouquet. Pour moi, dans les vignes où tu te trouves, j'ai bu le vin des ceps que j'ai plantés. N'est-ce point les voitures du roi que l'on entend résonner? Je vais me cacher. Je me figure la confusion de tout leur tralala. Hélas! mon divin coin où je suis roi de mes pailles! Cruelle ambition qui travailles en construisant des édifices dans l'air, car les plus hauts emplois n'ont pas d'autre base que le vent!

(*Le Campagnard dans son coin*, I, 7.)

VAINS REGRETS (1)

O Tello, comme tu vivais tranquille, toi, seigneur de la montagne, dont le rempart éternel défend et fortifie la mer d'Espagne ! Par suite de quelle erreur a-t-on logé au milieu de tes bœufs les chevaux des rois ! Ici n'etais-tu pas fier de te réveiller aux premières lueurs de l'aurore pour voir le vert encadrement de la fontaine sonore à la voix de cristal et les grillons dans les blés ainsi que les oiselets bigarrés dans la forêt ? Ne vantais-tu pas les nuits, les heures s'écoulant tranquilles sans horloge ? Qui a vu des voitures rouler dans les sillons de lourdes charrettes dont les roues, brisant les ardoises, imitent jusqu'a un certain point les cigales ? Ne disais-tu pas que l'âme trouve sa paix dans la solitude ? Qui a amené la cour là où se dessinaient les déserts de la Thébaïde ? Et qui, en un jour de tristesse, a greffé sur le *vous* la *seigneurie?* Eh bien, Tello, prenez patience. Puisque vous avez poussé l'imprudence jusqu'à vouloir trancher du gentilhomme, sachez que l'inquiétude passe avant tout ; la noblesse est une douce fatigue cachée par la courtoisie.

(*Les Tello de Meneses*, II, I, 9.)

UNION IMPOSSIBLE (2)

Le Roi. — Séville, tuez-moi puisque je suis la cause de cette mort. C'est moi qui l'ai exigée...

Don Sanche. — Mon honneur n'attendait que cet aveu.

---

(1) Le vieux Tello regrette le temps où son fils n'avait pas encore épousé l'infante dona Elvire de León.

(2) Ortiz de las Roelas, « le Cid de l'Andalousie », vient de tuer, sur l'ordre du roi, le frère de sa fiancée. Celle-ci lui pardonne tout en déclarant que, malgré son amour, elle ne saurait épouser le meurtrier d'un membre de sa famille.

Le roi me donna l'ordre de tuer. Sans un commandement du souverain je n'eusse jamais commis une action aussi barbare.

Le Roi. — Je dis que c'est la vérité.

Farfan. — De la sorte, Séville est satisfaite. Si vous avez ordonné de tuer, c'est que sans doute on vous en avait donné le motif.

Le Roi. — La noblesse de Séville m'a pénétré d'admiration.

Don Sanche. — Je vais exécuter la sentence qui m'exile, si vous accomplissez une autre promesse que vous me fîtes.

Le Roi. — Bien volontiers.

Don Sanche. — Je vous ai dit que vous deviez me donner pour femme la dame que je voudrais.

Le Roi. — C'est exact.

Don Sanche. — Eh bien ! je demande doña Estrella, et ici, à ses pieds divins, je sollicite le pardon de mon erreur.

Estrella. — Sancho Ortiz, je suis mariée.

Don Sanche. — Mariée ?

Estrella. — Oui.

Don Sanche. — Je suis mort.

Le Roi. — Estrella, j'ai donné ma parole. Je suis roi. Je dois la tenir. Que me répondez-vous ?

Estrella. — Qu'il soit fait comme vous le désirez. Je suis à lui.

Le Roi. — Alors que manque-t-il ?

Don Sanche. — L'accord.

Estrella. — Eh bien, cet accord, jamais nous ne pourrons le trouver en vivant ensemble.

Don Sanche. — C'est aussi mon sentiment. Aussi te rends-je ta parole.

Estrella. — Et moi je te rends la tienne ; car voir toujours l'assassin de mon frère à table et dans ma couche serait un sujet d'affliction.

Don Sanche. — A mon tour, je serais fâché d'être sans cesse avec la sœur de celui que j'ai tué injustement, alors que je l'aimais comme mon âme.

ESTRELLA. — Donc nous demeurons libres?
DON SANCHE. — Oui.
ESTRELLA. — Eh bien, adieu.
DON SANCHE. — Adieu.

(*L'Etoile de Séville*, III, 18.)

CRUELLE SÉPARATION (1)

DOÑA JUANA. — Comment es-tu entré de la sorte, comte, sans voir le péril qui te menace? Songe qu'on ne joue pas avec les monarques, car méprisés ils déploient leur puissance. Mauvaise a été pour moi la fête de la Saint-Jean par suite de ta visite. Ce n'est point ma faute si le roi t'a aperçu. Malheur à l'amant qui en venant voir la dame de ses pensées ne mène pas même son ombre avec lui! Nous voyons en effet que parfois l'ombre seule décèle le corps. Oh! que de vendeurs, chargés d'attendre leurs maîtres, découvrent ces derniers en gardant leurs boucliers! Les voitures et les chevaux arrêtés en face d'une maison disent aux passants qui les entretient. Le galant discret ne doit pas oublier qu'il peut être reconnu de la lune elle-même. Aucun amour n'a de charme quand il est divulgué, et les lynx du voisinage pénètrent les murs... Mais pourquoi insister sur ce point? Je ne veux pas que le roi tente de consommer mon malheur au cas où il viendrait à te rencontrer ici. Si je dois te voir mort, j'aime mieux que tu t'absentes. Permis aux femmes heureuses de te posséder; les infortunées doivent te perdre. Le jour augmente, la nuit ne l'arrête plus dans sa prison; il triomphe de ces ténèbres. On voit déjà le sommet des monts vêtus de neige et de blancs nuages ainsi que les prés verdoyants; les fleurs se mirent dans les fontaines transpa-

---

(1) Le comte Enrique, redoutant la jalousie de Don Pedro, prend congé de doña Juana avant de partir pour la Castille.

rentes ; les oiseaux chantent de joyeux refrains ; l'aube dit au soleil de se hâter : de l'orient au couchant il doit en effet accomplir la moitié de sa course. Pourquoi me regarder ainsi, comte ? Que me veux-tu ? Va-t'en, comte Enrique, songe qu'il fait jour.

Don Enrique. — Si je m'étais imaginé que tes lèvres dussent proférer de pareils dédains, je ne serais pas revenu te voir. Connaissant ta nature, je ne me trompais guère en songeant que je pouvais te perdre de nouveau : je t'avais déjà perdue. J'ai eu tort d'offrir à tes yeux un absent déjà oublié. Etrange malheur ! Je n'étais pas encore éloigné de tes regards que tu me comptais comme absent. Mais si l'absence met un terme à l'amour, tu m'as oublié avant mon départ. Tu feins de croire que je suis en péril ; tu exagères ma mort. Plaisante excuse s'il y a une mort plaisante ! Tu redoutes la puissance du roi quand il est irrité ; tu excuses celui-ci lorsqu'il est en colère ; amant tu l'absous. Tu produis mille raisons, et toutes m'informent de ce que tu me gardes : c'est de t'aimer. Je t'adorais comme un soleil. Je ne pus m'en cacher... Finalement tu me dis... que tu veux que je vive pour que d'autres fortunées viennent jouir du bonheur que tu perds. Oh ! comme tu es éblouie par les rayons de la royauté ! Que tu es prompte à me quitter ! Que tu es empressée à me trahir ! Eh bien ! je te donne ma parole (et ce serment je le fais sous tes yeux perfides envers moi au moment où je t'aime le plus passionnément) que les yeux que tu détestes rechercheront une autre belle. Je partirai pour la Castille, où, si je vis, on te dira que je fus un exemple de loyauté méconnue. Tu ne méritais, en effet, cet attachement sincère que par ta beauté qui l'emporte sur mon amour lui-même ! Mais comme tu l'as dit, le jour paraît. Adieu pour jamais.

(*Le Certain pour l'Incertain*, I, 16.)

IRRITATION JUSTIFIÉE (1)

SANCHO. — Qui va-là ?

NUÑO. — Un homme.

SANCHO. — Est-ce Nuño ?

NUÑO. — Est-ce Sancho ?

SANCHO. — Quoi donc ? vous dans la rue ! Que veut dire ceci ?

NUÑO. — Vous demandez ce que cela veut dire ?

SANCHO. — Eh bien, qu'est-il arrivé ? Je crains quelque malheur.

NUÑO. — Et même le plus grand.

SANCHO. — Comment ?

NUÑO. — Un escadron de gens armés a brisé ces portes et enlevé...

SANCHO. — N'achevez point. Je ne désire pas entendre autre chose.

NUÑO. — J'ai voulu les connaître au clair de lune ; mais il m'a été impossible de voir leurs traits ; ils se sont empressés, en effet, de se couvrir la figure de masques et je n'ai pu les distinguer.

SANCHO. — Qu'importe, Nuño ? A quoi bon ? Ce sont des domestiques de don Tello à qui vous m'avez dit de parler. Maudit soit à jamais le conseil ! Dans cette vallée se trouvent dix maisons appartenant toutes à de pauvres laboureurs ; elles avoisinent cet ermitage. Ce ne doit être aucun d'eux. Il est évident que le seigneur l'a fait conduire dans son village ; il ne me laisse pas marier ; en voilà la preuve la plus sûre. Eh bien, en vérité, on me rendra justice sur la terre, bien qu'il soit un homme puissant et le plus riche de ce royaume. Vive Dieu ! j'ai envie d'aller... mourir, je ne soupçonne point que je puisse faire autre chose.

(*Le meilleur Alcade est le roi*, I, 4.)

---

(1) Sancho de las Roelas apprend que le seigneur don Tello vient de lui enlever sa fiancée Elvire.

SAGES CONSEILS (1)

NUÑO. — Le valeureux roi de Castille, Alphonse, réside en ce moment à Léon. Puisqu'il est loyal et justicier, rends-toi à la cour ; tu l'informeras de l'injure que tu as reçue ; j'ai le pressentiment que nous serons vengés.

SANCHO. — Ah ! Nuño, je suis bien persuadé que le roi de Castille Alphonse est un prince parfait ; mais le moyen pour un laboureur grossier comme moi de pénétrer auprès de lui ? Quel couloir du palais serais-je assez hardi de fouler ? Quel portier, Nuño, m'autorisera à entrer ? Là le drap d'or, le brocart, les cortèges imposants trouvent les portes ouvertes, et cela à juste titre, je l'avoue ; mais aux pauvres, Nuño, les concierges permettent seulement de regarder les entrées et les armoiries, pourvu qu'ils ne s'en approchent pas de trop près. J'irai à León et j'entrerai dans le palais : tu verras comment mes épaules seront meurtries par les pointes des hallebardes. Quant à se disposer à présenter au roi des suppliques, rien de mieux ! Mais n'oublie pas que de ses mains elles tombent vite dans l'oubli. Je m'en retournerai après avoir vu les dames, les gentilhommes, l'église, le palais, le parc, les édifices, et je rapporterai de là, à mon sens, le dégoût de vivre au milieu des ifs, des rouvres et des chênes, dans un endroit où l'oiseau chante et où le chien aboie. Non, Nuño, ton raisonnement n'est pas sensé.

NUÑO. — Sancho, je sais bien que mon conseil est dicté par la prudence. Va t'entretenir avec le roi Alphonse, car si tu restes ici, je pense que tes jours seront en danger.

SANCHO. — Eh bien, Nuño, je ne désire pas autre chose.

NUÑO. — J'ai un cheval châtain qui, pariant sa crinière contre les ailes du vent, pourrait disputer à celui-ci le

---

(1) Le laboureur Nuño de Aybar conseille à son futur gendre Sancho d'aller exposer au roi de Castille les torts qu'on lui a faits.

prix de la vitesse. Tu le monteras ; Pélage te suivra sur le petit cheval aubère qu'il enfourche d'habitude à la campagne.

SANCHO. — Puisque c'est votre plaisir, j'obéis.

(*Le meilleur Alcade est le Roi*, II, 8.)

UN ROI JUSTICIER (1)

LE ROI. — Je suis obligé de partir pour la Galice. Il m'importe de faire justice ; mais que ceci ne s'ébruite point.

LE COMTE. — Sire...

LE ROI. — Que me répliquez-vous ? Mettez les chevaux à la porte du parc.

LE COMTE. — Je pense que vous laissez les portes du palais ouvertes au peuple.

LE ROI. — Eh bien ! comment le saura-t-on ? Les gentilshommes de ma chambre diront que je suis malade.

DON ENRIQUE. — Je suis d'un autre avis.

LE ROI. — Voilà ce que j'ai résolu. Trêve de raisons.

LE COMTE. — Veuillez au moins attendre deux jours afin qu'en Castille on puisse répandre la nouvelle de votre indisposition.

LE ROI. — Laboureurs...

SANCHO. — Illustre seigneur...

LE ROI. — Don Tello m'a offensé par sa cruauté, sa violence et son obstination ; il faut que je le châtie en personne.

SANCHO. — Vous, sire ! ce serait humilier jusqu'à terre votre couronne.

---

(1) Le roi don Alphonse VII se dispose à venger les torts et les violences faits à un laboureur par le seigneur don Tello.

Le Roi (*à Sancho*). — Devancez-moi ; disposez la maison de votre beau-père sans lui révéler ni à lui ni à personne ce qui se passe, et cela sous peine de la vie.

Sancho. — ...En vérité, sire, songez qu'il ne vous appartient pas d'honorer à ce point ma bassesse. Envoyez, comme de juste, en Galice quelque alcade pour faire justice.

Le Roi. — Le meilleur alcade, c'est le roi...

(*Ils sortent.*)

. . . .

(*Le roi chez Tello.*)

Le Roi. — Holà, gentilhomme, écoutez.

Celio. — Que me voulez-vous ?

Le Roi. — Prévenez don Tello que je suis arrivé de Castille et que je veux lui parler.

Celio. — Et qui annoncerai-je ?

Le Roi. — Moi.

Celio. — Vous n'avez pas d'autre nom ?

Le Roi. — Pas d'autre.

Celio. — ...Je vais dire que *Moi* est à la porte.

Don Enrique. — Il est déjà entré.

Le Comte. — Je crains que vous ne vous attiriez quelque réponse dictée par la colère. Mieux vaudrait déclarer qui vous êtes.

Le Roi. — Nullement. La crainte montrera à don Tello que seul ici je puis m'appeler *Moi*.

(*Celio rentre.*)

Celio. — J'ai informé don Tello, mon maître, que vous vous appeliez *Moi ;* il m'a dit que vous deviez vous en retourner. Lui seul, à la rigueur, porte le nom de *Moi*. Et celui qui a dit *Moi* est, suivant les lois divines et humaines, Dieu dans le ciel ou le roi sur la terre...

Le Roi. — Eh bien, apprenez-lui que je suis un alcade du palais.

Celio (*troublé*). — J'irai lui faire connaître votre qualité...

(*Don Tello entre furieux.*)

Feliciana. — Songez bien à ce que vous faites, seigneur ; contenez-vous, mon frère ; où allez-vous ?

Tello. — Gentilhomme, seriez-vous par hasard l'alcade de Castille qui me cherche ?

Le Roi. — Y a-t-il là de quoi s'étonner ?

Tello. — Considérablement, par Dieu, si vous savez qui je suis ici.

Le Roi. — Quelle différence mettez-vous entre l'homme qui vient au nom du roi et le roi lui-même ?

Tello. — Une fort grande en ce qui me concerne. Pour vous, où est votre vare ?

Le Roi. — Elle est dans le fourreau d'où elle sortira à brève échéance, et vous verrez ce qui arrivera.

Tello. — La vare dans le fourreau ! Ah ! charmant ! Vous ne devez pas me connaître. Si le roi ne vient pas m'arrêter, nul être au monde ne sera capable de le faire.

Le Roi. — Eh bien, je suis le roi, traître.

Feliciana. — Saint Dominique de Silos !

Tello. — Quoi, sire, le souverain de Castille agir de cette façon ! Vous-même, vous en personne ! Pardonnez-moi, je vous en supplie.

Le Roi. — Otez-lui tout de suite ses armes. (*On désarme don Tello. Nuño et les paysans franchissent la grille.*) Traître, par ma couronne, je vous ferai respecter les lettres du roi.

Feliciana. — Sire, daignez mettre un frein à votre rigueur.

Le Roi. — Inutile de me prier. Qu'on amène immédiatement la femme de ce pauvre laboureur.

(*Un domestique sort.*)

Tello. — Elle ne l'était pas, sire.

Le Roi. — Il suffit qu'elle ait voulu l'être...

(*Entre Elvire, les cheveux flottants.*)

ELVIRE. — Alphonse de Castille, qui régnez sur l'Espagne, aussitôt que dans mon affliction j'entendis votre nom, je quittai la prison où j'étais confinée pour demander justice à votre royale clémence... Que mes yeux disent les tendres pleurs que j'ai versés : un rocher insensible en eût été attendri. Je vivrai dans les larmes, car on ne saurait éprouver de la joie et de la satisfaction lorsqu'on n'a plus d'honneur. Mon unique satisfaction consiste à pouvoir demander au meilleur alcade qui gouverne et qui règne justice et punition d'une malignité aussi cruelle. Cette justice, Alphonse, je la demande à vos pieds que baisent mes humbles lèvres. Ainsi puissent vos libres descendants délivrer par une heureuse guerre les pays assujettis au More cruel ! Si ma langue troublée ne fait pas votre éloge, l'histoire et la renommée perpétueront le souvenir de votre justice...

LE ROI. — ...Faites venir le bourreau.

FELICIANA. — Sire, que votre clémence royale ait pitié de mon frère...

LE ROI. — On ne saurait admettre la pitié lorsque la justice perd de sa force. Les lettres divines et humaines en fournissent divers exemples ; celui-là est traître qui ne respecte pas son roi et parle mal de sa personne pendant qu'il est absent. Tello, donnez la main à Elvire : vous réparerez votre offense en devenant son époux. On va vous trancher ensuite la tête. De la sorte elle pourra se marier avec Sancho et elle apportera en dot la motié de votre bien.

(*Le meilleur Alcade est le roi*, III, 2, 16, 18 et 19.)

UNE NOCE INTERROMPUE (1)

Le Commandeur. — Que la noce cesse et que nul ne bouge.

Jean Le Roux. — Ceci n'est point un jeu, seigneur. Il suffit que vous l'ordonniez. Vous faut-il de la place? Comment venez-vous avec ce déploiement de forces? Etes-vous vainqueur? Mais que demandé-je?

Frondoso (*à part*). — Je suis mort. Cieux, délivrez-moi.

Laurence. — Fuis par ici, Frondoso.

Le Commandeur. — Çà, non. Arrêtez-le, attachez-le.

Jean Le Roux. — Jeune homme, rends-toi.

Frondoso. — Vous voulez donc qu'on me tue?

Jean Le Roux. — Pourquoi?

Le Commandeur. — Je ne suis pas homme à faire périr une personne sans motif. Si je l'étais, ces soldats que j'amène auraient déjà percé Frondoso de part en part. J'ordonne qu'il soit conduit en prison où la faute qu'il a commise sera jugée par son père lui-même.

Pascale. — Seigneur, songez qu'il se marie.

Le Commandeur. — Que m'importe son mariage? N'y a-t-il pas d'autres gens dans le village?

Pascale. — S'il vous a offensé, pardonnez-lui au nom de celui que vous êtes.

Le Commandeur. — Il ne s'agit pas ici, Pascale, d'une affaire où je sois mêlé. L'offense est dirigée contre le grand-maître Tellez Giron (que Dieu garde!). C'est l'ordre tout entier, c'est l'honneur de l'ordre qui a été atteint; et pour faire un exemple, le châtiment s'impose. Car un autre jour on verra des gens qui tenteront d'élever contre nos dignitaires l'étendard de la révolte. Vous savez, en effet, qu'un soir le grand-commandeur a reçu en pleine

(1) Le commandeur Gómez de Guzman vient troubler une noce de paysans et faire arrêter plusieurs invités sous prétexte que le grand-maître de l'ordre de Calatrava a été insulté gravement.

poitrine une arbalète lancée par Frondoso. (Qu'ils sont donc loyaux, certains sujets !)

ETIENNE. — C'est sans doute à un beau-père qu'incombe le soin de le défendre. Il n'est pas étonnant qu'un jeune homme sérieusement amoureux se soit, en de pareilles circonstances, départi des convenances à votre égard. Si, en effet, vous prétendez lui enlever sa propre femme, est-il étonnant qu'il la défende ?

LE COMMANDEUR. — Vous êtes un sot, alcade.

ETIENNE. — C'est en vertu de vos pouvoirs que j'exerce mes fonctions.

LE COMMANDEUR. — Je n'ai jamais voulu lui enlever sa femme, attendu qu'elle ne l'était pas.

ETIENNE. — Oui, vous l'avez voulu. Et que ceci suffise. Il y a, en effet, en Castille, des souverains qui donnent de nouveaux ordres pour faire cesser des désordres. Ils agiront mal si, en se reposant des fatigues de la guerre, ils souffrent que dans leurs bourgs et leurs villages des hommes soient assez puissants pour porter des croix aussi grandes. Que Sa Majesté revête cette insigne : elle est faite pour des poitrines royales et non pour d'autres.

LE COMMANDEUR. — Holà ! ôtez-lui la vare.

ETIENNE. — A votre aise, seigneur ! prenez-la.

LE COMMANDEUR. — Je veux, en effet, l'en frapper comme on frappe un cheval vicieux.

ETIENNE. — Vous êtes mon seigneur. Je souffrirai vos coups.

PASCALE. — Vous levez la main sur un vieillard ?

LAURENCE. — Si vous le frappez parce que c'est mon père, de quoi vous vengez-vous sur lui ? Qu'ai-je fait ?

LE COMMANDEUR. — Emmenez-la, faites garder sa personne par dix soldats. (*Le Commandeur sort avec les siens, emmenant en prison Frondoso et Laurence.*)

ETIENNE. — Que la justice du ciel descende !

PASCALE. — La noce s'est changée en deuil.

(*Fuentovejuna*, II, 17.)

UNE ÉMEUTE POPULAIRE (1)

C'est sous vos yeux que Fernand Gómez m'a enlevée et fait conduire chez lui. Vous avez abandonné la brebis au loup comme de lâches pasteurs. Que de poignards n'ai-je pas vus levés sur mon sein? Que d'extravagances et de menaces! Que de sévices pour que ma vertu se rendît à ses honteux appétits? Mes cheveux ne le disent-ils point? Les traces des coups reçus et mon sang ne parlent-ils pas assez haut? Et vous êtes des hommes nobles? Vous êtes nos pères et nos parents, vous dont les entrailles ne se déchirent pas de douleur en me voyant plongée dans une douleur si profonde? Vous êtes bien des brebis, comme le dit le nom de Fontovejuna. Puisque vous êtes des pierres; puisque vous êtes du bronze et du jaspe; puisque vous êtes des tigres... Mais, que dis-je? Les tigres poursuivent celui qui vient ravir leurs petits et tuent les chasseurs sans leur laisser le temps d'entrer dans la mer et de se précipiter dans les ondes. Vous êtes des lièvres timides. Vous êtes des barbares et non des Espagnols. Poules mouillées que vous êtes, vous souffrez que d'autres hommes déshonorent vos femmes. Des quenouilles siéraient bien à vos côtés. Pourquoi vous ceignez-vous l'épée? Je veux agir de telle sorte que les femmes seules rachètent leur honte par le sang des tyrans et des traîtres. Elles feront pleuvoir sur vous une grêle de pierres, êtres vils, débauchés, efféminés, lâches. Je veux que demain nos coiffures et nos jupes deviennent vos parures. Déjà sans procès, sans jugement le commandeur va faire pendre Frondoso à un créneau de cette tour; le même sort vous est réservé à tous. Je me réjouis, ô simulacres d'hommes, à la pensée que ce village honoré restera dépourvu de femmes et que l'on verra revenir le siècle des amazones qui font l'éternel effroi du monde.

(*Fontovejuna*, III, 3.)

---

(1) Laurence invite les gens de Fontovejuna à venger l'affront que vient de lui faire subir Fernand Gómez.

AMOUR COUPABLE (1)

Macias. — Puis-je vous adresser mes félicitations au sujet de votre bonheur et de ma mort, charmante Claire?

Claire. — Je pense que mon bonheur les mérite.

Macias. — Votre bonheur les mérite : qui oserait le nier? Mais qu'on en dise autant de ma mort, voilà ce qui paraît étrange. Le roi, en récompense de mes services, m'ordonna de lui demander une grâce ; c'est vous que je sollicitai comme la plus grande de toutes. Le roi dit au grand-maître, hélas ! de m'accorder votre main. Le grand-maître lui répondit hardiment que vous étiez déjà mariée. Voyant que vous n'étiez pas, Claire, le prix de mes services, le souverain commanda, au grand-maître de m'honorer d'un habit de Saint-Jacques. Ce fut là une pensée sage. Car si les honneurs rendus aux morts avant qu'on les inhume portent ce nom en Castille, c'est que le roi me considère comme n'étant plus de ce monde. Je ne sais comment vous parler ; il n'est guère sensé d'entretenir de pensées tristes ceux qui vivent dans la joie. Votre mariage et ma mort sont des choses si différentes que ni les vivants ni les trépassés ne sauraient les concilier. Mais votre bonheur et ma peine me permettent d'obtenir une faveur unique. Je ne veux point que vous pensiez qu'il s'agit de l'espérance ; mon défaut de courtoisie ne saurait aller aussi loin.

Claire. — Eh bien, puisqu'il s'agit d'une chose si honnête, que pouvez-vous désirer?

Macias. — Que ma vue vous fasse pitié.

Claire. — C'est là tout ce que vous exigez?

Macias. — Oui, pour Dieu. Demander que vous vous affligiez serait une grande inconvenance.

---

(1) Macias, jeune gentilhomme castillan, se désole à la pensée que Claire va épouser Tello, gentilhomme de la maison du grand-maître de Saint-Jacques.

Claire. — Eh bien, noble hidalgo, écoutez. Non seulement je souffre de la peine que vous éprouvez en m'aimant, mais encore, si je n'étais déjà mariée, je serais à vous pour toujours. Que mes paroles ne vous donnent ni l'espoir ni l'audace de faire franchir ces limites à votre amour.

Macias. — Ne craignez point que je cesse de vous aimer.

Claire. — Comment ?

Macias. — Je ne ferai que vous aimer ; je ne vous offenserai point.

(*Persévérer jusqu'à la mort*, II, 8.)

LÂCHE VENGEANCE DE TELLO (1)

Le Commandant. — Arrêtez-le, et si la chose vous est impossible, tuez-le, soldats.

Tello. — Mon honneur est sauf maintenant ; aussi ne redouté-je point la mort.

Paez. — Qu'est-il arrivé, seigneur gouverneur ?

Le Commandant. — Tello a tué Macias en lui donnant un coup de lance à travers les barreaux de la fenêtre.

(*Il se retire. Macias entre percé d'une lance ; des soldats le retiennent.*)

Macias. — Grand Dieu ! je meurs aujourd'hui.

Nuño. — Seigneur, qu'est ceci ?

Macias. — Je l'ignore, Nuño ; seulement je puis te dire que tes plaintes vont être justifiées par ma mort. J'ai aimé sincèrement ; j'ai chanté, j'ai pleuré, j'ai écrit ; et, pour moi, écrire, gémir, chanter, être sensible, tout ce que j'ai éprouvé, tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai

(1) Poussé par un sentiment de jalousie, Tello de Mendoza tue son rival Macías d'un coup de lance dans la prison où le grand-maître de Calatrava l'a fait jeter.

accompli, ce n'a été que persévérer jusqu'à la mort. Ah ! Claire, vous qui m'avez coûté la vie, je n'avais plus rien à vous donner, vous ayant déjà livré toutes les facultés de mon âme. Je vous ai chérie d'une affection généreuse, vous pouvez le dire vous-même. Et de cet amour, de ce dévouement je reçois le juste prix, puisque j'ai voulu sans espoir persévérer jusqu'à la mort. Dites au grand-maître, mon seigneur, que je pardonne ici à Tello. Je lui avais donné lieu de se plaindre et il a sauvegardé son honneur. Cieux ! excusez mon erreur : je croyais qu'un chaste attachement était licite.

(*Le grand-maître, la comtesse, Claire, Eleonore, le gouverneur, des domestiques, les mêmes.*)

Le Grand-Maître. — Serait-il mort ?

Macias. — Oui, seigneur. J'ai voulu, pour mon malheur, persévérer jusqu'à la mort.

(*Il meurt.*)

La Comtesse. — Bizarre événement !

Le Grand-Maître. — Et bien fait pour exciter la pitié ! Que n'as-tu arrêté Tello ?

Le Gouverneur. — C'est que des amis l'ont protégé.

Le Grand-Maître. — Sois-en certain, Macias : tu seras vengé. Vive Dieu ! Si je le puis, la tête de ton assassin posée à tes pieds contribuera à rehausser l'éclat de tes honneurs funèbres. Et pour conserver le souvenir d'un amour aussi sincère, aussi pur, je ferai honorer ton corps dans un magnifique sépulcre avec des lettres d'or gravées sur le marbre poli où on lira : Ci-gît l'amour lui-même.

(*Persévérer jusqu'à la mort*, III, 19, 20 et 21.)

BERNARD DEL CARPIO DÉFIE ROLAND (1)

BERNARD. — ...Charles, je ne suis guère orateur ; le ciel ne m'a point créé pour jouer le rôle d'Ulysse. Aussi, sans faire de long exorde, te dis-je de la part de la Castille, de León et des Asturies que, malgré Alphonse le Chaste, on refuse de se livrer à toi ; on n'en a même pas conçu l'idée ; on prendrait plutôt les armes contre le souverain. Illustre prince, tu as beau être fameux dans la guerre comme dans la paix ; en vain l'Eglise t'a-t-elle accordé le titre de très chrétien ; ces provinces disent qu'elles ont un roi légitime, chrétien et naturel. Enfin Alphonse désire que tu l'excuses de ne pouvoir tenir la parole donnée.

CHARLEMAGNE. — Que dis-tu ?

BERNARD. — Ce que tu écoutes. Peut-être te disposes-tu à faire un voyage en Espagne. Mais en ce moment le More et le Chrétien sont amis. Je crois que tu vas payer un tribut à mon pays.

CHARLEMAGNE. — Lève-toi.

BERNARD. — Bien volontiers, car je suis pressé, et il ne me convient pas de rester assis.

CHARLEMAGNE. — Espagnol, si tu n'étais point un messager dont les rois protègent la vie, tu ne sortirais pas vivant de ce palais. Dis à ton maître que c'est un vilain, un fou, un inconstant, oublieux de sa parole, et ajoute que je lui enlèverai son royaume par la force, puisque sa démence et ma raison m'en font un devoir.

BERNARD. — Celui qui dira que mon roi n'est pas un très honnête chrétien ; que sa parole et son bras n'ont ni force ni vertu et que lui et l'Espagne ne sont pas la tête du monde, celui-là commet un mensonge.

CHARLEMAGNE. — Tuez-le.

BERNARD. — Roland, arrière !

(1) Lope de Vega met aux prises le champion de l'indépendance espagnole et le paladin français qui devait périr à la bataille de Roncevaux.

ROLAND. — Oui, arrière, tu dis fort bien. Car un homme qui en France et dans cet endroit-ci, le plus fort, le plus important du royaume, a pu parler de la sorte et saisir ainsi son épée, est plus qu'un homme. Dis, qui es-tu?

BERNARD. — Qu'il me suffise de t'apprendre que je suis moi-même.

ROLAND. — Toi?

BERNARD. — Oui, moi en personne qui suis par moi-même. Que me veux-tu?

ROLAND. — Je songe à ce que je dirai. As-tu perdu l'esprit?

BERNARD. — Non.

ROLAND. — Eh bien, qui es-tu?

BERNARD. — Je suis celui que je suis et je suis plus que toi.

ROLAND. — Je l'ignore. Si tu connais ma valeur, comment as-tu répondu ainsi?

BERNARD. — Parce que j'ai défendu mon roi qui mérite tous les honneurs.

ROLAND. — Tu t'es fié au sauf-conduit qu'on donne au messager?

BERNARD. — Non, mais à ma lame d'acier qui est l'abri le plus sûr. Et, tel que je suis en ce moment, j'attends ceux qui vont avec toi.

ROLAND. — Sais-tu que je suis Roland?

BERNARD. — Sais-tu que je suis Bernard?

ROLAND. — C'est toi qui es Bernard?

BERNARD. — Oui, moi.

ROLAND. — Retourne tranquillement dans ton pays. Attends-moi là-bas en Espagne. C'est là que je te veux, et non point ici. Va, ce sera pour moi un glorieux exploit. Heureux si après tant de triomphes et de victoires le destin permet qu'à l'histoire de mes actions j'ajoute que j'ai ôté la vie à Bernard.

(*Le Mariage dans la Mort*, I.)

ATTACHEMENT CONJUGAL (1)

Caupolican. — Laisse l'arc et les flèches, ma gentille Frésie, tandis que le soleil borde d'une ceinture d'or les édifices que forment les nuages et que le jour, sur son déclin, touche au seuil de la nuit. L'eau tranquille de cette belle fontaine se dirige vers la mer toujours sourde, jusqu'à ce que son courant repose sur ses bords salés. Ici tu peux te baigner, toi dont la blancheur l'emporte sur celle de son cristal.

Découvre ton beau corps qui excite l'envie de la lune, et l'eau brûlera de te posséder. Baigne tes pieds ardents, si tes loisirs le permettent ; les fleurs viendront t'essuyer et te voir. Les arbres t'ombrageront de leurs feuilles vertes ; les oiseaux te prêteront leur harmonie, et le sable reconnaissant du ruisseau glacé, si tu mouilles tes pieds, viendra entourer tes doigts d'anneaux de diamants.

Tu es maîtresse de tout ce que tu vois, Frésie ; le Chili n'est plus à Charles ni à Philippe. Déjà nous avons triomphé des colères de l'Espagnol. Celui-ci a beau aiguiser ses armes contre l'Arauco ; il pleure de voir que le sable rouge où repose Valdivias distille encore aujourd'hui du sang. Du pôle où naît le soleil jusqu'à celui où il a ôté le mors à ses chevaux, il n'y a aucun pouvoir qui m'effraie. Je suis le dieu de l'Arauco ; je ne suis pas un homme.

Ne me demande pas, belle Frésie, des coquillages ni des creusets de perles en guise de tapis. Mais dis-moi : Caupolican, pare de crânes espagnols toutes ces vagues qui brûlent de les engloutir ; brandis ta forte massue ; rends-moi reine du monde et, semant partout l'épouvante, passe-moi sur tes fortes épaules, de l'autre côté de cette mer profonde ; puis là où règne Charles, dis que je suis reine du Chili et de l'Aurauco.

---

(1) Caupolican, général en chef des Araucans, et Frésie sa femme, célèbrent leurs amours.

Frésie. — O mon époux chéri, devant qui ces montagnes inclinent leurs cimes altières, mon bonheur excite l'envie des nymphes amoureuses de ce fleuve qui se couche sur de verts roseaux, en se couronnant de roses. Que sont pour moi la fortune, les doux ombrages, le gazouillement des oiseaux, la mer, l'empire, l'or ou l'argent pur, pourvu que je voie que tu m'aimes, toi qui es le maître des hommes et des bêtes féroces?

Je ne veux pas de plus grande gloire que d'avoir soumis un cœur devant qui s'incline l'Espagne, couronnée de la plus grande victoire, puisqu'elle a pu conquérir les Indes. L'épée espagnole, l'arquebuse redoutée qui retentit dans les airs et lance des traits vers le sol, ainsi que le cheval fougueux où l'homme, perché, semblait être une bête monstrueuse de six pieds,

Ne causeront point d'épouvante à l'Indien que tu soulèves. Tu affranchis son libre cou du joug de l'Espagnol qui l'opprima si longtemps par ses intrigues. Tu modères sa cupidité de l'argent et de l'or. Et sur des hamacs tendus d'un tronc à l'autre de ces arbres élevés, n'ayant pas à souffrir d'une guerre bruyante, nous dormirons en paix et nos vies se prolongeant atteindront le même heureux terme que celles de nos aïeux.

(*L'Arauco dompté,* III.)

LUTTE A OUTRANCE (1).

Nobles Chiliens et Araucans, puisque je suis parvenu en vie à l'endroit où vous tenez vos conseils, dont l'importance est si grande pour notre patrie, tournez vos regards

(1) Le guerrier araucan Galvarin, à qui le gouverneur du Chili a fait couper les mains après une bataille sanglante, excite ses compatriotes à combattre vigoureusement les Espagnols.

vers un ami malheureux qui vous aide de ses paroles, ne pouvant le faire de ses mains... Je pense que vous voulez vous rendre. En vain, avouerez-vous que ce jeune chrétien (1) vous a défaits dans tant de combats et battus dans tant d'assauts. N'est-il pas préférable de mourir en luttant revêtu de ses armes que de vivre au service d'un noble, comme une bête et comme un esclave ? La mort n'épargne rien de ce qui est humain. Quel homme, fût-il né roi, meurt-il plus honorablement qu'un soldat ? Rendre le dernier soupir après une maladie, sans voix, nu, faible, dans un lit, telle est la fin de la vie la plus heureuse. Mais un soldat succombe à la guerre, fort et courageux, couvert d'abondantes blessures..... Malheur à vous, Araucans, si, dans votre erreur, vous vendez la liberté de votre patrie à un étranger puisque, pouvant mourir parés de multiples panaches et les armes à la main, vous voulez périr comme des bêtes au pouvoir de vos tyrans. Au lieu de ces aigrettes qui ceignent vos fronts, de ces fameux sabres, de ces flèches, de ces frondes et de ces arcs, vaudra-t-il mieux porter sur votre dos les charges de ces cruels Espagnols et mourir dans les crèches de leurs hangars et de leurs maisons ? Vaudra-t-il mieux que vos fils marchent chargés de fers et que leurs mères devenues, par votre honte et votre indignité, les amies des Espagnols, leur donnent d'autres frères métis qui les tueront et les assujettiront à grand renfort d'affronts et de coups ? Songez à ce que vous faites, Chiliens ; succombez avec honneur, Araucans. Pour moi, quoique doublement manchot, je ferai servir à la guerre cette langue avec laquelle je vous parle. Je me contenterai de parler et d'animer comme le fait le tambour qui encourage celui qui a des mains... En avant, marche ! Aux armes !

(*L'Arauco dompté*, III.)

---

(1) Il s'agit ici de Garcia de Mendoza, gouverneur du Chili, à peine âgé alors de vingt-deux ans.

PROPOS BELLIQUEUX (1).

Considérez, illustres seigneurs, la mer transformée en montagne ou forêt par les mâts et les cordages que suspendent à leurs huniers divers peuples ici rassemblés et tant de villes demeurées appauvries par l'envoi de tributs auxquels ont dû contribuer les ministres mêmes de l'Eglise. Songez à la sollicitude dont ont témoigné les rois qui nous gouvernent en vue d'une si sainte entreprise. Et vous verrez qu'il vous est impossible de ne pas éprouver du dépit et de la colère à la pensée que tant de préparatifs pourraient demeurer sans effet. Si nous devions fuir, ne valait-il pas mieux demeurer inactifs? Qui porte des fadeaux ne saurait, en effet, courir avec rapidité. S'il est vrai que la nécessité oblige, quelle situation est plus pressante que la nôtre? Si les Turcs se montrent orgueilleux parce qu'ils brûlent quatre villages, qui les domptera le jour où ils verront que les forces réunies de la chrétienté fuient devant eux quand ils présentent le combat? En supposant que le maintien de l'honneur ne vous paraisse pas un besoin, la perte de la réputation sera à vos yeux la leçon suprême. Que devons-nous attendre si toutes ces considérations réunies ne servent de rien, nous jouant ainsi de tous ceux à qui nous avons donné des espérances et des promesses? Vous êtes supérieurs aux Turcs, la chose est certaine, pour peu que l'on songe à ce qu'ont fait Malte et Rhodes avec une poignée d'hommes. Nous sommes en nombre égal. Les soldats turcs sont plutôt des recrues, car le siège de Nicosie a décimé leurs vétérans. D'ailleurs, il est raisonnable, en guerre, de laisser quelque chose à la fortune. On doit avoir un peu confiance en la cause qu'on soutient. Il faut attribuer quelque importance à la valeur, à la gloire et à la noblesse. Il faut aussi compter sur l'esprit, le génie et l'habileté de l'Espagne, de l'Italie et de Venise. Serions-nous vaincus que Sélim n'aura pas ruiné la

(1) Le marquis de Santa-Cruz engage Don Juan d'Autriche à combattre hardiment les Turcs.

vertu de notre ligne. Il reste des soldats en Flandre. Philippe n'a pas abdiqué complètement sa puissance : la noble Espagne nourrit encore des armées ; elle a encore du sang à offrir à Dieu et à son Eglise. Les Turcs ne peuvent les vaincre sans éprouver de sérieux dommages. Si nous triomphons, notre nom seul suffira pour pénétrer en Grèce. A quoi sert-il que nous allions inquiéter la Morée ? Partout à notre suite viendra la flotte turque. Mon sentiment est que nous combattions, que Votre Altesse s'embarque et qu'on se mette à la poursuite des ennemis pour les attaquer aussitôt après les avoir rencontrés. C'est là, seigneur, ce qu'en toute sincérité vous conseille un Bazan. Sur la croix de cette épée que je baise en chrétien, je vous jure que mon sentiment n'est dicté ni par la passion ni par d'autres mobiles. Et ce sentiment, je vous le dis simplement pour la décharge de ma conscience.

(*La Sainte Ligue*, III.)

COMEDIAS ROMANESQUES

ADIEUX DE DON ALONSO ET DE DOÑA INÈS (1).

DON ALONSO. — Je suis l'humble esclave d'Inès, j'en prends le ciel à témoin.

DOÑA INÈS. — Non, vous n'êtes que mon seigneur.

DOÑA LEONOR. — Fort bien. Je vais vous laisser : c'est une sottise chez celui qui aime de troubler autrui quand il n'est pas lui-même jaloux.

(*Elle se retire.*)

(*Doña Inès à la grille et don Alonso dans la rue.*)

DOÑA INÈS. — Comment êtes-vous ?

DON ALONSO. — Comme inanimé ; pour vivre je viens vous voir.

DOÑA INÈS. — Il fallait bien le chagrin de ce départ pour diminuer la satisfaction que j'ai éprouvée en vous voyant aujourd'hui, ô modèle des chevaliers et tourment des dames ! Toutes me rendent jalouse. Je désirais qu'elles publiassent votre éloge et je m'en repentais ensuite, craignant de vous perdre. Que d'avis différents ! Que de noms et de titres vous ont été donnés par les hommes envieux et les femmes enthousiastes ! Mon père tenait à faire de vous son gendre en vous accordant la main de Leonor, et mon cœur, plein de ressentiment, lui savait gré de cette sollicitude. Non ! c'est à moi que vous appartiendrez ! Si ma langue n'a pas exprimé mes sentiments à cet égard, mon âme les a révélés d'une façon évidente.

---

(1) Rapprocher cet extrait de la scène où Shakespeare nous représente la séparation de Roméo et Juliette « au chant matinal de l'aube, avant-courière du jour ».

Mais hélas! comment suis-je contente lorsque vous partez?

Don Alonso. — Mes parents en sont la cause.

Doña Inès. — Vous avez raison. Toutefois laissez-moi le regretter.

Don Alonso. — Je le regrette aussi, et je vais à Olmedo en laissant mon âme à Medina. Je ne sais comment à la fois je pars et je reste. L'amour imagine l'absence et la jalousie la crainte. Ainsi je pars mort et vif, car je reçois la vie et la mort en même temps. Mais que puis-je vous dire, lorsque je suis sur le point de partir, le pied déjà posé sur l'étrier? Je suis, madame, assailli depuis quelques jours par tant d'idées cruelles, tour à tour consolé dans mes tristesses et triste dans mes joies. La pensée de vous perdre m'obsède. C'est une vision si terrible. Je vais, je viens, à tel point qu'il me semble toucher aux affres de la mort. Je redoute si vivement l'envie de mes rivaux! Je pourrais, il est vrai, lui opposer les précautions nécessaires; mais je me perds en projets divers, hésitant entre l'amour et la crainte. Je me prive pour toujours du bonheur de vous voir. Je vis de telle sorte qu'il me semble, madame, que je vous écris ces mots presque comme si je n'étais plus de ce monde. Avoir été appelé votre époux était un privilège de l'amour. Après avoir été aimé et favorisé de vous, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que l'on conçoive une telle tristesse?... Je pars, je vais à la mort, quoique mourir ne soit point vous perdre.

Doña Inès. — Ces craintes, ces soupçons m'inspirent de la douleur et de l'inquiétude. Si votre jalousie vous rend triste, votre amour est bien ingrat. Je comprends bien vos raisons; mais vous n'avez guère compris mon amour.

Don Alonso. — Vous ne vous apercevez pas que ces idées sont dues uniquement au tourment de mon âme; elles ne procèdent point de la jalousie : ce serait, Inès, offenser le nom que vous m'avez donné. Les rêves de mon imagination ont produit ces illusions vaines; celles-ci ne sont pas nées de mes soupçons.

(*Le Gentilhomme d'Olmedo*, III, 12 et 13.)

PITIÉ FILIALE (1)

Rufino. — Père et seigneur, on a vu que l'argent est la source de la noblesse parce qu'il est l'âme de toutes choses. Eh bien! je veux recouvrer par mes œuvres l'argent que vous avez perdu et le rang qui vous manque. Je choisis le métier des armes. Ainsi, puisque les armes sont le principe de tant de maisons; puisque l'ambition rend illustre et que l'argent élève, je jure et je promets d'obtenir gloire et éloges au moyen des armes jusqu'à ce que je vous acquière la noblesse par des actions immortelles. Je ne verrai pas éternellement ces vénérables cheveux blancs qui se déroulent généreusement en serpents de neige sur votre poitrine. Je les revêtirai et couvrirai enfin de l'or blond que je vous apporterai des entrailles d'Ofir et des abîmes de l'Arabie. Cet or, je ne l'arracherai point au moyen d'un vil commerce ni de procédés déloyaux, mais grâce à la seule industrie de mon bras et de mon épée. Voilà comment je pense tirer vengeance de ces mépris, châtier ces outrages, être la fortune de votre détresse, la vie éternelle de votre mort, la renommée héroïque de votre existence, l'honneur de votre affront et enfin la richesse de votre misère...

Luciano. — Seigneur, mon frère veut acquérir par les armes la noblesse que donne l'argent, en dépit du sort qui vous a plongé dans tant de bassesse. Eh bien! moi je choisis la carrière des lettres, car elles aussi donnent les empires et la majesté! Quoique j'aie mal employé les tendres années de ma rayonnante jeunesse, je n'hésiterai pas, je ne renoncerai point aux espérances... Je suis pauvre et noble. Je me vois donc forcé de quitter ma patrie, car de toutes les misères de ce monde la plus grande est

---

(1) Les fils du comte Federico vont chercher fortune pour relever aux yeux de Julia Laurentia de Naples le rang et la condition de leur père qui a sacrifié tout son avoir au service du roi dépossédé, Ludovico de Naples.

de vivre indigent dans un pays où on possédait autrefois la richesse. Je ne reviendrai pas sous vos yeux, je ne me présenterai pas devant vous avant d'avoir obtenu le prix éclatant de mes études. Si, en effet, comme je l'ai dit, les lettres sont rehaussées par l'argent, celui-ci est conservé par les lettres. C'est au moyen des lettres que je vais chercher l'argent afin de pouvoir, malgré la fortune, vous arracher à votre vile condition.

Octavio. — Les lettres et les armes permettront à Luciano et à Rufino d'essayer de reconquérir la noblesse, ce fruit infâme de la richesse et du péché : c'est, en effet, la convoitise de l'or, renfermé dans de noirs abîmes, qui a donné aux vents des voiles et aux vagues des vaisseaux. Voiles et vaisseaux exercent une tyrannie souveraine sur les libres éléments sous la forme dissimulée de dauphins ou l'apparence mensongère d'aigles. Ils pénètrent de force dans les climats non encore découverts et à peine vus du soleil qui cependant est le lynx des cieux. Mais moi, seul, sans protection, sans art, sans amitié, sans haleine, sans âme, réellement pauvre (et je résume ainsi tout ce que j'ai dit et tout ce que je puis vous dire, puisque le nom de pauvre est susceptible d'épithètes infinies), quelles mers puis-je sillonner ? Dans quelles provinces ou quels royaumes irai-je que je n'y trouve de la rigueur chez les uns et de rudes leçons chez les autres ? Oh ! viles lois du monde qui avez placé dans l'argent la noblesse du sang, souffle vivifiant s'il en fût ! Maudit soit du ciel le tyran qui dans sa folie étrange a fait un dieu du métal et une déesse de la perfidie ! Hélas ! mon père, je suis hors de moi ! Hélas ! seigneur, je perds le sens en considérant que le mal est infini et en voyant que le remède est impossible. Je redoute une reine ennemie ; je suis pauvre et je vous vois pauvre ; vous êtes exposé aux intempéries, vous subissez les injures du sort. Mais s'ils trouvent de l'argent ceux qui le recherchent le moins (et en cela la fortune est tyrannique et capricieuse), je ne chercherai pas, moi non plus, ce métal. Jusqu'à ce que je voie si je le rencontre, je parcourrai les globes, je sillonnerai les mers, les abîmes, je me rirai des monts

élevés. En vous quittant je fais une sottise; mais j'aspire à être sot, je veux commencer à être sot afin d'avoir le bonheur en partage.

(*L'Argent fait la noblesse*, I, 4, 5 et 6.)

OCTAVIO ET LA STATUE D'ENRIQUE (1)

LA VOIX. — Hélas!

OCTAVIO. — Grand Dieu! quelle voix cruelle et épouvantable!

LA VOIX. — M'a-t-on nommé?

MACARRON. — Dans notre langue.

LA VOIX. — Octavio! Octavio!

OCTAVIO. — Qui appelle?

LA VOIX. — Viens le voir......

OCTAVIO. — Qui es-tu?

LA VOIX. — Viens et tu le sauras.

OCTAVIO. — Sans lumière comment entrer?...

(*Une chandelle allumée se montre.*)

LA VOIX. — Voici de la lumière, viens.

OCTAVIO. — (*A part.*) Mon cœur éclate dans ma poitrine et mes cheveux se hérissent.

LA VOIX. — Déjà tu as peur? Déjà tu trembles?

OCTAVIO. — Moi trembler? Moi avoir peur? Dussent les enfers t'accompagner...

LA VOIX. — Viens donc.

OCTAVIO. — Attends, j'y vais.

(*Il se dispose à entrer lorsque la statue du roi Enrique sort à sa rencontre.*)

ENRIQUE. — Je ne veux pas que tu viennes.

OCTAVIO. — Grand Dieu!...

---

(1) La statue du roi dépossédé Enrique s'entretient avec Octavio dont ce monarque a autrefois ruiné le père.

ENRIQUE. — Me reconnais-tu ?

OCTAVIO. — Oui, oui, oui.

ENRIQUE. — Qui suis-je ?

OCTAVIO. — En... En... En...

ENRIQUE. — Ne crains point si tu te flattes d'être courageux.

OCTAVIO. — Moi, craindre ? Je suis en colère.

ENRIQUE. — Qui suis-je ?

OCTAVIO. — Enrique.

ENRIQUE. — Je suis aussi ton roi.

OCTAVIO. — Mes malheurs le confessent.

ENRIQUE. — Puisque tu confesses que je le suis, viens avec moi.

OCTAVIO. — Où me mènes-tu ?

ENRIQUE. — Dans un endroit où nous puissions faire ressortir ton courage et mettre à l'épreuve tes forces pour qu'une autre fois tu ne braves point les statues des souverains, car Dieu anime le marbre où leur image est représentée. Soutiendras-tu ce que tu as fait ?

OCTAVIO. — Tu ne veux pas que je le soutienne ? En route.

ENRIQUE. — Prends cette lumière et passe le premier par cette porte.

OCTAVIO. — Par cette porte ?

ENRIQUE. — Oui, finissons-en. Ne tremble pas, ne t'arrête pas.

OCTAVIO. — J'y vais.

ENRIQUE. — Marche devant.

OCTAVIO. — Vais-je en sûreté ?

ENRIQUE. — Oui.

OCTAVIO. — Eh bien, entre ; voilà que j'éclaire.

ENRIQUE. — Cette lumière, dans la nuit où je marche, est obscure et morte.

OCTAVIO. — Eh bien, je m'éclairerai moi-même.

ENRIQUE. — Aie soin de ne pas te repentir.

OCTAVIO. — Suis-moi ; tu me connais mal...

(*On arrive dans un jardin ravagé.*)

Octavio. — Cela suffit maintenant ; ici nous sommes bien.

Enrique. — Eh bien, laisse la lumière et que ce jardin soit le témoin de ta malheureuse tragédie... J'ai voulu t'amener ici, perfide, pour te faire savoir que tu m'as offensé.

Octavio. — Et que prétends-tu ?

Enrique. — Te donner la mort.

Octavio. — Eh bien, tire ton épée.

Enrique. — Moi je n'en ai pas besoin ; sans elle je vais ici te mettre en pièces.

Octavio. — Retire-toi. Quoi ! tu t'approches ?

Enrique. — Dis, pourquoi m'as-tu profané ?

Octavio. — Pour mille raisons évidentes que tu connais, car c'est par ta faute que je me vois plongé dans une si grande misère.

Enrique. — Expose tes plaintes.

Octavio. — Mes plaintes sont fondées ; tu vas les connaître ; écoute.

Enrique. — Parle.

Octavio. — Tout d'abord, je t'en veux d'avoir contraint mon père à te donner deux millions, d'avoir confisqué ses trésors et saisi ses revenus, alors qu'avec trois mille cavaliers il soutenait tes entreprises et te servait à ses frais.

Enrique. — As-tu d'autres sujets de doléances ?

Octavio. — En outre, je t'en veux de l'avoir obligé à vendre son argenterie, ses tapisseries, ses chevaux, ses meubles et ses tableaux qui faisaient la gloire de l'Italie et l'admiration de la Grèce.

Enrique. — As-tu d'autres griefs à invoquer ?

Octavio. — Le plus grand, c'est de voir mon père et mes frères réduits à une condition des plus viles à cause de toi.

Enrique. — Toutes ces plaintes sont injustes.

Octavio. — Comment ?

Enrique. — La vie et les biens des sujets appartiennent entièrement au roi ; c'est une juste dette qu'ils ont contractée. Aussi dis-je qu'en traitant ignominieusement mon albâtre tu t'es conduit en perfide et vil chevalier ;

mais songes-y bien, je vais ici te mettre en pièces... Tu verras maintenant à quoi te servent ton cœur et ton épée, puisqu'il n'y a pas de coup qui m'atteigne.

OCTAVIO (*donnant des coups d'épée*). — Comment es-tu de l'air si tu as une apparence d'albâtre?

ENRIQUE. — Je suis d'air et d'albâtre, traître, pour que tu comprennes que tu trouveras une pierre pour te punir et du vent quand tu m'offenseras.

OCTAVIO. — Je ne t'atteins point.

ENRIQUE. — Tu vois la pierre, et tu luttes contre le vent; l'épée ici est inutile.

OCTAVIO. — Eh bien, alors corps à corps.

ENRIQUE. — Arrive.

OCTAVIO. — C'est ici qu'il me faut mourir.

ENRIQUE. — Attends; ceci n'a été que l'épreuve de ton courage invincible et de ton âme héroïque. Arrête-toi; mon intention n'est pas de te blesser; ce serait payer un bienfait par de l'ingratitude. Dieu ordonne que je récompense la loyauté de ton père; pour prix de sa patience, il veut que je restitue les deux millions au comte, et cela sur mes propres biens. C'est pourquoi, aux premières lueurs du jour, tu viendras creuser l'endroit où je me trouve; comme signe tu y enfonceras ce clou. Puis tu iras chercher immédiatement ma fille. Le ciel veut que tu la secondes et l'aides à rentrer en possession de son état.

OCTAVIO. — Illusion vaine! Est-ce bien vrai ce que tu dis?

ENRIQUE. — Aussi vrai que les peines que je ressens dans la demeure éternelle.

OCTAVIO. — Es-tu damné?

ENRIQUE. — Non. Car, cette restitution faite, je sortirai du purgatoire. Creuse ici, pour que je goûte la paix et que ton père recouvre sa noblesse que l'argent rehausse. Sauve-moi de ces tortures; rachète-moi de ces souffrances.

OCTAVIO. — Sont-elles donc si cruelles?

ENRIQUE. — Donne-moi cette main afin que tu aies pitié de moi.

OCTAVIO. — Oh! oh! grand Dieu! Oh! tu me brûles; lâche-moi, lâche-moi.

Enrique. — Tu vois les tourments que j'endure ; eh bien, ne permets pas que j'y périsse.

(*Enrique disparaît et Octavio tombe évanoui.*)

(*L'Argent fait la noblesse*, III, 2 et 4.)

L'HONNEUR SATISFAIT (1)

Don Diego. — Seule, madame, pour me parler et dans un endroit si indigne de votre personne et de votre costume !

Doña María. — Ce sont les circonstances qui donnent lieu à de telles folies.

Don Diego — Découvrez-vous, je vous en conjure ; songez qu'ici personne ne saurait vous reconnaître.

Doña María. — C'est moi.

Don Diego. — Eh bien, vous dans la prison !

Doña María. — L'amour que vous m'inspirez a dicté ma résolution, et en reconnaissance du vôtre je suis obligée à me déclarer. Je viens vous demander pardon et vous prier de ne pas prolonger ce différend, car le moyen de faire la paix est de nous marier tous deux. Quand il viendra à savoir que je suis à vous, don Alonso n'aura plus de sujets de plaintes... De la sorte cessent les vengeances qui, d'ordinaire, dans les villes suscitent des divisions, d'où naissent de si tristes événements. Vous resterez avec l'honneur et c'est justice. Ronda le sait ; le seigneur duc sera satisfait ; mon père ne sera plus irrité et moi j'aurai un si bon mari qu'il fera honneur à ma maison et à mon frère don Alonso.

---

(1) Don Diego a donné un soufflet à un chevalier de Saint-Jacques, don Bernardo. Doña Maria, fille de ce dernier, va voir l'insulteur en prison et lui plonge un poignard dans le cœur.

Don Diego. — Ah ! noble doña María, qui, sinon un ange, pourrait si vite faire notre réconciliation ? Votre intelligence vaste et divine en ce moment a trouvé le meilleur remède que l'on pût imaginer. Il n'y en avait point de plus sûr, point de plus aisé que notre mariage pour que nous fussions tous honorés. Je ne prendrai pas une grande liberté en embrassant l'autel béni, consacré à mes désirs, où en guise d'image se trouve l'amour puisque vous dites que vous êtes déjà à moi.

Doña María. — Celle qui a su prendre le parti de vous appartenir n'hésitera en aucune façon à vous être agréable. Mes bras vont vous confirmer ce que je dis. Meurs, infâme.

(*En l'embrassant, elle sort un poignard et l'en frappe sans hésiter.*)

Don Diego. — Jésus ! Je suis mort ! Trahison.

Doña María. — Scélérat, tu as porté la main sur des cheveux blancs aussi vénérables que ceux de mon père ! Eh bien, voilà les actions qu'accomplissent les femmes au cœur viril...

Perfide don Diego ! Frapper un vieillard portant une croix sur la poitrine ! Qu'ainsi l'on traite quiconque n'observe point le respect dû aux années ! Insulter des cheveux blancs, c'est violer un temple de neige. Mais la main généreuse du ciel veut qu'un Holopherne géant rencontre une Judith courageuse !

(*L'humble Servante*, I, 6, et 14.)

UNE DANSE ANIMÉE (1).

Doña María. — Thérèse, Jeanne et Catherine, nous allâmes samedi au Manzanarès... Pour laver le linge d'un

(1) Doña María parle à sa suivante Eléonore de la danse à laquelle elle a pris part avec quelques-unes de ses amies sur les bords du Manzanarès.

rustre, je pris le savon avec tant de négligence que mes effets jusqu'aux manchettes étaient emportés par le courant du fleuve grossi de mes larmes. D'autres chantaient avec un joyeux entrain; pour moi, Eléonore, je pleurais mes ennuis, je lavais le linge de mes pleurs mêmes et je le séchais dans les airs avec mes soupirs. Le soleil descendait dans l'onde transparente et son clair visage, baigné dans la pourpre, éclairait les nuages à l'occident de ses diverses teintes chatoyantes. Alors, ayant déjà conscience de ce qui m'était arrivé, je ramenai mon linge, puis, le saisissant de chaque bout, nous le tordîmes et nous allâmes ensuite en tapisser les étendoirs. Tandis que sur les crochets se balançaient les chemises et les draps de lit, de leurs cabanes sortirent quatre jouvencelles connues de tous les riverains. Ensuite s'avancèrent quatre jeunes hommes aux pieds étroits, aux larges épaules, ayant les moustaches relevées et un air de matamore. Je ne soufflai mot; ç'eût été une faute d'ouvrir les lèvres lorsque l'âme était dans la tristesse. Jeannette joua de l'instrument qui, sous une forme arrondie, et couvert de parchemin tendu, fait entendre des accents aussi gais que peu harmonieux. A ses accords qui retentissaient dans les airs, elle chantait avec un art merveilleux des pensées exprimées en séguedilles par un génie étranger que l'Italie envie à l'Espagne. Bientôt au son des castagnettes dansèrent Laurence, Justine et un barbier galant qui n'a des yeux que pour Agnès et fait plus de courbettes que n'en fit hier le comte sur son cheval aubère. O jalousie! tu es un composé de vengeance et d'astuce! Je vis, en effet, descendre le cavalier que ravit en extase la beauté de ta maîtresse. Je ne voulais pas le réjouir par ma tristesse. J'entrai dans la danse avec une telle désinvolture et un tel entrain que, pleins d'étonnement, nymphes et jouvenceaux me crièrent : victoire! et me félicitèrent à l'envi. C'est que l'amour dansait avec la jalousie. Sur ces entrefaits, les gens de la rive opposée se levèrent pour voir deux anges, deux cœurs (que le ciel les garde!) se rendant, aurores du soir, à la Casa del Campo. N'as-tu pas vu, lorsqu'il pleut ou qu'il grêle soudain, le troupeau se disperser sur la riante campagne ou un escadron effrayé

de colombes s'envoler en entendant le fracas du tonnerre? Eh bien, de la même façon se rompit le cercle des danseurs, composé d'amoureux, à la nouvelle que Philippe et Isabelle, gloire de l'Espagne, honoraient ces parages. N'as-tu pas vu en un jardin de diverses fleurs le printemps représenté dans des parterres qui, en raison de leurs couleurs multiples, n'ont aucune nuance déterminée, et n'as-tu pas aperçu au milieu de ce jardin des nymphes qui provoquent l'amour? Eh bien! ainsi apparut dispersé le magnifique escadron de belles dames : véritables nymphes dont les fleurs étaient les atours. Pour moi, ravie d'admiration, je criai aux Rois Catholiques : Dieu vous garde et étende votre héroïque monarchie des climats glacés à ceux qu'embrase et dessèche le soleil! Soudain, je vis don Juan à mes côtés me dire : mon Isabelle! Je demeurai si surprise aux échos de sa voix que mon cœur ne fut bientôt que glace et que le feu courut dans mes veines. « Traître, lui répondis-je, recherche tes égales, car je ne suis, moi, qu'une humble paysanne. »

(*L'humble Servante*, III, 3.)

CHÂTIMENT SANS VENGEANCE (1).

Le Duc. — Mon fils, un noble de Ferrare conspire contre moi; il a plusieurs complices; une femme m'a livré le secret qu'il lui avait confié. Bien fou qui se fie au beau sexe et sage qui le flatte! J'ai mandé le traître et finalement je lui ai dit que j'avais avec lui une affaire im-

(1) Le duc de Ferrare découvre une liaison entre son fils naturel Frédéric et sa femme. Celle-ci s'évanouit en apprenant la nouvelle. Le duc l'attache alors sur un siège et lui enveloppe la tête d'un drap. Puis il mande Frédéric et, lui montrant la personne voilée, « Tue, lui dit-il, ce gentilhomme : il complote contre moi. »

portante. Enfermé dans cette grande salle, je lui ai soumis la question. Dès les premiers mots, il est tombé en défaillance. Ainsi il m'a été facile de l'attacher sur la chaise où il se trouvait. Je lui ai couvert le corps de manière qu'il soit impossible à qui viendra le tuer de voir son visage. Il importe, en effet, de ne point bouleverser l'Italie. C'est toi qui t'es présenté ; il est juste que je te donne la préférence : personne ainsi ne connaîtra la chose. Tire donc hardiment ton épée, comte, et débarrasse-moi de mon ennemi. Je veux à la porte de la salle regarder la vigueur avec laquelle tu le tueras.

FRÉDÉRIC. — Est-ce pour m'éprouver ? ou est-il certain que ceux dont vous parlez avaient l'intention de comploter contre vous ?

LE DUC. — Lorsqu'un père commande à son fils une chose juste ou injuste, lui sied-il d'argumenter avec lui ? Retire-toi, lâche, car moi-même...

FRÉDÉRIC. — Retenez votre épée et attendez ici. Je ne ressens aucune crainte. Vous m'avez dit, en effet, qu'il s'agit d'une personne attachée. Cependant je ne sais ce que j'éprouve, mon âme tremble.

LE DUC. — Reste donc, infâme.

FRÉDÉRIC. — Me voilà ; puisque vous le commandez, c'est assez... Si je trouvais César lui-même, pour vous, je lui donnerais, grand Dieu ! mille coups d'épée.

LE DUC. — Je le verrai bien ici.

(*Entre Frédéric.*) Voilà que le comte approche ; le voilà qui saisit son épée. L'artisan de ma honte a mis mon arrêt à exécution... Capitaine ! holà ! du monde ! venez, vous qui êtes de garde ! ah ! chevaliers, serviteurs, vite !

(*Entrent le Marquis, Aurore, Batin, Ricardo, et tous les autres déjà parus sur la scène.*)

LE MARQUIS. — Pourquoi, seigneur, nous appeler ainsi à tue-tête ?

LE DUC. — Le comte a donné la mort à Cassandre. Il l'a fait uniquement parce qu'elle était sa belle-mère et

qu'elle devait donner le jour, comme elle lui avait dit, à un enfant dont les droits à mon héritage primeraient les siens. Tuez-le, tuez-le... Déjà le traître sort, l'épée toute fumante...

Frédéric. — O mon père, pourquoi m'ôter la vie?

Le Duc. — C'est au tribunal de Dieu, perfide, qu'on t'en dira la cause.

(*Le Châtiment sans vengeance*, III.)

INIMITIÉ DES MONTÈS ET DES CASTELVINS (1).

Anselme. — Puisque tu désires si vivement voir ce banquet où s'est réunie la faction soucieuse des Castelvins, prends un masque et entre. On pensera que tu es un membre de la famille.

Roselo. — Et pourrai-je en toute sécurité...

Anselme. — Oui, à condition de ne rencontrer personne qui veuille te reconnaître.

Roselo. — Entrons alors, Anselme.

Anselme. — On dirait un paradis de femmes d'une extrême beauté; mais le danger est manifeste; ton père est, en effet, le chef du parti des Montès; en outre, il en souffre pas que l'on parle de ces gens en sa présence; à plus forte raison lui répugne-t-il de les voir chez lui; car aussitôt il entre dans la plus vive fureur, perdant toute modération et toute patience. Or Antonio est le chef Castelvin là où maintenant a lieu ce banquet. Il est adoré de son parti et tient votre existence en horreur.

Roselo. — Il suffit que le ciel ait réparti de part et d'autre deux avantages bien connus. A notre famille des

(1) Roselo se rend avec Anselmo à une fête que donnent les ennemis héréditaires de sa famille.

Montès il a donné des hommes courageux dont l'histoire nous fait connaître l'excellente renómmée. A celle des Castelvins il a accordé des femmes d'une telle beauté que la nature en a dérobé le type aux séraphins. Je crois que si les deux factions s'unissaient par des alliances et renonçaient à assouvir leurs vengeances cruelles, l'Italie porterait envie aux hommes de Vérone.

Marin. — Ce n'est pas seulement chez un individu quelconque que je suis las, irrité et ennuyé de constater une haine dont tant d'erreurs sont la conséquence ; je suis encore fâché de remarquer qu'il n'est pas jusqu'aux chiens qui ne se mordent les uns les autres. Qu'est-ce donc que de voir s'élancer du seuil des Montès et des Castelvins des roquets et des mâtins hargneux, la gueule ouverte par la fureur, à tel point que si leurs dents aiguës pouvaient être des épées elles suffiraient d'un moment à l'autre à faire la fortune des alguazils ? Il n'est homme qui n'amène son brave danois avec un collier armé de pointes, lequel produit sur la robe tachetée de l'animal un merveilleux effet. Mais que dirons-nous des chats qui vont ensemble par bandes et se montrent si irrités que parfois la cuisine et les toits sont le théâtre de leurs expéditions ? S'ils miaulent, c'est afin de manifester le vif intérêt qu'ils prennent à la lutte, car les uns disent Montès et les autres Castelvins. Chez les coqs eux-mêmes se révèle la fureur de ces partis : ils se regardent, en effet, comme offensés lorsque l'un d'entre eux vient à chanter ; et tel est le degré de la passion que si d'abord un Castelvin commence dans son poulailler trente Montès lui répondent.

(*Castelvins et Montès*, I, 1.)

TOUCHANTE RÉSIGNATION D'UNE MÈRE (1)

ISABELLE. — Faites-moi, seigneur, un plaisir ; comme c'est le dernier, vous le pouvez bien... ; laissez-moi voir mes enfants...

(Fabio paraît avec une fillette dans les bras; il mène par la main une autre fillette et un garçon.)

Mes enfants, je vous appelle aujourd'hui ici à témoin de mes intentions ; je veux, en effet, dicter mes dernières volontés. Vous êtes bien près de moi...

C'est aujourd'hui que je meurs, aujourd'hui que s'achève mon existence. Je n'ai point commis de faute, je ne me suis souillée d'aucune infamie. Mon seul crime, c'est d'être venue au monde.

Excusez, mes chéris, les erreurs du temps et les malheurs du comte. Mon ordre suprême et catégorique (Juan, prêtez-moi votre attention) est que vous ne demandiez point à votre père les raisons de ma mort, malgré votre douleur. Songez que le comte n'a pu agir autrement, et puisque ma mort était fatale, réléguez-la dans l'oubli....

HENRI. — Isabelle, cela suffit.

ISABELLE. — Juan, vous voilà devenu le père de vos sœurs. Je crois que vous accéderez à mon désir.

DON JUAN. — Madame, où allez-vous ?

ISABELLE. — Cher enfant, à la mort.

DON JUAN. — Emmenez-moi, mère.

HENRI. — Cessez donc de vous attendrir.

DON JUAN. — Pourquoi mon père vous fait-il mourir ?

ISABELLE. — Mon malheur et le sort l'ont décidé. Ne demandez point vengeance au ciel de ma mort.

---

(1) Isabelle a accordé sa main au comte Henri. Le roi ordonne à celui-ci de mettre à mort sa femme et de se remarier avec l'infante à laquelle il aurait autrefois engagé sa foi. La malheureuse épouse accepte ce funeste arrêt avec résignation.

Don Juan. — Si Dieu le voit, qu'importera que nous ne la lui demandions pas tous deux?

Enrique. — Marquis, emmenez-les.

Don Juan. — Hélas! mon père, infortuné que vous êtes!

Isabelle. — Embrassez-moi, Juan si cher à mon cœur, et vous, Laurence, et vous Lisarda, orpheline presque dès votre naissance.

Henri. — Laissez-les partir.

Isabelle. — Attendez, attendez, ne fût-ce qu'en guise d'adieux.

(*La Nécessité déplorable,* II, 16 et 18.)

LE SUPPLICE DE L'ATTENTE (1).

Dyonise. — Quelles difficultés ne saurait aplanir l'amour?

Henri. — Qui aura la patience d'attendre jusqu'à demain?

Dyonise. — Quoi donc? Vous n'êtes pas encore satisfait?

Henri. — Comme je suis un bon acheteur, je chicane sur la durée du supplice. Les espérances d'un moment sont, en effet, des siècles pour celui qui aime.

Dyonise. — Quoi? l'espérance fait souffrir?

Henri. — Oui, tant qu'on n'a pas le bonheur en partage; et ce supplice est d'autant plus pénible que le bonheur est plus grand.

Dyonise. — Encore seulement d'ici à demain pour être favorisé! Vous ne témoignez guère de confiance.

Henri. — Du soir au lendemain la fameuse Troie se vit embrasée; Rome perdit toute sa gloire; les vents détruisirent la plus belle armée navale qu'ont eût vue. Du

---

(1) Entretien du comte Henri avec l'infante Dyonise, que cherche aussi le duc Octave.

soir au lendemain le riche peut devenir pauvre ; le favori tombe en disgrâce ; les grands sont humiliés ; les ondes de la mer croissent et diminuent. Du soir au lendemain le ciel serein se couvre de nuages ; le sol perd sa fraîcheur ; l'oiseau confiné dans une cage prend son essor dans les airs ; la gelée brûle entièrement l'amandier chargé de fleurs ; le souverain est réduit sous nos yeux en captivité et nous voyons la faveur soumise aux plus suprenantes incertitudes ; parfois dix minutes suffisent pour que l'infortune succède à la prospérité.

(*La Nécessité déplorable*, I, 3.)

UN ÉCUYER COMPLAISANT (1)

Don Enrique (*à l'écuyer*). — Un mot, bon vieillard.

L'Ecuyer. — Heureuse soit votre vie !

Don Enrique. — Seriez-vous au service de Dorothée ? Etes-vous l'un de ses conseillers ?

L'Ecuyer. — Je suis son écuyer.

Don Enrique. — Qui la visite ?

L'Ecuyer. — Je voudrais que Votre Altesse sût dans quelle maison je me trouve. Le soleil n'y a jamais pénétré : on lui en refuserait, d'ailleurs, l'autorisation.

Don Enrique. — Là où elle est demeure la lumière ; le soleil fait bien de ne pas y venir. Pourrai-je me présenter chez elle ? Voudriez-vous à ce sujet vous charger d'un message ?

L'Ecuyer. — Je me serais à peine acquitté de votre mission qu'elle signerait mon arrêt de mort.

Don Enrique. — Il faut que vous me rendiez ce service. Elle vous chassera de chez elle ? Celui qui passe

(1) L'infant don Enrique essaie de corrompre l'écuyer de la belle Dorothée « aux yeux d'or ».

dans un endroit meilleur est sûr de prospérer ; il ne perd point.

L'Ecuyer. — C'est exact.

Don Enrique. — Je vous ferai nommer par le roi gouverneur de l'Alcazar.

L'Ecuyer. — Je me contente d'en être le portier. Mais avant que je vous donne satisfaction mon honneur court un danger, car je suis un parfait gentilhomme.

Don Enrique. — Me voici, vous dis-je, prêt à tout.

L'Ecuyer. — Eh bien, que Votre Altesse, seigneur, le croie : Je suis Cueva, Arjona, Méndez, López, Juárez, Fáñez, Benavides, Santibáñez, Córdoba, Enríquez, Cardona, Sánchez, Vásquez, y Loyola. Dans mon pays, seigneur, le papier colombier a une grande valeur.

Don Enrique. — Comment ?

L'Ecuyer. — Rien qu'à cause de ma signature.

Don Enrique. — Je crois que vous êtes bien né : votre personne le prouve bien.

L'Ecuyer. — Par malheur, il s'est vu obligé de servir, celui qui eût pu être servi. Malédiction ! dans la montagne mon grand-père possédait un manoir capable d'exciter l'envie du roi d'Espagne qui aurait pu le prendre pour maison de plaisance.

Le Grand-Maître. — Ne pleurez point ; consolez-vous comme un gentilhomme de haute naissance. Etes-vous d'une famille bien assise ?

L'Ecuyer. — Mon grand-père était cordonnier.

Don Enrique. — Vous ne devez pas marcher pieds nus. (*A part :* Le veillard est assez plaisant.) Mangez-vous bien ?

L'Ecuyer. — Je bois mieux.

Don Enrique. — Je vous donne pour l'un et l'autre. Voici cinq doublons : tous les cinq valent chacun quatre écus d'or.

L'Ecuyer. — Grâce à vous, je deviens un personnage de marque. Ecoutez cinq bénédictions. Que Dieu vous donne la santé.

Don Enrique. — Fort bien.

L'Ecuyer. — Je vous souhaite une bonne réputation, une bonne table et un bon lit, ainsi qu'une fidèle compagne.

Don Enrique. — La troisième?

L'Ecuyer. — De l'argent à la main avec les armes de Castille.

Don Enrique. — La quatrième?

L'Ecuyer. — Une maison à Séville.

Don Enrique. — La cinquième?

L'Ecuyer. — De la glace en été.

Don Enrique. — Quand viendrez-vous me voir? Car le roi mon frère est arrivé.

L'Ecuyer. — Demain; aussi ne prends-je point congé de vous.

(*Amour et argent*, I, 7.)

COMEDIAS DE CAPE ET D'ÉPÉE

LE PORT DE VALENCE (1).

La Comtesse (*à l'intérieur*). — Arrêtez la voiture, arrêtez : nous allons monter au quai.

Doña Constanza (*à l'intérieur*). — Nous serons bien serrés ; il y en a, en effet, des gens de la ville.

Doña Inès (*à l'intérieur*). — Peu importe. On fera de la place.

(*Elles entrent.*)

Doña Constanza. — Est-il rien de plus joli ?

La Comtesse. — Y a-t-il un endroit plus frais ?

Doña Inès. — Le matin de la Saint-Jean ajoute à la beauté de la mer.

Durango. — C'est par de semblables matinées que les Mores se montrent par ici.

La Comtesse. — En avez-vous vus ?

Durango. — Bien sûr. J'en ai vu plus souvent en guerre qu'en fête. Mais aussi monte-t-on la garde au Grao où ces jours-ci de si brillantes compagnies exercent une active surveillance. Les Mores arrivent près de Valence et provoquent les soldats.

Doña Constanza. — Les fameuses barques !

Doña Inès. — Parfaites ! Quelle variété !

La Comtesse. — Les eaux sourient.

Durango. — Le vin sourirait bien mieux accompagné d'un jambon bien gras.

---

(1) La comtesse de Flor, accompagnée de son amie Doña Inès, se rend au port de Valence par une belle matinée de la Saint-Jean.

Doña Inès. — Faut-il donc que vous soyez toujours en train de boire?

Durango. — Pourrait-on en dire autant de cette mare salée? L'eau peut faire rire; mais ce doit être un rire faux; le rire du vin, au contraire, est un rire franc, s'il en fut; le vin se réjouit de voir un bon lard naviguer sur son sein. Quelle flotte se noie dans le vin? Quels vaisseaux s'y sont jamais perdus?

La Comtesse. — C'est ici que je m'assiérais.

Doña Constanza. — Holà, apporte ce tapis.

(*Le page étend le tapis demandé.*)

Doña Inès. — C'est un bel endroit que ce môle.

Doña Constanza. — Il se termine dans la mer.

Durango. — D'ici vous pouvez regarder en face tous les Etats barbaresques.

La Comtesse. — Hier au soir on a dû les voir aisément, car à Alger sans doute brillaient des lumières.

Doña Inès. — Connaissez-vous les Etats barbaresques?

Durango. — J'en ai même encore foulé le sol.

Doña Inès. — Comment? vous descendez des Mores?

Durango. — Arrière! Je suis montagnard. Mais j'ai été pendant deux ou trois ans chercher des bouvillons ou des taureaux sur des galères d'Espagne.

Doña Inès. — A cause d'un délit?

Durango. — Encore une malice! Le capitaine Colombo était mon parent.

Doña Inès. — Chose étrange!

Durango. — Je vous jure que je dis la vérité.

Doña Inès. — Eh bien! si Colombo vous permet d'être son parent, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que vous soyez pigeon?

Durango. — Alger, Tunis et Bougie se trouvent de ce côté; devant est Mostagan en suivant la route d'Oran, par Melilla et Bocmar. Fez est situé à l'intérieur et en face on remarque le détroit fameux qu'on nomme Gibraltar.

Doña Inès. — Et la montagne des guenons ne se trouve-t-elle pas près d'ici?

DURANGO. — Ce n'est pas de la sorte que me parlent d'habitude d'autres personnes aussi nobles que vous. J'ai servi en Castille et en Portugal.

DOÑA INÈS. — Je ne l'ai pas dit pour vous déplaire.

LA COMTESSE. — Vous vous irritez bien vite pour un homme si courtois et par un matin de la Saint-Jean !

DURANGO. — Eh bien si vous plaisantez, dites-le ; je ne m'offenserai point.

DOÑA CONSTANZA. — Un carrosse de musiciens s'avance ; on entend de grands cris au milieu du bruit. Les musiciens sont presque entrés dans la mer ; ce doit être pour que leurs instruments résonnent mieux.

(*Agitation et joie à l'intérieur ; on chante en agitant des sonnailles.*)

De Valence sortent,
La nuit de la Saint-Jean,
Mille carrosses de dames
Pour jouir de la brise marine.

LA COMTESSE. — Le rivage redit la mélodie.

DOÑA CONSTANZA. — L'écho s'étudie à chanter.

DURANGO. — Pour Dieu, j'ai envie de danser, tellement cette musique me chatouille.

(*A l'intérieur.*)

Comme les rames retentissent
Mère, dans l'eau
Sous le vent frais du matin !

DURANGO. — Bien mieux retentiraient mêlées au vin frais et exquis, les rames d'un bon jambon. Oh ! pourquoi toujours célébrer l'eau !

(*A l'intérieur.*)

Réveillez-vous, ma dame,
Réveillez-vous.
Voici, en effet, venir l'aurore
De monseigneur Saint Jean.

La Comtesse. — Des gentilshommes s'approchent de nous. Quelques-uns sont à cheval.

Doña Inès. — Ils courent sans doute?

Doña Constanza. — Ce n'est pas probable.

La Comtesse. — J'en reconnais quelques-uns.

Doña Constanza. — Don Francisco et don Luis portent un costume gris et violet.

La Comtesse. — Quel est celui qui s'avance, habillé de rouge?

Doña Inès. — Le capitaine don Dionis. Le beau don Alonso vient avec des habits couleur de paille.

Doña Constanza. — Il a hérité!

La Comtesse. — L'élégant aux couleurs fauves a trouvé les miennes à son goût.

Doña Inès. — Il y a des trompettes sur mer.

Durango. — Ce sont des Mores des Etats barbaresques.

La Comtesse. — Que dis-tu?

Durango. — Votre seigneurie peut se rassurer; ils n'arriveront pas ici; ils n'oseraient résister à nos armes.

Doña Inès. — Il n'est matinée de Saint-Jean que ces pirates ne fassent leur apparition.

(*Les Fleurs de Don Juan*, I, 11 et 12.)

LE FLEURISTE IMPROVISÉ (1).

Aujourd'hui le cruel don Alonso, à grand renfort de cris et de menaces, a chassé de sa maison don Juan : ce qui prouve avec la dernière évidence combien il use de patience! J'ai conduit mon maître dans la chétive cabane d'une vieille commère à moi qui dit m'avoir élevé. En fin de compte, elle l'accueillit chez elle. Je lui dis que je pourvoirais à sa subsistance dès que je pourrais me procu-

---

(1) Don Juan aime la comtesse de Flor. Il envoie son valet Germain vendre chez cette dernière des fleurs artificielles de sa façon.

rer des aliments ou sortir de Valence. Il voulut savoir comment je procéderais. Je lui déclarai que je me louerais chez les entrepreneurs ou dans les chantiers comme journalier pour porter des briques ou des pierres. « Ceci, dit-il, n'est pas juste ; il faut acheter de la soie et du feuillage de mûrier ; moi je sais imiter les belles fleurs. » Les achats furent faits. Et, comme vous le voyez, il a commencé par ces fleurs que je viens maintenant vendre. Je suis entré ici ; j'ai eu tort : je ne pensais pas, en effet, y rencontrer madame la comtesse, ni me présenter à ses yeux chargé de cette corbeille d'osier. Ainsi, gentilles dames, Dieu vous accorde le précieux avantage de voir votre bonheur rivaliser à l'envi avec vos grâces si vous ne dites pas à don Juan, en plaisantant ou en parlant sérieusement, que vous m'avez vu ici, ou que vous appris de moi ou d'une autre personne que ces fleurs sont de sa façon. En effet, il me casserait les jambes ; car plus il est pauvre, plus il estime sa noblesse. Sur ce, si vous voulez bien, ordonnez qu'on m'autorise à me retirer ; je tremble.

(*Les Fleurs de Don Juan*, II, 10.)

FÂCHEUSE MÉPRISE (1)

UN ALGUAZIL. — Arrêtez, au nom du roi.

DON JUAN. — C'est bien par force que je m'arrête. Le moyen de faire autrement ? Celui qui a donné la mort a eu la bonne précaution d'emmener la mule que je montais.

LE GREFFIER. — Il fait beau voir parler avec cette assurance. Un homme a été tué sur le grand chemin et vous voulez nous dire que vous venez d'arriver...

L'ALGUAZIL. — Pour Dieu ! seigneur Mendoza ; le défunt est don Pedro Ramírez.

---

(1) Don Fernand vient de tuer son rival ; il enfourche la mule de don Juan, récemment arrivé de Séville, et prend la fuite. La justice arrête don Juan qu'elle considère comme le meurtrier.

Le Greffier. — C'est lui assurément... Notre prisonnier a déjà changé de visage.

Don Juan. — A quel moment malheureux et funeste ne suis-je pas venu à Tolède !

L'Alguazil (*à ses compagnons*). — Saisissez-le bien !

Don Juan. — Arrêtez !

L'Alguazil. — Ne songez pas à nous vendre de riches trophées. Remettez votre épée.

Don Juan. — Mes seigneurs, tout doux.

(*Entre Citron en habit de voyage.*)

Citron. — Depuis que je vois ces gens-ci, je perds l'esprit. Qu'y a-t-il donc ?

Don Juan. — Où es-tu resté, imbécile ?

L'Alguazil. — Quel est ce jeune homme ?

Don Juan. — C'est mon valet.

Citron. — Je conduisais une mule pareille à un dromadaire. Tous les trésors du monde n'eussent pu modifier son allure d'une lenteur réellement désespérante.

L'Alguazil. — Saisissez cet homme !

Citron. — Moi, messieurs, qui ne suis pas encore arrivé !

Don Juan. — Messieurs, s'il est nécessaire que je prouve mon innocence, et si mon habit, mes plumes, mes éperons et mes bottes ne suffisent pas, allons à la ville.

Citron. — Pourquoi vous troublez-vous ? Prenez votre monture, et en route ! Il est clair, en effet, que vous êtes un cavalier de Séville.

Don Juan. — Je mis pied à terre pour tirer mon épée afin de séparer deux gentilshommes ; mais un coup d'estocade prévint mes généreux désirs. L'un des deux adversaires tomba, et l'autre, à ce que je crois, enfourcha ma mule et la pressa de façon à me faire accuser d'avoir commis ce meurtre.

Citron. — Je comprends que l'on échange un bijou, une épée, un cheval contre un objet de la même nature ; mais troquer une mule contre un mort, je ne le conçois guère !

L'Alguazil. — Abrégez. Vite, en prison! Ne recourons pas aux moyens de rigueur. On pourra s'expliquer là-bas.

Don Juan. — Nous serons bien avancés. Il a emporté ma valise et ma mule; et à cause de lui je me vois accusé d'avoir tué un homme que je n'ai jamais vu de son vivant.

Citron (*aux alguazils*). — Suis-je moi aussi prisonnier?

Le Greffier (*à don Juan*). — Rien de plus sûr.

Citron. — Eh bien, messieurs, arrêtez ma mule, car si c'est un délit que de tuer un homme, elle est bien coupable, attendu qu'elle m'a anéanti.

(*Aimer sans savoir qui*, I, 4 et 5).

MADRID (1).

Citron. — Quelle place que celle de Madrid!

Don Juan. — Tais-toi, fou.

Citron. — Qu'est-ce qui donne du lustre à une ville?

Don Louis. — Les gens nobles qui y vivent.

Citron. — Aucune cité n'égale Madrid, car chaque matin mille hidalgos se rendent à la place.

Don Juan. — Qui donc appelles-tu des hidalgos?

Citron. — Deux mille commissionnaires venus de la montagne qui peuvent fournir de noblesse et de vin cent villes de la montagne.

Don Louis. — C'est la variété qui fait la beauté de la nature.

Citron. — C'est aussi la nouveauté. Or, Madrid est une localité nouvelle et variée. Les gens y sont tellement nouvellistes que, d'ordinaire, ils louent des fenêtres rien que pour voir comment se brûle une maison.

Don Louis. — Y es-tu resté longtemps?

---

(1) Don Juan se dirige vers la maison de sa belle et continue, chemin faisant, la conversation qu'il a engagée avec son valet Citron.

CITRON. — Non, mais eussé-je vu dans mes voyages tout ce que représente la carte que je ne serais pas plus ému. Il y a tant de seigneurs, tant de grands qui honorent le siècle, et, morbleu ! tant d'hommes supérieurs dans les lettres et les arts ! Il y a tant de dames, tant de véhicules où elles se promènent sans cesse, coche par ci, coche par là, que maudissent de grand cœur des passants : à l'un on jaspe la collerette ; à l'autre on colle sur l'œil un emplâtre de boue qui ne fleure point la rose. Il y a tant d'avocats dans les cours, tant de plaideurs dans les salles, tant de greffiers et d'alcades affublés de tant de vares ! J'en suis ravi au point de perdre l'esprit.

(*Aimer sans savoir qui*, II, 11.)

UN SERVITEUR PEU DILIGENT (1)

(*Théodore et Tristan en train de fuir.*)

THÉODORE. — Fuis par ici, Tristan.

TRISTAN. — Ce n'est pas avoir de chance, en vérité.

THÉODORE. — Nous aura-t-elle reconnus ?

TRISTAN. — Je ne sais. Je présume que oui. (*Ils sortent.*)

DIANE, *entrant.* — Ah ! gentilhomme, attendez, arrêtez, écoutez ! que dis-je ? Est-ce de la sorte qu'on doit en user avec moi ? Retournez-vous, regardez, écoutez ! Holà ! N'y a-t-il pas ici de valet ? Holà ! N'y a-t-il pas un homme ici ? Car ce n'est pas une ombre, ce que j'ai vu. Je n'ai pas été non plus le jouet d'un rêve. Holà ! Tout le monde dort-il déjà ?

FABIO. — Votre seigneurie appelle ?

---

(1) Théodore, secrétaire d'une jeune veuve, la comtesse Diane, est surpris au moment où il pénètre, la nuit, dans les appartements de cette dernière, en compagnie de son valet **Tristan**.

DIANE. — Lorsque je suis furieuse j'aime bien votre sang-froid. Courez au diable, idiot! puisque vous méritez ce nom, et voyez quel est l'homme qui est sorti de ce salon.

FABIO. — De ce salon?

DIANE. — Marchez, et que ce soient vos pieds qui répondent.

FABIO. — Je cours après lui.

DIANE. — Sachez qui c'est.

FABIO. — A-t-on idée d'une pareille trahison? quelle malignité? (*Il sort.*)

OCTAVIO (*à Diane*). — J'entendais bien votre voix; mais, à pareille heure, je ne croyais pas que ce fût votre seigneurie qui appelait si vite.

DIANE. — Vous faites un joli saint Elme! Vous vous couchez de très bonne heure. Avec quel flegme vous venez! Quelle démarche à pas comptés! Des hommes se promènent chez moi en ce moment. Bien plus, je les entends presque dans mes propres appartements (et je ne sais où l'on voit un tel degré d'insolence, Octavio). Et vous, en digne écuyer, lorsque je me désespère, vous remédiez ainsi à mon affront?... Retournez-vous-en; je suis hors de moi; couchez-vous; vous allez prendre mal.

OCTAVIO. — Madame.

FABIO (*de retour*). — Je n'ai rien vu de pareil. Il est parti comme un épervier.

DIANE. — As-tu pris son signalement?

FABIO. — Quel signalement?

DIANE. — Ne portait-il pas un manteau brodé d'or?

FABIO. — Comme il descendait l'escalier...

DIANE. — Ce sont de jolies duègnes que les hommes de chez moi!

FABIO. — Il lança son chapeau sur la lampe et l'éteignit. Cette précaution lui permit de gagner le vestibule. Dans l'obscurité du portail il tira son épée, et puis en route!

DIANE. — Vous êtes une fameuse poule mouillée!

FABIO. — Que vouliez-vous que je fisse?

DIANE. — Morbleu! fondre sur lui et le tuer!

Octavio. — Et si cet homme était de bonne extraction, eussé-je bien agi en jetant votre honneur du portail dans la rue ?

Diane. — De bonne extraction ici ? Pourquoi ?

Octavio. — N'y a-t-il personne à Naples qui vous aime, qui espère se marier avec vous et qui, en attendant, vous voit partout où il peut ? N'y a-t-il pas mille seigneurs qui brûlent d'obtenir votre main, aveuglés par l'amour ! Je ne me trompe guère puisque vous avez remarqué que cet homme était élégant et que Fabio l'a vu lancer à la lampe son chapeau en descendant.

Diane. — Sans doute, il s'agit d'un gentilhomme qui, poussé par l'amour et l'intrigue, a dû séduire mes serviteurs. J'ai, Octavio, des serviteurs si honnêtes ! Mais je saurai qui c'est. Son chapeau était bordé de plumes ; il doit se trouver dans l'escalier. (*A Fabio.*) Va le chercher.

Fabio. — Est-ce que je le trouverai ?

Diane. — Mais évidemment, imbécile ! Le gentilhomme n'allait pas se baisser pour le ramasser quand il a pris la fuite.

Fabio. — Je prendrai, madame, un flambeau.

(*Il sort.*)

(*Le Chien du Jardinier*, I, 2, 3, 4 et 5.)

SCÈNE DE RÉCONCILIATION (1).

Théodore. — ...Je suppliais ; mais pour Dieu, je jure que je ne me réconcilierai point.

Marcelle. — Eh bien, moi, que la foudre me frappe... !

Tristan. — Ne faites point de serment.

Marcelle (*à part, à Tristan*). — J'ai beau me montrer irritée, je sens que je m'évanouis.

---

(1) Le spirituel valet Tristan réussit à rétablir l'accord entre Marcelle et son maître Théodore.

TRISTAN. — Eh bien ! tenez ferme.

DIANE (*à part*). — Comme il est adroit, ce fripon de laquais !

MARCELLE. — Suis-moi, Tristan, car j'ai affaire.

THÉODORE. — Tristan, laisse-la.

TRISTAN. — Pour ce qui me concerne, qu'elle s'en aille.

THÉODORE. — Essaie de la retenir.

MARCELLE. — Je viens, mon amour.

TRISTAN. — Comment ne s'en va-t-on plus ? Eh ! je n'arrête personne.

MARCELLE. — Ah ! mon bien, je ne puis m'éloigner.

THÉODORE. — Moi non plus. Il n'y a pas dans la mer de roc plus ferme que je ne suis.

MARCELLE. — Je veux me jeter dans tes bras.

THÉODORE. — Et moi te serrer dans les miens.

TRISTAN. — Puisque je n'étais pas nécessaire, fallait-il me causer tant de fatigue ?

ANARDA (*à part, à la comtesse*). — Ceci vous convient-il ?

DIANE. — Je viens voir le peu qu'il faut se fier à un homme et à une femme.

THÉODORE. — Ah ! que de paroles offensantes tu m'as dites !

TRISTAN. — J'ai déjà réussi à voir vos âmes sympathiser de contentement. Car c'est un malheur pour des intermédiaires que d'ignorer l'art de conclure des ventes.

MARCELLE. — Si je t'échange, ô mon bien, contre Fabio ou contre le monde entier, puissent tes chagrins me donner la mort !

THÉODORE. — Aujourd'hui, Marcelle, j'édifie mon amour sur de nouvelles bases. Si je t'oublie, fasse le ciel, pour me punir, que je te voie dans les bras de Fabio !

(*Le Chien du Jardinier*, II, 18.)

LE CHIEN DU JARDINIER (1)

Théodore. — ...Je prends le parti de vous dire que je vous aime. Je vous aime avec respect, et c'est là mon excuse. Je frissonne ; ne vous étonnez point.

Diane. — Je vous crois, Théodore. Pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Je suis, en effet, votre maîtresse ; j'ai droit à votre gratitude parce que je vous estime et vous favorise plus que mes autres serviteurs.

Théodore. — Je n'entends point ce langage.

Diane. — Il n'y a pas autre chose à entendre. Que votre pensée ne dépasse point si peu que ce soit cette limite. Mettez un frein à vos désirs quelconques. D'une femme si distinguée à un homme dont les mérites sont si médiocres, une faveur insignifiante doit suffire pour vivre à jamais honoré et content.

Théodore. — Assurément, votre seigneurie (pardonnez à la liberté de mon langage) a parfois dans le jugement, je ne dis pas dans l'esprit, mille intermittences lucides. A quoi bon m'avoir donné des espérances qui m'ont mis dans un tel état que, ne pouvant supporter le fardeau de mon bonheur, j'en ai été, comme vous savez, malade et alité presque tout un mois ? Et puis, quoi de plus significatif ? Quand vous voyez que je me refroidis, vous brûlez d'un feu ardent ; et quand vous sentez que je m'embrase, vous devenez froide comme glace. Que ne me laissez-vous avec celle que j'aimais ! Mais c'est bien à vous que s'applique le conte du jardinier. Dévorée de jalousie, vous m'empêchez d'épouser Marcelle ; mais à peine me voyez-vous renoncer à votre pupille vous recommencez à m'ôter le jugement et à m'éveiller si je dors. Eh bien ! mangez ou laissez manger. Je ne saurais, en effet, me nourrir d'espoirs aussi fatigants. Si vous n'agréez point mon désir, je reviens dès aujourd'hui aimer où je suis aimé à mon tour.

---

(1) La comtesse Diane ne veut ni épouser son secrétaire Théodore ni accorder à celui-ci la main de sa pupille Marcelle.

DIANE. — Cela, non, Théodore. Je vous avertis que Marcelle ne sera pas à vous. Jetez les yeux sur une autre quelconque ; mais quant à Marcelle, vous devez y renoncer.

THÉODORE. — Je dois y renoncer ! Comment ! Votre seigneurie veut que j'aille tenter des conquêtes alors qu'elle m'aime et que je l'aime ? Il faudrait que je porte mon affection là où mon goût ne m'attire point ? Il faudrait que je sacrifie mon plaisir au plaisir d'autrui ? Moi, j'adore Marcelle et Marcelle m'adore ; cet amour est très honnête...

DIANE. — Coquin ! Infâme ! Je vais vous faire mettre à mort sur-le-champ.

THÉODORE. — Que fait votre seigneurie ?

DIANE. — Je vous donne ces soufflets en raison de votre indécence et de votre grossièreté.

(*Le Chien du Jardinier*, II, 27.)

CHAGRINS D'AMOUR (1)

MARCELLE. — Peut-être suis-je autorisée par la confiance que m'ont valu des années passées à votre service à solliciter humblement ce qu'elles méritent à juste titre. S'il en est ainsi, l'occasion est propice pour vous d'appliquer le remède que demandent les circonstances. Mais si je vous ai offensée, il vous est facile de ne plus me voir en m'éloignant de votre présence.

DIANE. — Appliquer le remède, Marcelle ? Quelle occasion ? Parle, car me voici.

MARCELLE. — On dit que Théodore, soupçonnant quelque danger, part aujourd'hui pour l'Espagne. Vous pouvez m'envoyer avec lui en qualité d'épouse ; vos yeux ne rencontreront plus les miens, et de ce fait, je m'estimerai suffisamment récompensée.

---

(1) Marcelle se désole à la pensée que son fiancé Théodore ne deviendra jamais son époux.

Diane. — Connais-tu les intentions de Théodore?

Marcelle. — Eh bien! vous adresserais-je ma requête en ce moment si je n'étais convaincue qu'il accédera à mon désir?

Diane. — Lui as-tu parlé?

Marcelle. — Il s'est entretenu avec moi, et il appelle de tous ses vœux la faveur que je sollicite.

Diane (*à part*). — Comme ce malheur me vient bien à propos!

Marcelle. — Il a déjà décidé tout ceci avec moi ainsi que la manière dont nous pouvons aller le plus commodément... Vous ne prenez pas un parti?

Diane. — Je ne pourrai vivre sans toi, Marcelle; d'ailleurs tu fais injure à mon amour et même à celui de Fabio qui, je le sais, t'aime à la folie. Je te marierai avec lui; laisse partir Théodore.

Marcelle. — J'adore Théodore et j'ai Fabio en horreur.

Diane (*à part*. Quelle cruelle occasion de déclarer mes sentiments! Mais modérez-vous, folles amours). — Fabio te conviendra mieux...

Marcelle. — Madame...

Diane. — Point de réplique. (*Elle sort.*)

Marcelle. — Pourquoi mes sens tentent-ils l'impossible en voulant résister à l'autorité de ma maîtresse? Sa jalousie puissante est manifeste: elle fera un éclat si on essaie de la contrarier.

Revenez, revenez en arrière, démarches inutiles qui dans votre précipitation courez à ma perte. Les amours malheureuses sont des arbres que la gelée a flétris pendant leur floraison.

Ils réjouissaient l'âme par leurs couleurs qu'un pouvoir tyrannique a couverts de deuil, car un amour étrange gèle bien des amours.

Ils payaient le tribut de l'espérance. Mais qu'importe en ce moment la beauté des fleurs si elles se sont perdues en attendant le fruit!

(*Le Chien du Jardinier*, III, 9 et 10.)

LA DONNEUSE DE CONSEILS (1)

Lisardo. — D'ici vous pouvez la voir.

Riselo. — La cérémonie a été remarquable.

Lisardo. — La fête de la Sainte Croix est toujours observée avec soin.

Riselo. — Si vous voyiez Séville, vous auriez raison de parler ainsi.

Lisardo. — J'ai bien appris que là c'est la fête par excellence. Mais voici la belle qui se montre, et avec elle se montre l'aurore ; les degrés de ce cloître qu'elle foule, avec ses colonnes et ses verroux, sont, en effet, comme la prison de la nuit. Chantez, oiseaux enjoués qui pour nids prenez ces grilles ; rues de Madrid, changez-vous en prairies, en tapis de soie ; vous, chevaux de ces carrosses, comme les animaux et les bêtes sauvages, fêtez l'aube qui paraît en semant des perles.

Riselo. — Voilà une matinée bien dépeinte.

Lisardo. — Tout amant est poète.

Riselo. — Eh bien ! parbleu, il est midi ; le sermon a fini à onze heures et demie passées. Si votre belle dame vient à être l'aube à midi, ce sera une fête dans le vrai sens du mot ; si, lorsqu'elle paraît, c'est l'aube, c'est à tout le moins une aube dépourvue de fraîcheur, car à midi, le trois mai. elle desséchera, au contraire, les pâturages.

Lisardo. — Paix, pour Dieu. La voici.

Teodora (*à Bélise*). — Aie de la sagesse et de la modestie ; de la sagesse en marchant lentement ; de la modestie en ne voyant que la terre même où tu marches.

Bélise. — Je fais ce que tu m'enseignes.

Teodora. — Comment as-tu regardé cet homme ?

(1) Bélise est attendue à la sortie de l'église par le jeune Lisardo. Teodora, soupçonnant quelque intrigue, profite de l'occasion pour accabler sa nièce de remontrances et lui enseigner la véritable façon de se conduire dans le monde.

BÉLISE. — Ne m'as-tu pas dit de voir seulement la terre? Eh bien! dis-moi, cet homme n'est-il pas de terre?

TEODORA. — Je veux dire celle que tu foules.

BÉLISE. — Celle que je foule est couverte par ma jupe et mes claques.

TEODORA. — Quelles paroles pour une jeune fille! Par les mânes de ta mère, je te ferai renoncer à ces ruses. Tu le regardes de nouveau?

BÉLISE. — Moi?

TEODORA. — Tu ne lui as donc pas fait signe?

BÉLISE. — J'ai pensé tomber parce que tu me troubles par tes questions et tes réponses, et j'ai cherché quelqu'un qui me retînt.

RISELO. — Elle est tombée; arrivez pour la retenir.

LISARDO (*en donnant la main à Bélise*). — Que votre grâce excuse mon gant.

TEODORA. — Vit-on jamais chose pareille?

BÉLISE. — Je vous baise les mains, seigneur; sans vous je serais par terre.

LISARDO. — C'est un ange qui serait tombé, Madame; c'eût été les éloiles dont le soleil rehausse l'éclat.

TEODORA. — Et moi je serais tombée dans le piège. Allez, gentilhomme, Dieu vous conduise.

LISARDO. — Qu'il vous garde (*à part*) et qu'il me défende contre un caractère si bizarre.

TEODORA. — Te voilà tombée; tu dois être ravie qu'il t'ait donné la main.

BÉLISE. — Et toi enchantée de pouvoir me faire faire du mauvais sang pendant six jours.

TEODORA. — Pourquoi tournes-tu la tête?

BÉLISE. — Comment? il ne te semble pas que c'est une précaution fort sage de regarder l'endroit où j'ai fait une chute, afin de ne pas y glisser une autre fois?

TEODORA. — Ah! malédiction! Comme je comprends bien tes finesses! Encore? Et tu diras que cette fois tu n'as pas regardé le jouvenceau?

BÉLISE. — C'est vrai.

TEODORA. — Et tu l'avoues?

Bélise. — Il m'a tendu la main tout à l'heure : ne veux-tu pas que je lui en sois obligée ?

Teodora. — Allons, tu vas rentrer à la maison.

Bélise. — Oh ! que d'histoires tu vas me faire !

(*L'Eau ferrugineuse de Madrid*, I, 1 et 2.)

UNE AUBADE (1)

Lisardo. — Oh ! comme elles tardent, Riselo ! Que dois-je faire ?

Riselo. — Puisse l'amour te venir en aide !

Lisardo. — Je crains que le soleil des cieux ne se lève par jalousie de mon soleil à moi.

Riselo. — Au contraire, il n'aura garde de se lever s'il sait qu'elle est un soleil et qu'elle se montre déjà.

Beltran. — Les oiseaux de leur voix harmonieuse chantent déjà à Bélise : « Douces matinées fleuries du mois de mai, rappelez à ma belle qu'il ne faut pas dormir si longtemps. »

Lisardo. — Campagnes de Madrid, heureuses lorsqu'elle vous foule de ses pieds ; fontaines qui, pour voir les jardins du duc, élevez le cristal de vos yeux au point de montrer vos blancs rayons à travers les jalousies dont ses verts parterres sont entourés ; beau tapis de fleurs que la nature tisse et peint depuis plus de cinq mille ans ; petits ruisseaux cristallisés qui par votre bruit doux et sonore paraissez imiter la musique de Juan Blas, et qui, en coulant tantôt vite, tantôt lentement sur les galets, semblez dans votre course former des voix de dessus et des basses, « rappelez à ma belle qu'il ne faut pas dormir si longtemps ».

---

(1) Lisardo et son ami Riselo s'arrêtent au point du jour devant la maison de leurs belles dont ils célèbrent à l'envi les rares mérites.

Riselo. — Oiseaux qui traversez les airs clarifiés déjà par les rayons du soleil en étendant les panaches magnifiques de vos ailes ; vous dont la tête émerge du nid tandis que vous gazouillez, et vous qui, sur les hautes branches donnez déjà le bonjour au Prado ; blés qui formez un tapis de verdure où l'on remarque des coquelicots et mille nœuds jaunes ; peupliers verts qu'en dépit d'octobre mai a parés d'une splendide livrée de feuilles ou de rameaux, pour amener la belle attendue de Lisardo, « rappelez à la tante qu'il ne faut pas dormir si longtemps ».

Beltran. — Tavernes de Saint Martin, saint pur et généreux, dont les tables, véritables bêtes de somme de Bacchus, se revêtent déjà de nappes ; tiroirs où déjà foisonnent les pains blancs au lait ; Français qui criez l'eau-de-vie et la marmelade ; charrettes de la voirie qui pourvoyez à la propreté des rues ; fripiers que le souci du gain fait lever de bonne heure, et qui ornez de tapisseries vos boutiques sans que ce soit la procession de la Fête-Dieu ; et vous, air frais au matin qui donnez des toux, des rhumes et des coryzas et autres choses encore à ceux qui sortent en transpirant, pour qu'elle éveille la tante et qu'à son tour la tante éveille Bélise, si par hasard celle-ci dort, oubliant Lisardo qui l'attend, « rappelez à la laveuse de vaisselle qu'il ne faut pas dormir si longtemps ».

(*L'Eau ferrugineuse de Madrid*, I, 13.)

PROJETS DÉJOUÉS (1).

Bélise. — ...Tu sais que le docteur m'a ordonné de voir du monde et de faire mes quatre volontés ; tu n'ignores pas que ma mélancolie trouverait là un remède ; cependant tu m'éloignes des gens.

---

(1) Bélise se promène au Prado avec sa tante Teodora. Celle-ci, redoublant de surveillance, finit par s'apercevoir que les malaises dont souffre la jeune fille sont purement imaginaires.

Lisardo. — C'est maintenant, oui, qu'il fait jour, c'est maintenant, oui, que l'aurore réjouit ces campagnes.

Teodora. — Te laisserai-je donc en ce moment causer avec les hommes ?

Bélise. — Eh bien, avec qui faut-il que je cause ? Avec les bêtes ? Voilà qui est spirituel.

Teodora. — C'est pour remédier à ces inconvénients que le docteur a prescrit la marche.

Bélise. — Il a ordonné aussi de voir des gens, de parler avec des gens et d'aller avec des gens, ce qui est préférable. N'est-ce pas vrai, Leonor ?

Leonor. — Comment, puisque c'est convenable ! Comment, puisqu'on ne saurait obvier d'une autre façon à votre mélancolie tenace !

Teodora. — Quel bon témoin ! Regarde cette fraîche fontaine dont le doux murmure suffit à chasser toute la tristesse de l'âme ; avec quelle grâce elle s'élève jusqu'au point de vouloir entrer dans ce vert appartement du jardin du duc ! Considère les perles blanches qu'elle jette au vent après s'être brisée en pièces ! Vois les arbres verdoyants qui forment une tente et un dais au-dessus d'elle pour que sous son ombrage tu oublies toutes tes douleurs. Parle avec eux ; de la sorte tu cesseras d'être seule.

Bélise. — Charmants conseils que ceux que tu me donnes ! Mais les arbres me répondront-ils ?

Teodora. — Oui.

Bélise. — Messieurs les arbres, j'avais la meilleure intention de dire ma peine à celui qui l'a causée. Pour ce défi d'honneur en lequel repose mon espérance, j'ai armé mon cœur d'acier afin d'augmenter mon courage ; mais vu l'impertinence de qui m'empêche de parler, je songe à l'armer dorénavant d'une patience à toute épreuve. J'ai passé la nuit entière à attendre le matin ; mais cette attente a été vaine, car je n'ai pas desserré les lèvres. Je vous supplie, arbres verdoyants, de me regarder comme fidèle, et toi, ô mon laurier vert, souviens-toi de mes douleurs.

Lisardo. — Soyez bien persuadée que je m'en souviendrai. Je réclame de vous la même faveur.

Teodora. — Qu'est ceci ?

BÉLISE. — L'arbre a répondu.

TEODORA. — L'arbre ?

BÉLISE. — Oui, madame.

TEODORA. — A-t-on jamais vu pareille effronterie ?

BÉLISE. — Encore un autre sujet d'irritation pour toi ? Que les cieux, ma tante, me donnent la patience de supporter tes vivacités.

TEODORA. — Penses-tu donc que je n'ai pas compris à quels arbres tu as parlé ?

BÉLISE. — Tu as soupçonné sans doute quelque malice ?

TEODORA. — Mais où y a-t-il ici un laurier ?

BÉLISE. — A Saint-Jérôme il y en a tant que je peux bien leur parler.

TEODORA. — Et tu les vois d'ici ? Vite mets ton manteau, et en route pour la maison ! Je comprends maintenant tes finesses, j'ai découvert maintenant ta maladie, je sais maintenant tout ce qui se passe, je connais tes malaises ainsi que ton eau ferrugineuse. Je veux en rendre compte à ton père : tout cela n'a été que de l'imagination. Couvre-toi vite.

BÉLISE. — C'est ça, gronde, gronde ; ne considère point que tu me causes mille chagrins. Tu seras la cause de ma mort. Enferme-moi avec mon mal ; que la mélancolie me tue ; que pour moi le jour ne se lève point, que tous les instants soient les mêmes. Plaise à Dieu qu'avant un mois l'on me conduise sous un autre habit là où ta rigueur voudrait que je sois ! Ainsi tu seras contente de me voir mener une existence comme tu la demandes à Dieu pour moi : même ensevelie je ne te paraîtrai pas trop réservée. Fasse le ciel que mes malaises augmentent, que mon cœur éclate et que dans cette occasion il me survienne une attaque d'épilepsie !

(*L'Eau ferrugineuse de Madrid*, I, 14.)

LA RAISON DU PLUS FORT... (1)

Le Comte. — Un page est venu m'informer que vous vouliez me parler.

Le Prince. — Et c'est ici même, comte, que je vous attends vivement irrité.

Le Comte. — Contre qui, prince?

Le Prince. — Contre vous. Il y a beaux jours, en effet, que je vous trouve bien perfide pour un sujet et bien dissimulé pour un ami.

Le Comte. — Il vous a mal renseigné celui qui m'a calomnié auprès de vous. Mais ce n'est pas vous qui m'avez desservi ; c'est bien plutôt celui qui vient à vos côtés. Et, vive le ciel !....

Valerio. — Comte, vous êtes bien ingrat de méconnaître ainsi le soin que j'ai apporté à vous excuser et à vous défendre.

Le Comte. — Me défendre? Quand? Où?

Le Prince. — Suffit, n'en parlons plus.

Le Comte. — Si le lieu où vous m'avez amené en ce moment est celui où je vous ai offensé, il peut bien me fournir une excuse. Qu'elles disent, ces hautes grilles, ces pierres et ces murailles si leurs fentes ou leurs filets ont jamais livré passage à mes plaintes. Que Célie dise si de ma vie elle a été l'objet de mes pensées. Je prends le vent lui-même à témoin. Que le vent dise s'il a vu mes espérances déçues. Qu'un homme déclare s'il a jamais vu que je m'entretenais avec elle.

Le Prince. — Assurément, pour ce qui la concerne, Célie se garderait de vous démentir, dût le supplice en être plus grand. Qui a confié ses aveux à des billets écrits se pique, en effet, de plus de fidélité que celui qui lui a voué sa foi. Prospero, j'ai conçu de la jalousie à tort ou à raison ; vous avez l'obligation de veiller à ma tranquillité ; il faut

(1) Le comte Prosper aime la duchesse Célie que recherche également le prince Aristippe. Celui-ci, après de violents reproches, envoie le comte en exil.

que ces soupçons ne troublent plus mon esprit, ou c'en est fait de votre existence.

Le Comte. — Ma vie sera bien sacrifiée si elle importe à votre service. M'interdirez-vous de parler désormais à Célie ? M'ordonnez-vous de ne plus la voir ?

Le Prince. — J'attends de vous une plus ferme assurance.

Le Comte. — Eh bien, manifestez-moi votre volonté.

Le Prince. — Comte, pour que je sois désabusé, il convient que durant toute une année vous vous absentiez de la ville. Allez-vous-en tranquillement dans votre village, car vous êtes pauvre, et il sera juste que vous laissiez la cour à qui commence maintenant à faire des prodigalités. Vous avez déjà bien montré qui vous êtes ; vous avez rendu service à mon père ; vous jouissez d'une grande considération auprès des hommes ; les femmes vous adorent ; reposez-vous au moins pendant douze mois ; suspendez votre épée dorée ; faites-vous un appui en une houlette de quelque roseau léger. Grâce à ce procédé, si je trouve mon avantage à prendre la chose en considération, vous verrez croître vos biens et vos revenus en même temps que diminueront mes soupçons.

Le Comte. — Si le souci de mes intérêts vous engageait seul à me donner ce conseil, je n'hésiterais point peut-être à vous obéir à mon tour. Mais vous cherchez à gagner du temps pour essayer de m'être défavorable. Aussi ai-je reconnu la perfidie avec laquelle vous tuez et trouvez des assurances. Prince, de justes lois vous donnent le pouvoir de m'honorer ; elles vous dénient celui de m'exiler, car, à l'heure actuelle, vous n'êtes pas encore roi. Je ne verrai plus Célie ; je ne lui parlerai jamais ; mais vous n'obtiendrez pas de moi d'autre satisfaction.

Le Prince. — Vous êtes insensé et hardi. Je suis bien obligé de l'être également. Ne suffirait-il pas que ce fût mon bon plaisir, à défaut d'empêchement légal, et n'est-ce pas assez que de vous conserver la vie malgré vos torts passés, infâme, abject, vilain, traître, lâche, déloyal ?

Le Comte. — Si vous n'étiez pas fils de roi, je vous aurais répondu. Mais l'affront que vous me faites n'est pas un affront ; c'est la justice même, quoique votre mali-

gnité inouïe vous représente comme un tyran. Si vous étiez mon égal, corps à corps, je vous ferais...

Le Prince. — Que feriez-vous ?

Le Comte. — Ce que je pourrais.

Le Prince. — Que pourriez-vous ?

Le Comte. — Beaucoup de mal.

Le Prince. — Et si moi j'étais votre égal, pourvu que je ne fusses pas homme...

Le Comte. — Il en est beaucoup qui portent ce nom et qui sont femmes.

Le Prince. — Est-il possible ? J'ai bien envie de m'abaisser au point d'être celui que vous êtes et votre pareil, ne serait-ce que pour voir le dommage que vous pouvez me causer.

Le Comte. — Essayez.

Le Prince. — Je dis que je suis déjà votre égal ; je ne suis plus roi ; je demeure soumis à la loi comme les simples mortels. Considérez maintenant ce que vous voulez. Répondez-moi mal ou bien.

Le Comte. — Vous n'êtes plus roi ?

Le Prince. — Non.

Le Comte. — Qu'êtes-vous donc ?

Le Prince. — Un homme comme vous êtes.

Le Comte. — Et vous dites que je suis infâme, abject, vilain et traître ?

Le Prince. — Et je le dirai mieux encore, cette épée à la main.

Le Comte. — Eh bien, toutes vos paroles sont des mensonges. Et voici mon gant.

Le Prince. — Peut-on voir une malignité semblable ?

Le deuxième domestique. — A mort !

(*Le domestique du Comte et Valerio dégaînent.*)

Le Comte. — Eloigne-toi.

Le premier domestique. — N'insiste point.

Le Prince. — Vous paraissez devant moi, vos épées nues ?

Le deuxième domestique. — Tu verras, si tu fais un pas de plus, que ces épées ont la pointe bien aiguisée.

LE PRINCE. — Comment? Est-ce ainsi que vous parlez au fils du roi?

LE PREMIER DOMESTIQUE. — Çà, non : tu as avoué toi-même que tu étais notre égal.

(*Le Comte sort avec ses domestiques.*)

(*Le Moulin*, I, 2.)

LE COMTE PROSPER ET LA JEUNE MEUNIÈRE (1)

LAURE. — Que fait ce laboureur couché sur le chemin? Hé! que dis-je, seigneur? Comme il est soucieux et quelle pâleur est la sienne! Sans doute il sera venu au moulin de quelque village environnant, et je ne l'aurai pas vu entrer. Mais je vais le réveiller; cette fois-ci j'y suis bien résolue.

(*Elle lui jette une poignée de farine ou de son.*)

LE COMTE. — Je m'étouffe, bonté divine! Au secours, à l'aide, de grâce!

LAURE. — N'ayez crainte. Réveillez-vous, bon laboureur. Jetez vos regards sur la terre.

LE COMTE. — Et c'est vous qui vous êtes jouée de moi?

LAURE. — Faites tomber le son en secouant et vous verrez qui vous a badiné.

LE COMTE. — S'il vient lancé de votre main, je n'éprouve plus la moindre inquiétude.

LAURE. — Vous vous étouffez dans le son? Vous devez être un habillé de soie.

LE COMTE. — En disant que c'est dans le plaisir vous parlerez mieux. En effet, la joie profonde que procure votre vue peut l'emporter sur toutes les autres. Pour une

---

(1) Le comte Prosper, victime des persécutions de l'infant, son rival, se réfugie dans un village. Etendu sur le gazon il se repose, brisé de fatigue, lorsque survient Laure, la fille du meunier Léridano.

satisfaction si grande les limites de mes sens sont trop étroites.

Laure. — Faites tomber le son.

Le Comte. — Il me sied d'être taché par la main qui l'a jeté.

Laure. — Faites-le tomber.

Le Comte. — Je suis bien ainsi ; mon déguisement, je le sais, n'en sera que meilleur.

Laure. — Déguisé pour qui ?

Le Comte. — Pour la mort elle-même, puisque je suis revenu au monde. Cette marque connue est votre œuvre ; c'est la marque de la vie que j'ai recouvrée en vous voyant.

Laure. — C'est plutôt la marque des meuniers.

Le Comte. — Etes-vous meunière ?

Laure. — Et née ici.

Le Comte. — Etes-vous la fille du maître ?

Laure. — Non ; le maître est un bien plus gros personnage. Mais je suis la fille de celui qui exploite le moulin et l'a affermé pour un an. Ce bien est à des gens qui n'ont pas froid aux yeux ; il appartient au duc Léonard et à la duchesse Célie, depuis le bois jusqu'à la prise d'eau.

Le Comte. — C'est la propriété même de celle que j'aime. Quelle bonne et divine maîtresse ! Ce n'est pas en vain que le cœur me dit de suivre ce chemin.

Laure. — Je m'en reviens pour voir la farine. Avez-vous une commission pour le moulin ?

Le Comte. — Attendez.

Laure. — Que me voulez-vous ?

Le Comte. — Que vous écoutiez deux mots puisque vous m'avez lancé du son.

Laure. — Volontiers, si vous n'êtes plus en proie au souci qui vous rongeait.

Le Comte. — Ce serait grand dommage, quoique mes sens aient eu à passer une nuit d'inquiétude : il est, en effet, maintenant déjà levé, le soleil dont l'éclat est moins vif que celui de vos yeux. Je suis réveillé et content. La nuit dont je vous parle, j'ai rêvé que je m'étouffais en naviguant sur une mer dont les eaux étaient le jouet des

vents. Mais à mon réveil, votre main aidant, j'ai trouvé un port pour m'abriter.

LAURE. — Vous parlez en véritable courtisan.

LE COMTE. — Je n'ai jamais mis le pied à la cour. Votre père a-t-il ici des gens à son service?

LAURE. — Oui.

LE COMTE. — Combien?

LAURE. — Il avait deux jeunes gens; mais l'un d'eux est parti l'autre jour pour se marier.

LE COMTE. — Ah! oui!

LAURE. — Malheureusement pour moi.

LE COMTE. — Comment cela?

LAURE. — Je lui avais donné ma vie; en retour il se plut à me donner la mort. L'amour le plus tendre s'oublie. Il n'y a rien de durable au monde.

LE COMTE. — Vous aviez songé à l'épouser?

LAURE. — J'y avais songé.

LE COMTE. — Hélas! sort cruel. Il y avait dans mon village une jeune fille que j'avais songé à épouser également.

LAURE. — Il n'y a point d'espérance fidèle. Est-ce la faute de votre fiancée?

LE COMTE. — Non. Un autre berger plus riche me l'a ravie.

LAURE. — Elle vous a délaissé à son corps défendant, et vous appelez cela une grande infortune! Celui-là est malheureux qui souffre d'un abandon volontaire.

LE COMTE. — Par Dieu! belle meunière, moi je ne pleurerais point.

LAURE. — Je ne suis plus ce que j'étais d'habitude. Le temps, d'ailleurs, vient à bout de tout. Déjà je m'égaie, je fais de la musique et je chante. Je ne pleure plus, je ne suis plus triste; les souvenirs ne me causent point d'épouvante. Les larmes, d'ailleurs, ne peuvent pas grand'chose contre le chagrin. Ne m'avez-vous pas vue folâtrer avec les deux gars et leur jeter du son? Si je ne suis pas, au fond, une personne aimant à rire et enjouée, je parais du moins telle.

Le Comte (*à part*). — Une femme sait beaucoup, quelque rustique qu'elle soit, en matière d'amour.

Laure. — Que dites-vous ?

Le Comte. — Que vous n'êtes pas vilaine et qu'il faut que vous me fassiez un plaisir.

Laure. — En quoi ?

Le Comte. — En me disant votre nom.

Laure. — Et mon nom et mon surnom sont contenus dans Laure ; voilà tout.

Le Comte. — Nom énergique.

Laure. — Nom qui n'a jamais trouvé d'homme sincère.

Le Comte. — Pour moi, je sais que si vous m'aimiez vous trouveriez la sincérité même. Mais parlons sérieusement. Afin que vous sachiez que chez les âmes naïves il y a des paroles loyales, je servirai votre père à la place du garçon de ferme qui est parti, et je vous donnerai toute mon âme.

Laure. — J'accepte ces deux offres en retour de votre foi. Si vous voulez servir mon père, je ferai en sorte qu'il vous accorde les avantages que vous lui demanderez.

Le Comte. — Je me confonds en excuses.

Laure. — Vous plaisantez !

Le Comte. — Bon.

Laure. — D'où êtes-vous ?

Le Comte. — Je suis d'ici près, de Belmirar, et déjà je suis tout à vous.

Laure. — Je connais bien ce village.

Le Comte. — Ceux qui cherchent à me tuer doivent savoir ce qui est à eux.

Laure. — Qui vous cherche ?

Le Comte. — Ce sont vos yeux qui cherchent mon cœur. A mon sens, rien de plus juste. Oui, madame, ce qui me cause du chagrin, ce sont vos yeux.

Laure. — En vérité, vous me faites rire.

Le Comte. — J'évite de fournir des armes à ceux qui s'obstinent à me poursuivre, car déjà, en effet, le cœur me dit que vos yeux me regardent en traîtres.

Laure. — Partez-vous avec moi ?

Le Comte. — Pourquoi non ?

Laure. — Eh bien ! je veux vous emmener. Comment vous appelez-vous ?

Le Comte. — Qui ? Moi ? je ressemble fort au mardi qui m'a apporté tous ses malheurs.

Laure. — Eh bien, quoi ! Vous vous appelez Martin ?

Le Comte. — C'est bien là mon nom.

Laure. — Enfin voulez-vous servir ?

Le Comte. — Avec autant de fidélité que Jacob servit Rachel, pourvu que jusqu'au bout vous témoigniez de la même constance que moi.

Laure. — Je ne saurais vous croire le moins du monde. Mais venez, car déjà ma crainte est la messagère de l'amour.

(*Le Moulin*, I, 16.)

UNE NOCE VILLAGEOISE (1)

Leridano. — Madame, je me mets à vos pieds.

La Duchesse. — Soyez le bienvenu, fermier, bien que depuis un mois vous n'entriez plus dans cette maison. Comment va le moulin ?

Leridano. — Bien. Il vous baise toujours les mains ; la maison, le jardin potager, le parterre où poussent mille giroflées hâtives, ainsi que le champ font de même. Mille amandiers fleuris, couverts de bourgeons, parés de blanc et de nacre, épandent leurs rameaux aux parfums embaumés. Que votre seigneurerie vienne faire un tour dans ces parages si elle veut bien, car nous avons besoin d'elle.

La Duchesse. — Y a-t-il une occasion de vous faire plaisir ?

Leridano. — Je marie une fille à moi.

---

(1) Le meunier Leridano vient prier la duchesse Célie d'assister à la noce d'une de ses filles. La duchesse accepte l'invitation ; elle se rend au moulin où elle ne reconnaît point le compte Prosper, son fiancé, entré au service de Léridano sous le nom de Martin.

LA DUCHESSE. — Laure?

LERIDANO. — Laure, madame.

LA DUCHESSE. — Et avec qui?

LERIDANO. — Avec un gars qui depuis deux ans l'adore.

LA DUCHESSE. — A mon avis, rien de plus juste. Dès maintenant je suis marraine. Demain je vais au moulin. Veillez à ce que le jardin potager soit bien tenu.

LERIDANO. — Grâce à son odeur exquise, celui-ci réveille jusqu'aux fleurs et les fait éclore sur le chemin.

LA DUCHESSE. — M'accompagneras-tu, Teodora?

TEODORA. — Mais bien certainement, madame, et cela dans mon propre intérêt.

LERIDANO. — Rendez-moi ce service.

LE COMTE. — Vous devez être satisfait maintenant.

LERIDANO. — Quel est ce jouvenceau?

LE COMTE. — Un ami de mon pays.

LERIDANO. — Dans une occasion pareille à celle-ci, Martin, bannis la haine. Si tu ne veux pas de mal à Laure, il te faudra user une paire de souliers à la danse.

LE COMTE. — Nous dansons tous par moments et surtout avec cette marraine.

LERIDANO. — As-tu rendu compte de la farine?

LE COMTE. — Servez des vieillards ingrats!

LERIDANO. — As-tu mené les charrettes?

LE COMTE. — Nous pouvons bien nous en revenir; les jeunes mules nous porterons à merveille.

LERIDANO. — La fameuse noce!

LE COMTE. — Je pense y casser six paires de castagnettes.

(*Le Moulin*, III, 11.)

AMOUR INTÉRESSÉ (1).

A ma naissance a présidé une étoile qui me contraint à chercher les habitants de cette mer en courroux. Je dois

(1) Phénise expose à Alban les raisons pour lesquelles il ne saurait triompher des dédains dont elle lui a donné maintes fois des preuves.

poursuivre les poissons comme d'autres poursuivent les oiseaux de l'air. N'as-tu pas vu un grand seigneur aller par monts et par vaux? Chasseur endurci, emmenant avec lui tantôt des oiseaux, tantôt des chiens, il ne craint ni chaleur ni neige. Eh bien ! il en est de même de moi. Mais je me suis appliquée à la pêche, et c'est pour cela que je viens dans ces parages. J'étends mon filet dans la mer : c'est l'étoile sous laquelle je naquis. Les yeux et la langue sont l'appât de l'hameçon de cet amour. Si ce dernier mord et qu'il soit naïf et novice, je lève ma ligne et je le garde un an attaché à mes faveurs. S'il a de l'expérience et qu'il soit habile, il a beau tomber : la mer le ressaisit. Il me répugne, en effet, de l'apercevoir suspendu à notre hameçon lorsqu'il n'en résulte pour nous aucun avantage. Verrais-je la beauté la plus éclatante que la nature ait jamais donnée à une créature mortelle ; verrais-je ce qu'il y a de plus gracieux, de plus tendrement passionné, de plus doux ; verrais-je pleurer à mon sujet ; me verrais-je éterniser plus encore que Laure et Béatrice ; verrais-je un infortuné jeune homme escalader ma fenêtre ; verrais-je Pyrame se percer le sein pour Phénise et Pyrame se dépouiller de ses vêtements que tous ces spectacles ne seraient pour moi qu'un objet de risée si je n'y trouvais aucun profit.

(*L'Hameçon de Phénise*, I, 2.)

A LA RECHERCHE D'UNE SITUATION (1).

Dinarda. — Quelle tempête épouvantable !

Bernardo. — Tu aurais bien assez de chance pour trouver un dauphin qui te retirât de la mer en raison de ton éblouissante beauté, comme l'autre dut son salut à ses chants harmonieux.

---

(1) Trois naufragés, Dinarda, Bernardo et Fabio, cherchent un maître qu'ils puissent servir au mieux de leurs intérêts.

Dinarda. — Que nous faut-il faire tous les trois, maintenant que nous arrivons en Sicile sans ressources et sans maître ?

Bernardo. — Servir.

Dinarda. — Servir ?

Bernardo. — Mais oui.

Dinarda. — Moi je pense me faire soldat et recevoir une solde du roi.

Fabio. — Moi je ne songe pas à devenir soudard (pourquoi me ferais-je souder, n'ayant jamais été brisé ?). Mais si je trouve quelque capitaine, je porterai sa ginette.

Bernardo. — Par Dieu, servir est une chose qu'on ne saurait éviter.

Fabio. — Tous ceux qui sont nés y sont sujets.

Bernardo. — Tous ceux qui sont nés ?

Fabio. — Oui.

Bernardo. — Comment ?

Fabio. — Le roi sert en faisant son métier de roi, en rendant la justice, en dictant des lois. Le seigneur sert en étant majordome, gentilhomme de la chambre ou gentilhomme servant, ou en exerçant bon gré mal gré une autre profession qui le concerne. Il faut que le prélat se rende en toute hâte dans son église ; le gouverneur doit régir la province ; le magistrat est obligé de donner audience. L'alguazil a pour mission d'arrêter ; l'alcade est chargé de châtier, et l'homme de loi doit, à son tour, plaider, défendre ou attaquer. Le greffier songe au procès, le docteur s'occupe du malade. L'officier sert son chef hiérarchique et le vilain est aux ordres du noble ; la femme mariée sert le mari ; la jeune fille sert son père, et le père sert la jeune fille pour ce qui est de la nourriture et du vêtement. Mais pourquoi s'étendre davantage sur cette question ? Quel est celui qui ne sert ici en se donnant à manger à soi-même, en se vêtissant et se déshabillant ? Diogène seul eut l'avantage de ne pas servir ; mais il vécut, dit-on, dans un tonneau.

Bernardo. — Il est vrai que tout le monde est obligé d'être à sa propre disposition ou à la disposition d'autrui. Mais je voudrais qu'aucun de nous trois, Fabio, n'entrât au service de personne. Tous trois nous sommes Espa-

gnols ; et les Espagnols, une fois sortis de leur pays, en temps de paix comme en temps de guerre, font les princes et les soleils. Faisons de même ici, et puisque nous venons d'Espagne, paraissons ce que nous avons été.

(*L'Hameçon de Phénise*, I, 6.)

DÉSINTÉRESSEMENT IMPRÉVU (1)

LUCINDE. — ...En une pareille occasion tu peux bien accepter ces écus.

CÉLIE. — Je ne dois pas recevoir des faveurs qui me viennent de vos mains.

LUCINDE. — Mais ici la chose passera inaperçue.

L'ECUYER. — Ces murs le diront, car tous ont des oreilles.

LUCINDE. — Tristan, quelle femme remarquable !

TRISTAN. — Je veux peindre dans l'air et faire avec les atomes du soleil une haute et altière montagne, car j'ai vu une femme qui n'aime point l'argent. Je pensais que si on leur présentait des pièces de ce vil métal, un avocat, un alguazil, un médecin, un greffier, un barbier, un chirurgien retireraient plus tôt leurs mains qu'une respectable duègne et un vénérable écuyer.

(*L'Hameçon de Phénise*, II, 2.)

(1) Célie refuse d'accepter une récompense de Lucindo, auprès duquel sa maîtresse Phénise l'a chargée d'un message.

COMEDIAS DE CARACTÈRE

SAGES AVIS (1)

Si je me trouve ici en ce moment, l'empereur en est cause. Il vient chasser dans cette forêt. Je crains fort qu'il ne nous voie. Il se dispose à passer la nuit dans ce village voisin. Vous savez bien que la jalousie est l'ombre de l'amour. Rien ne serait plus doux que ce dernier si les soupçons ne l'accompagnaient. Mais le ciel ne voulut point donner aux hommes un bien si élevé sans le diminuer par quelque amertume ; auprès de la jalousie, en effet, c'est une moquerie que l'oubli, l'absence ou le dédain. Il faut vous cacher de manière que personne ne vous voie. Mon amour craint que ce n'en soit fait de moi si l'empereur vient à vous remarquer. Il est investi du pouvoir suprême. Telle est sa tendresse pour les dames que, dans mon inquiétude, je m'imagine que c'est lui qui est Pâris et que vous êtes Hélène ; pour moi, je suis le Grec baigné de larmes sur le sable de la mer. Voilà, douce Isabelle, ce que l'amour doit à la jalousie ; c'est conseiller l'honneur que de lui montrer les soupçons qu'il fait naître. Le tonnerre retentit quand il pleut, et les flancs des nuages, remplis de grêle, se brisent causant des évanouissements au laboureur ; jamais la foudre n'est, en effet, tombée sans avoir été annoncée par le tonnerre. Les griefs, madame, sont une horloge dont les coups se font entendre quand l'heure est passée ; c'est l'aiguille qui marche vers l'endroit où se trouve la lettre d'une allure si lente qu'on ne la voit pas, afin qu'on sache avant qu'elle ne sonne le chiffre où elle sonne. Considérez s'il est juste de craindre, en vous voyant si parfaite, que l'aiguille ne

(1) Isabelle rencontre Frédéric à la chasse. Celui-ci, redoutant la jalousie de l'empereur Othon, engage sa fiancée à se tenir soigneusement renfermée chez elle.

marque la lettre de mon déplaisir. Cachez-vous, je vous en prie, de peur que l'empereur ne vous voie ; en effet, le signe de l'amour, celui qui l'emporte sur tous les autres, c'est, pour la femme qui aime, de ne pas donner lieu à la jalousie, si c'est possible.

(*Si les Femmes ne voyaient pas*, I, 3.)

SUR LA RIVIÈRE (1).

Alexandre. — Je la vis un soir descendre à la rivière avec Flora, sa parente ou sa servante. Elle s'assit sur le bord émaillé de fleurs qui d'envie s'efforcèrent de donner à leurs couleurs une teinte plus vive. Elle prit une ligne portée par un laboureur. Chaque poisson qu'elle pêchait paraissait dans l'air une étoile d'argent qui, changeant d'élément, se débattait suspendue à la ligne. J'arrivai hardiment : « Si les poissons étaient des âmes, lui dis-je, ils s'empresseraient vers de si belles mains sans faire de résistance. »

Frédéric. — La belle galanterie !

Alexandre. — Vous vous moquez, sans doute ?

Frédéric. — Au contraire. Je suis charmé de voir des âmes venir, en guise de dépouilles, vers le cristal de l'hameçon de ses mains et l'appât de ses yeux.

Alexandre. — Alors naquirent les pensées vaines ; alors se donnèrent libre cours les folles espérances, issues des paroles courtoises, quoique peu nombreuses, qu'elle m'adressa, tandis que le jasmin neigeux de ses joues se baignait dans l'œillet pur, mélangeant le clair à l'obscur. Les rives se couvrirent d'ombre, car le soleil d'Isabelle et celui du ciel les quittèrent à la fois ; de tristes échos restèrent sur les bords ; les fleurs demeurèrent languissantes, les eaux douces sans sourire et les oiseaux sans chansons.

(*Si les Femmes ne voyaient point*, II, 1.)

---

(1) Le comte Alexandre célèbre ses amours avec la gracieuse Isabelle.

UNE RUPTURE (1).

FLORA. — Pourquoi traiter si mal Frédéric?

ISABELLE. — Tais-toi, sotte.

FLORA. — Ecoute.

ISABELLE. — Pas un mot.

FRÉDÉRIC. — Ah! ingrate, je ne te crois point.

ISABELLE. — Tu vas voir ce qui se passe.

FRÉDÉRIC. — Si tu me tues, peu importe : ta beauté m'ôte la vie.

ISABELLE. — Que ne suis-je un poison!

FRÉDÉRIC. — Je meurs de rage. Que veux-tu de plus?

ISABELLE. — Je voudrais être un basilic.

FRÉDÉRIC. — Et moi celui qui t'apercevrait le premier.

ISABELLE. — Tu voulais me tuer?

FRÉDÉRIC. — Oui. Je voulais t'enlever les yeux avec cette dague pour t'empêcher de voir.

ISABELLE. — Je sais le temps où tu donnais à ces yeux le nom d'étoiles.

FRÉDÉRIC. — Ce sont des enfers maintenant qu'ils regardent et trompent.

ISABELLE. — Renvoie-moi mes lettres.

FRÉDÉRIC. — Il ferait beau voir que je garde des mensonges.

ISABELLE. — C'étaient des vérités.

FRÉDÉRIC. — C'étaient des faussetés et tes paroles également.

ISABELLE. — Ah! traître!

FRÉDÉRIC. — Ah! cruelle!

ISABELLE. — Ah! insensé!

FRÉDÉRIC. — Ah! ingrate que tu es!

ISABELLE. — Ah! tyran!

FRÉDÉRIC. — Ah! ingrate!

ISABELLE. — Je me vengerai de toi.

FRÉDÉRIC. — On ne saurait se venger des morts.

(*Si les Femmes ne voyaient point*, II, 12.)

---

(1) Frédéric fait de vifs reproches à Isabelle qui semble lui préférer son maître, l'empereur Othon.

LES CAPRICES DE BÉLISE (1).

TIBERIO. — Où en es-tu de ton mariage?

BÉLISE. — Il va mal, mon oncle; aucun de mes prétendants ne me plaît.

TIBERIO. — Qu'est-ce qui te déplaît chez eux?

BÉLISE. — Ils ont mille défauts.

TIBERIO. — Quels défauts?

BÉLISE. — On m'amenait un homme de lettres chauve.

TIBERIO. — Qu'importe la calvitie?

LISARDA. — Il était fort riche.

BÉLISE. — Je voulus bien saisir l'occasion; mais elle n'avait pas de toupet sur le front et elle me tourna le dos.

LISARDA. — Pourquoi as-tu renoncé au mestre de camp?

BÉLISE. — N'est-ce presque rien que d'avoir un œil en moins?

LISARDA. — Qu'importe, puisqu'il le remplace par un autre en argent?

BÉLISE. — Je t'en dirai la raison.

LISARDA. — Dis-la.

BÉLISE. — Si cet homme faisait ce serment : « Je t'aime comme mes yeux » et qu'un œil d'argent lui coûtât deux réaux, il estimerait donc deux réaux mon amour et ma vie. En outre, il ne pourrait jamais m'appeler « mes yeux ».

LISARDA. — Tais-toi.

BÉLISE. — Et si je lui disais, moi : « Mon œil », je serais rossée d'importance.

TIBERIO. — Oh! qu'elle est spirituelle!

LISARDA. — Que vas-tu dire du Portugais?

BÉLISE. — Il lui faut porter un cilice sur la poitrine et les épaules.

LISARDA. — Je ne te comprends pas.

---

(1) Bélise la précieuse passe en revue ses divers prétendants.

Bélise. — Cette épaisse barbe noire qui ressemble à de la soie... autant vaudrait me mettre un cilice sur le visage et même dans la bouche, ainsi qu'un bâillon sur la langue.

Lisarda. — Et le riche gentilhomme d'un village de la Manche?

Bélise. — Il avait de grands pieds.

Lisarda. — Est-ce là un défaut capital?

Bélise. — Non, ma mère, ils ne lui font pas faute! Je craignis que, s'il se fâchait, il ne m'ensevelît d'un maître coup de pied sous une dalle. Je vis qu'il avait les ongles un peu noirs et je ne veux pas avoir chez moi de crécerelle aux griffes de cette couleur.

Lisarda. — Et le gentilhomme français n'avait-il pas les ongles blancs?

Bélise. — Je ne veux pas être « Madame » ni appeler mon mari « Monsieur »!

Lisarda. — Eh bien! dis-moi, qu'as-tu trouvé à redire chez le jeune et galant don Louis dont un lézard de Saint-Jacques émaillait la poitrine?

Bélise. — Silence, ma mère, vous m'épouvantez; avec un lézard sur la poitrine jamais de ma vie je ne l'embrasserais.

Tiberio. — Ma nièce, on appelle ainsi cette croix rouge qui est une épée et non point un lézard.

Bélise. — C'est assez de la ressemblance pour me faire mourir de crainte... Jésus!

Tiberio. — En quoi te déplaît Fabrice?

Bélise. — Il a dans la barbe et dans les cheveux un certain nombre de mouches blanches; et, quand on voit tant de mouches, c'est que l'été s'achève...

Flora. — L'autre est médecin.

Bélise. — Charmant! Avec un médecin toujours chez moi, je croirais être malade. Je ressens le frisson de la fièvre quarte. Je tremble, ti, ti, ti. Jésus! Holà, mène-moi au lit.

Tiberio (*à part*). — Si elle n'était ma nièce, je lui donnerais deux soufflets.

Lisarda. — Ces mignardises, Bélise, me fatiguent depuis longtemps; je ne sais à qui tu ressembles; pour moi je n'ai jamais été minaudière.

BÉLISE. — Parce que je suis propre et curieuse tu me traites de mignarde ?

LISARDA. — Dis-moi donc, n'est-ce pas le fait d'une mignarde que d'avoir dédaigné le gentilhomme de Tolède ?

BÉLISE. — J'espère t'en donner la raison.

LISARDA. — Moi je l'ignore.

BÉLISE. — Il avait de grands yeux et le regard un peu épouvanté. Si, lorsqu'il est amoureux, il regarde de la sorte, que fera-t-il plus tard en colère ? Il a été bien éconduit. J'ai vu en lui la figure du roi don Pèdre le Cruel qui est à Saint-Dominique.

LISARDA. — Et celui que je t'ai proposé avant-hier ?

BÉLISE. — Ah ! Jésus !

LISARDA. — Calme-toi.

BÉLISE. — Je l'ai vu avec des moustaches qui lui couvrent complètement la bouche. Je me suis imaginé que ce devait être un barbet ou un sauvage, ou qu'il absorbait quelque potage à travers un treillis. S'il prend du lait, il a une bonne passoire.

TIBERIO. — Eh bien, ma nièce, tu ne trouves personne à ton gré. L'âge se passe comme la fleur. Pour qui est jeune et hésite, il vient un moment où le souvenir cause d'amers regrets.

(*La Dame mignarde*, I, 2, 4 et 12.)

AMERS SOUVENIRS (1)

Ah ! mon village chéri ! ah ! aimables campagnes ! Que celui qui m'a menée à la cour étouffe de jalousie ! O mes douces solitudes où j'écoutais les chansons des oiseaux enjoués parmi les fleurs et les murmures des ruisseaux dans les glaces ! Chez vous on ne trouve ni décep-

(1) Diane, fille naturelle du duc d'Urbin, regrette le temps où elle vivait retirée dans la solitude d'une gorge sauvage.

tion, ni flatteries, ni dédains. On ne voit point ces trahisons qui abreuvent d'amertume l'existence et font redouter les poisons à défaut du poignard. Jamais je ne connus dans mon village la couleur de la crainte ; aujourd'hui partout j'ai peur de mon ombre même. Là-bas tout le monde était sincère ; ici chacun déguise sa pensée et le mensonge est excusé chez les humbles par le désir de s'élever.

(*La Fausse ingénue* (1), II, 11.)

UNE HÉROINE IMPROVISÉE (2).

Diane. — ..... Alexandre, je veux armer ma personne et me montrer aux soldats en attendant que les troupes parties de Florence arrivent pour me donner la couronne.

Alexandre. — Armez-vous donc, ô Bellone italienne ; faites éclater aux yeux d'Urbin votre prudence en même temps que votre sagesse ; en vous voyant ceindre l'épée, le monde sera frappé de surprise et de frayeur.

Diane. — Des armes, Fabio ; holá, mes serviteurs, donnez-moi une épaulière et une cuirasse.

Marcel. — Voici déjà les armes.

Diane. — Donnez-moi ce gorgerin, Marcel.

Marcel. — Rien ne vous manquait tout à l'heure pour ressembler à Vénus. Dans quel but voulez-vous vous armer ?

Fabio. — Paraissez telle que vous êtes et je tiens toute la race humaine pour morte sept fois.

Diane. — Serre bien le gorgerin.

Alexandre. — Je le vois sans pouvoir le croire. Vous avez jusqu'ici, madame, vécu parmi les châtaigniers et les genévriers, au milieu des anfractuosités de ces monts que

---

(1) C'est ainsi que M. Baret a traduit, avant nous, le titre de la comédie spirituelle de Lope de Vega intitulée « *La Boba para los otros y sabia para sí* ».

(2) Diane quitte sa retraite rustique et se dispose à prendre par la force possession de l'Etat de son père, le duc Urbin.

recouvrent des hêtres et des ifs. Est-ce là que vous avez appris à revêtir des armes étincelantes et à attacher avec des boucles et des courroies des cuirasses d'acier sur des trophées gravés ?

Diane. — A qui est d'une haute extraction, Alexandre, il n'importe guère de le savoir. On se contente de l'avoir vu quand on a de la valeur et de l'esprit. Un grand a passé sa jeunesse à la cour, parmi l'ambre et les tentures d'or. Le roi lui dit-il : « Allez à la guerre », il part immédiatement. A peine est-il arrivé au camp qu'il aperçoit l'ennemi : au milieu du plomb brûlant, lui-même ressemble à Hector. D'où cela provient-il ? De qui reçoit-il des leçons ? Il est évident que son maître ici est le sang hérité des ancêtres, cette seconde âme chez les gens de cœur.....

Fabio. — Qu'en dis-tu, Alexandre ?

Alexandre. — Posez pendant quelques instants la main sur le tuyau d'un fontaine ; retirez-la ensuite ; nous verrons l'eau couler aussitôt avec tant de furie que pour jaillir plus vite le liquide qui vient semble presser le liquide qui sort. Ainsi la belle Diane fait épanouir son divin entendement longtemps resté muet ; sa volonté impérieuse dispose les raisons tandis que les pensées, se faisant jour, accourent en foule sur ses lèvres.

Diane. — Donnez-moi un miroir

Alexandre. — Bien dit. Qu'elle y contemple ses traits. Toutefois, à mes yeux, elle ne saurait trouver de meilleur réflecteur que sa personne même.

Fabio. — Comme elle s'est bien ceinte de l'épée ! Que diront ceux qui l'ont vue hier simple, aujourd'hui valeureuse ?

Alexandre. — Qu'une femme inhabile a su tromper en dissimulant bien des hommes d'esprit.

Diane. — Suis-je bien ?

Fabio. — Vous êtes d'or et d'azur.

Diane. — Eh bien, venez avec moi. Pour faire trembler le monde je me sens dans le cœur l'énergie d'un Alexandre.

(*La fausse Ingénue*, III, 16 et 17.)

COMEDIAS RELIGIEUSES

DOULEUR DE JACOB (1).

JACOB. — Gardez vos consolations ; il ne saurait plus y en avoir pour mes yeux qu'un mortel souci remplit de larmes, de douleur et d'irritation. La perte de mon bien le plus précieux ne disparaîtra jamais de ma mémoire. La déplorable histoire de Joseph, tant que je vivrai, restera gravée dans mon esprit attristé...

RUBEN. — Jacob, mon père chéri, à quoi sert-il de raviver le souvenir du chagrin oublié et ce funeste et pénible événement ? Joseph est mort ; c'en est fait. Déjà j'ai déchiré mes vêtements et ma poitrine.

JACOB. — Mes yeux, Ruben, ont vu cette campagne. Voilà la source de ma juste affliction.

ISSACAR. — Assurément, mon père, d'un pôle à l'autre on regarderait votre peine comme le dernier des malheurs si Joseph était votre unique enfant. Mais songez qu'il vous reste ici onze fils. Seigneur, il n'est pas juste que vous vous laissiez abattre par les regrets.

JACOB. — Issacar, je reconnais que l'adversité m'a frappé avec raison, car je donnais à Joseph la préférence sur tous les autres. J'étais dans un âge avancé lorsque je l'eus de Rachel, de cette belle Rachel qui m'inspira tant d'amour et me fournit l'heureuse occasion de servir quatorze ans, supportant des injures et pleurant des actes perfides.

RUBEN. — Dites-moi donc, ne vous reste-t-il pas de la même Rachel, pour vous prodiguer des consolations, le beau

(1) Ruben essaie vainement de consoler son père Jacob à qui on vient d'apprendre la perte de Joseph.

Benjamin aux yeux brillants, à la chevelure abondante, au parler doux et gracieux, qui poursuit un ours et sait le tuer ?

JACOB. — Y a-t-il ici quelque berger ?

ISSACAR. — Voici Bato ; songez que vous pouvez lui donner des ordres, mon père et seigneur.

JACOB. — Pars, mon ami ; et si tu rencontres Benjamin avec ses troupeaux, dis-lui de venir voir Jacob avec toi.

BATO. — Je cours vous servir.

JACOB. — Fasse le ciel, après m'avoir laissé vivre de si longues années, que je goûte quelque consolation !

(*Les Tribulations de Jacob*, II, 1.)

LE REPENTIR DE LA PÉCHERESSE (1).

DOÑA CLARA. — O mes yeux, rien ne doit plus vous attirer. Regardez seulement le ciel : cette voûte splendide mérite bien d'être contemplée. O mes yeux, renoncez aux choses de ce monde : telle est leur nature qu'elles ont causé ma perte et m'ont plongée dans le chagrin. Pensez à ce que j'ai perdu en abandonnant mon Epoux. Hélas ! Seigneur, quand oserai-je tourner vers vous mes regards ? O mon bien-aimé, comment ai-je dédaigné vos dons ? Comment ai-je oublié votre société pour fréquenter des gens si pervers ? Comment ai-je violé ma foi envers vous ? Comment ai-je brisé l'anneau que vous me donnâtes quand nos mains se rencontrèrent ? Pleurez, mes yeux, sans relâche. Plût au ciel qu'au lieu de deux vous fussiez mille ; à deux, en effet, vous serez presque impuissants. Où êtes-vous, mon Epoux ? Oh ! que vous devez être irrité ! Grand Dieu ! Agréerez-vous les soupirs que j'exhale vers vous ? Seigneur, dont la pitié l'emporte sur mes fautes, donnez-moi votre lumière. Vous êtes

(1) Après une vie orageuse, Doña Clara fait vœu d'expier dans la retraite ses fautes passées.

cloué sur la croix ; vous ne m'échapperez point, vous ne le pouvez guère.

Le Berger. — Vertes et agréables rives, vallées fraîches et fleuries, eaux pures et transparentes, hautes montagnes d'où celles-ci descendent, guidez-moi dans vos sentiers et aidez-moi à trouver cette perle que j'ai perdue et à laquelle je tenais tant. Déjà, à force de fouler les épines, mes sandales sont teintes de sang. J'ai tant écarté de halliers que mes mains sont brisées de fatigue. J'ai si souvent dormi sur le sable de cette rive déserte que ma chevelure est toute en désordre. Lorsque paraît l'aurore, la rosée mouille mes joues en quittant les nuages qui s'élèvent au-dessus du sol et imprègnent les airs d'humidité. Grand Dieu ! Que je suis fatigué ! Quelle houlette sera assez forte pour soutenir mon corps ?

Doña Clara. — Juste ciel ! Apprenez-moi si ce berger est le même que je vis près du Tormes, un soir que sur mon sein dormait Félix au pied d'un saule. O pasteur ! O vous qui paissez des troupeaux ! Dieu vous garde de longues années ! Il me semble que je vous ai déjà vu dans d'autres vallées : votre beauté est, en effet, si séduisante que les années et les violents chagrins n'en ont pas effacé dans mon esprit les traits surhumains. Habitez-vous maintenant dans ces montagnes ? Gardez-vous un troupeau ? Que faites-vous sur les rives du Tage ?

Le Berger. — Jeune montagnarde, je fais comme autrefois. Avez-vous oublié que ce soir je cherchais une brebis à travers les prés, dans les sablières et sur les sommets élevés ? Eh bien, cette même brebis, je la cherche encore maintenant ; elle me cause tant de soucis que je ne reviendrai point sans elle sous les yeux de mon père...

Doña Clara. — Gracieux et élégant berger, pourquoi vous fatiguer en vain ? un objet si insignifiant ne mérite pas votre sollicitude. Pourquoi vous obstiner de la sorte ? Vous ne sauriez l'émouvoir, vous dont cependant la voix aiguë attendrit les rochers. Voilà des signes manifestes que la brebis est tombée sous les griffes du loup.

Le Berger. — Oui, assurément, car le loup maudit

poursuit les brebis pour lesquelles j'ai de l'estime : il prétend, en effet, se venger ainsi d'un coup que je lui assénai une fois, le soir, avec tant de force que ma main en demeura tout ensanglantée. Il mordit la brebis ; il ne la dévora point.

DOÑA CLARA. — Est-il possible qu'elle ne réponde point à vos appels si pressants ?

LE BERGER. — Elle n'ose pas venir. Cependant elle sait bien que mes bras lui sont ouverts toutes les fois qu'elle me cherchera...

(*Il sort.*)

DOÑA CLARA. — Ne vous en allez point. Ecoutez. Attendez. Suis-je victime d'un songe ou est-ce que je veille ? Mes désirs me jouent-ils de ces tours ?... Le ciel m'invite à gagner sa grâce. Je veux aller courageusement sous ce costume rustique d'ici à Ciudad-Rodrigo. Peut-être ce berger est-il un ange ? Peut-être m'encourage-t-il à faire un retour en arrière et à venir terminer dans la pénitence cette misérable vie. Ange, s'il est vrai que vous le soyez, gardez-moi.

(*La bonne Garde*, II, 1.)

ÉPÎTRES - ART POÉTIQUE
FABLES

JOIES DU FOYER DOMESTIQUE (1)

(Épître)

Déjà, en effet, avaient disparu les nombreux dangers de cette mer amoureuse ; je me voyais à l'abri de ses colères importunes.

Le matin, je trouvais à mes côtés l'aimable et gracieux visage de ma douce épouse, et je n'avais pas besoin de surveiller la porte.

Alors mon petit Charles, au visage brillant de lis et de rose, ravissait mon âme par son gentil babillage.

Ce soleil et cette aurore faisaient mon ornement. L'enfant bondissait comme fait un tendre agneau dans la prairie aux premières lueurs du jour.

Toute parole extravagante, bégayée par cette langue inhabile, passait pour un oracle, et sa mère et moi nous couvrions l'enfant de baisers.

Je rendais grâces à l'éternelle Providence, source souveraine des biens, sans pouvoir me résoudre à une absence de quelques instants.

Et, satisfait de voir de telles matinées après tant de nuits obscures, je déplorais parfois mes vaines espérances... Ce n'est pas que les heures de la vie pour moi

---

(1) Le poète, remarié à Juana de Guardia, décrit au docteur Matías de Porras le bonheur de sa nouvelle existence.

fussent devenues plus sûres ; mais j'étais arrivé au point de réaliser un bonheur inespéré.

Je me retirais de là, préoccupé d'écrire quelque ligne de plus après avoir consulté mes livres. On m'appelait à dîner ; parfois je disais avec une certaine humeur qu'on me laissât, tant l'étude a de charmes et d'attachement.

Mais, tout perles et tout fleurs, Charles venait m'appeler : il éclairait mes yeux de ses regards et entourait ma poitrine de ses bras.

Parfois il me conduisait par la main, et, l'âme ravie, je m'asseyais à table à côté de sa mère.

RÈGLES DRAMATIQUES

(Poème)

Illustres beaux esprits, l'élite de l'Espagne..., vous m'ordonnez d'écrire pour vos assemblées un art dramatique conforme au goût du public. Cette tâche semble facile : celui même d'entre nous qui a le moins écrit pour le théâtre n'en connaît que mieux les diverses règles. Mais ce qui me nuit le plus sur ce point, c'est que mes ouvrages ont été écrits contre les principes de l'art. Ceci n'est point dû à mon ignorance ; grâces à Dieu, j'étais novice dans l'étude de la grammaire, et le soleil n'avait pas depuis ma naissance passé dix fois du Bélier au Poisson que je parcourais les livres relatifs à ces règles. Mais je trouvai enfin la scène déjà pleine de compositions dramatiques différentes de celles que nous laissèrent les premiers inventeurs de cet art, et telles que les avaient composées des ignorants qui avaient habitué le vulgaire à leur grossièreté. C'est sous cette forme qu'elles s'introduisirent, de telle façon que celui qui a écrit suivant les règles de l'art meurt sans gloire et sans récompense, tant il est aisé à la coutume de l'emporter sur la raison chez ceux qui ne sont point éclairés de sa lumière.

Pour moi, j'ai écrit quelquefois suivant l'art que peu

de personnes connaissent ; mais aussitôt que je vois paraître ces compositions monstrueuses pleines d'apparences magiques où accourent le peuple et les femmes idolâtres de ces sottises, je retourne à mes habitudes barbares. De plus, lorsque j'ai à écrire une comédie j'enferme les préceptes sous six clefs ; j'éloigne de mon cabinet Térence et Plaute pour les empêcher d'élever contre moi leurs clameurs, car la vérité, d'ordinaire, pousse des cris dans ces livres muets. J'écris suivant l'art qu'ont inventé ceux qui recherchèrent les applaudissements du public.

En effet, c'est le public qui nous paie et il est juste de lui parler la langue des sots pour lui faire plaisir. Le mélange du tragique et du comique, du style de Térence à celui de Sénèque, constituera si l'on veut un second minotaure de Pasiphae ; une partie de la pièce sera sérieuse et l'autre bouffonne, car cette variété plaît beaucoup ; la nature nous en fournit une bonne preuve, elle qui tire sa beauté de semblables contrastes.

Ayez soin seulement que votre sujet ne présente qu'une action ; veillez à ce qu'il n'y ait point dans votre fable le moindre épisode, je veux dire des choses qui s'écartent du sujet principal ; faites en sorte qu'on n'en puisse détacher aucun membre sans renverser le tout. Inutile de faire observer qu'il faut renfermer l'action dans l'espace de temps que le soleil emploie à parcourir sa course journalière, conformément au précepte d'Aristote ; mais nous avons manqué de respect à cette autorité en mêlant la sentence tragique à l'humilité de la bassesse comique. Renfermons-la dans le temps le plus court possible, à moins toutefois que le poète ne raconte des faits pendant lesquels s'écoulent quelques années. Ceci étant, il devra placer les intervalles de temps dans les entr'actes. Il jouira du même privilège si quelque personnage est obligé de faire un voyage. Les connaisseurs sont choqués de voir ces libertés ; mais que celui à qui elles déplaisent n'aille pas les voir.

Combien de gens, par le temps qui court, se signent d'effroi à la pensée qu'on donne des années à une action qui autrefois devait s'accomplir dans le terme d'un jour

artificiel, car ils n'accordaient pas même le jour mathématique ! Toutefois qu'ils veuillent bien considérer que lorsqu'un Espagnol est assis au spectacle sa colère ne peut être apaisée que si on lui représente en deux heures tous les événements, depuis la Genèse jusqu'au jour du jugement dernier.

Pour moi, je trouve que si notre devoir à cet égard consiste à procurer du plaisir, il est juste et convenable de faire ce qui permet d'atteindre ce but.

Que le théâtre reste rarement vide de personnages qui parlent, car ces détails impatientent la foule et prolongent démesurément le spectacle.

Si un roi vient à parler, qu'il imite autant que possible la gravité royale ; si un vieillard prend la parole, qu'il s'exprime avec une modestie sentencieuse. Que les sentiments affectueux des amants soient dépeints de manière à émouvoir à l'extrême celui qui écoute. Les monologues doivent être tels que l'acteur devienne lui-même le personnage qu'il représente et qu'en se transformant ainsi il force l'auditeur à s'identifier avec lui. Qu'il se questionne et se réponde à lui-même ; s'il formule des plaintes, qu'il n'oublie jamais le respect dû aux femmes. Que le valet ne traite point des sujets élevés, qu'on n'entende pas sur ses lèvres les traits d'esprit que nous avons vus dans certaines pièces étrangères.

Mettez l'exposition dans le premier acte ; que l'intrigue se noue dans le second, de telle manière que jusque vers la moitié du troisième personne ne puisse juger du dénouement. Appropriez avec sagesse la mesure du vers au sujet que vous traitez : les dizains conviennent aux plaintes, le sonnet n'est pas déplacé chez ceux qui attendent ; les récits demandent des romances quoiqu'ils brillent de tout leur éclat dans les octaves ; les tercets sont réservés aux choses graves ; les quatrains vont bien pour les choses de l'amour.

L'ÂNE PORTANT UNE DÉESSE

(Fable)

J'ai lu dans un petit livre qu'un âne portait une déesse. Les gens qui voyaient passer cette dernière se mettaient à genoux et l'adoraient avec un profond respect. Le coursier à longues oreilles (c'était un âne après tout) s'imagina qu'on accomplissait en son honneur de si grandes merveilles. Il s'arrêta. Mais bientôt parut son maître. Celui-ci irrité de ces pensées hautaines roua de coups l'animal et lui dit d'une voix furieuse : « Ce n'est pas toi, c'est la divinité qui est l'objet des adorations. »

LE CHEVAL INDOMPTÉ

Un sujet du roi de France fit présent à ce dernier d'un cheval fougueux dont la beauté était remarquable. La neige de sa robe était si pure qu'elle le disputait à la blancheur du cygne. Une magnifique crinière couvrait son pelage, descendant de l'encolure jusqu'aux pieds lorsqu'il relevait sa fine tête. Enfin la nature, songeant sans doute à quelque dame, lui avait donné la beauté et le dédain : dans sa vivacité, en effet, il tenait pour offensant de supporter l'écuyer le plus vigoureux et le plus habile. Le roi vit qu'un si bel animal ne pouvait être maîtrisé. Aussi le fit-il jeter dans une fosse en compagnie d'un fier lion. Après avoir vu la bête féroce, l'âme à peine vivante devint tellement sensible qu'elle obligea le corps à se couvrir de crins sur toute sa surface. Ceux-ci, se dressant spontanément, à moins que ce ne fût l'effet de la crainte, formèrent comme une blanche sphère de lances. L'orgueilleux cheval parut ainsi transformé en porc-épic aux poils hérissés, distillant par chacun de ses pores une goutte de glace. Il devint,

depuis lors, si doux et si aimable qu'un nain put aisément s'élever sur ses arçons. Et celui qui se montait rebelle aux écuyers souffrit désormais le premier coquin venu.

LE LABOUREUR ET LE PERROQUET

(Fable)

Un laboureur écoutait un perroquet bavard qui de toutes ses forces criait à la fenêtre de sa maîtresse avec un accent légèrement indien : « Perroquet, comment vas-tu ? » ainsi que « Chien de Maure ». « Heureux, dit-il à la dame, qui porterait cet oiseau dans son village : il réaliserait de gros bénéfices. » La dame connaissait bien le caractère de son perroquet. « Vous m'obligerez beaucoup, dit-elle au laboureur, de le prendre avec vous : de la sorte je n'entendrai plus cette incessante ritournelle qui me casse la tête. » Le rustre étendit alors la main et voulut saisir l'oiseau grimpeur avec une remarquable légèreté. Mais, pareil à un météore, le bec du perroquet lui fit une telle blessure que son esprit garda longtemps le souvenir du refrain entendu.

GENRE PASTORAL

AUREA MEDIOCRITAS

(Stances)

Lorsque l'aurore baigne le mont et la prairie de ses froides perles de rosée céleste, je quitte ma cabane pour me rendre sur le bord de la rivière où je fais paître de nouveau mes brebis. Lorsque le soleil doré darde ses plus vifs rayons, je me livre au sommeil, étendu sous un saule ou sous un pin, en écoutant les bruyants refrains des oiseaux ou jouissant de la brise qui ranime le souffle presque éteint.

Lorsque la nuit obscure, avec son manteau d'étoiles, renferme le jour brillant dans ses ténèbres et que dans le sol épais résonnent les chants monotones des fils nocturnes de la terre, je compte en un langage rustique mon petit troupeau au pied de cette montagne, et mon cœur, satisfait de l'autorité qu'il exerce sur des brebis et des chèvres, représente à mon esprit les calculs craintifs d'un roi plein de sollicitude.

Ici je possède la poire verte avec la jolie pomme nuancée de veines jaunes et rouges, la muscadelle odorante et la prunelle de couleur violette. Ici je cueille des raisins doux comme le miel sur la treille touffue qui se marie à l'ormeau, et je recueille en quantité, lorsque la chaleur de l'été détache les branches, des coings qui font l'ornement de cette rivière.

Je ne suis point fâché de voir les habits luxueux et négligés qui déshonorent un cœur noble. Je trouve ma

douce nourriture dans le champ généreux où naissent en abondance ces fruits agrestes. Mon lit moelleux se compose de fourrures et de feuilles capables d'exciter l'envie de quelque roi. Et toi, claire fontaine qui à des flocons d'écume mêles du gravier, tu me fournis ce pur cristal, ressource modeste, sans doute, mais sûre.

Que le courtisan recherche à son gré une couche bien douce et des aliments exquis. Qu'il baise la main perfide des grands, ennemis de la justice, en caressant mille espérances chimériques ; qu'il vive et meure, avide d'emplois et d'honneurs, si moi je jouis du sol à l'air, au soleil, au froid, occupé à mes travaux rustiques, car la pauvreté unie à la paix l'emporte sur de misérables richesses accompagnées de la guerre.

Je ne crains ni les puissants ni les riches, amis de la flatterie. Je ne suis pas le caméléon de ceux qui gouvernent. Mon envie n'est point excitée par le désir de la gloire d'autrui ou l'ambition d'une renommée éternelle. Viande savoureuse et tendre, vin aromatisé, pain blanc de la veille, tous ces objets un berger pressé par la faim les trouve dans la prairie et dans la fontaine glacée, car grands et petits nous vivons égaux l'espace d'un songe.

ADIEUX D'UN PROSCRIT AUX BERGERS DU TAGE

(Stances)

Encore une fois, ô mon doux instrument, je voudrais que tu vinsses à mon aide : ce sera, d'ailleurs, la dernière. Tu resteras ensuite suspendu aux rameaux de ce saule vert où mon âme pleure le bien perdu.

Mais je vois que tes sentiments s'harmonisent avec mes peines. Donne un libre cours à ta douleur, et que tes accents résonnent au milieu de mes plaintes amères. Célè-

bre mon départ comme chante le cygne en prenant congé de la vie.

Je quitte ces vertes rives que le Tage opulent baigne de ses flots. Je me dirige vers les plages lointaines qu'arrosent les eaux dont s'abreuve la mer d'Espagne. Heureux si avant mon arrivée je ne meurs point noyé dans un torrent de larmes (1).

Ils vont être pleinement vengés, mes envieux et cruels adversaires. Les amis que j'estimais le plus m'oublieront tout à fait, et mon corps, affranchi de toute guerre, sera enseveli dans un pays étranger. Ma gracieuse dame, le voilà donc arrivé, le jour amer de notre douloureuse séparation. Je livre au vent mes voiles et mes espérances ; je vous quitte et je reste auprès de vous si en vous laissant mon âme je puis m'éloigner.

Hélas ! douce et chère Espagne, marâtre de tes véritables enfants, mère tendre et compatissante à l'excès pour les étrangers que tu accueilles généreusement, l'envie me tue dans ton sein, car d'habitude toute patrie est ingrate (2).

---

(1) Lope de Vega exprime la même idée dans la 5e strophe : « Je crains de mourir avant mon départ, si vive est ma souffrance, car enfin, les pleurs qu'on verse soi-même sont plus puissants que le mal causé par autrui, et les armes étrangères ne tuent pas aussi vite que les angoisses personnelles. »

(2) Rappr. les strophes 10, 11 et 12 :

« Heureux celui que l'absence de qualités et la cruelle infortune ont assiégé dès sa naissance ! Heureux celui dont la renommée n'a pas divulgué le nom chez les peuples étrangers ! Quiconque cesse d'être en butte à l'envie n'a lieu de se plaindre ni des amis ni des ennemis.

« Ceux mêmes en qui je reposais ma plus ferme confiance m'ont entièrement délaissé. J'ai eu tort de me réjouir de leur présence. Perfides, ils sont venus me voir, sans autre souci que de connaître mes intentions et de régler leur conduite en conséquence.

« Quelle douleur et quel trouble l'homme éprouve dans son pays ! Obligé de chercher fortune dans une contrée étrangère, il affronte des maux, des dangers et des peines sans nombre ; quels griefs sérieux n'a-t-il point pour être amené à vivre au milieu d'autres nations ? »

Mais il est glorieux pour moi de me venger de mes ennemis par mon absence. J'égalerai ma patience à leur envie. Et ma victoire sera plus éclatante que si je supportais la malignité de ceux qui, ne se connaissant pas eux-mêmes, injurient les autres...

Ainsi que le vent courroucé chasse d'habitude l'oiseau de son nid ; ainsi que la froide grêle le terrasse et le combat d'ordinaire, de même les colères d'un ciel jaloux me précipitent loin du sol de la patrie.

Et comme le loup cruel arrache du troupeau le jeune agneau tombé plus tôt sous ses dents cruelles que sous le couteau du boucher, ainsi l'envie farouche a voulu me tuer avant que je ne meure.

L'adversaire certain n'attaque jamais qu'à front découvert. On supporte mieux le mal lorsqu'il est une fois connu, ou du moins l'on essaie d'y remédier. Le plus terrible de tous les coups pour les hommes est celui que porte la main d'un ami.

Hélas ! injuste exil qui, au beau matin de mes années. plongez dans la nuit mon bonheur ! Mais peut-être vivrai-je au milieu des étrangers ; car ce que méprise le pays natal, un autre pays l'honore de son estime.

Je pars pour servir d'exemple des vaines espérances et des inutiles faveurs. Déjà, en effet, je me considère à l'abri de leurs embûches et de leurs craintes. Je vais chercher un lieu où je puisse terminer mon existence pauvre, triste, enviée et persécutée.

TABLE DES MATIÈRES

I. — ŒUVRES LYRIQUES

II. — POÈMES NARRATIFS

III. — THÉÂTRE

A. *Comedias historiques*

B. *Comedias romanesques*

C. *Comedias de cape et d'épée*

D. *Comedias de caractère*

E. — *Comedias religieuses*

IV. — ÉPÎTRES — ART POÉTIQUE — FABLES

V. — GENRE PASTORAL

4510 .— Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Pa is.
L.-Marcel Fortin.